




DES FONTAINES 2006

ÉDUCATION
MÉDICINALE
DES ENFANS.

TOME SECOND.



ESSAI
SUR
L'ÉDUCATION
MÉDICINALE,
DES ENFANS,
ET
SUR LEURS MALADIES.

Par M. Brouzet, *Médecin Ordinaire du* Roi, *de l'Infirmerie Royale & des Hôpitaux de Fontainebleau; Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, & Membre de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Beziers, &c.*



TOME SECOND.



A PARIS,
Chez la Veuve Cavelier & Fils, rue Saint Jacques, au Lys d'Or.

M. DCC. LIV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

DES TITRES,

Contenus dans ce Second Volume.

LIVRE TROISIE'ME.

DES Maladies des Enfans ; Page 1

CHAPITRE PREMIER. *Des Maladies aiguës des Enfans*, 4

§. I. *Des Convulsions*, Ibid.
§. II. *De la Toux*, 23
§. III. *Du Vomissement*, 27
§. IV. *Du Dévoyement*, 29
§. V. *Des Vers*, 33
§. VI. *Des Bouffissures*, 64
§. VII. *De la petite Vérole & de la Rougeole*, 72

CHAP. II. *Des Maladies externes des Enfans*, 91

§. I. *Des Croutes de Lait ;* 91
§. II. *Des Maux au Nez, aux Oreilles, aux Yeux, à la Face,* 102
§. III. *Des Aphthes,* 105
§. IV. *Des Ceindres, des Gales au Nombril, & au reste du Corps,* 107
§. V. *Des Descentes,* 112
§. VI. *Des Hémorrhoïdes, de la chute du Fondement,* 115
§. VII. *Des Gerſures, des Engelures, des Brulures,* 124

CHAP. III. *Des Maladies Organiques des Enfans,* 130

§. I. *Des Maladies de la Tête,* Ibid.
§. II. *Des Maladies des Yeux & des Paupières,* 139
§. III. *Des Becs de Lièvres,* 143
§. IV. *Des Maladies du Tronc,* 148
§. V. *Des Maladies des extrémités ſupérieures,* 158
§. VI. *Des Maladies des extrémités inférieures,* 163

CHAP. IV. *Des Maladies Chroniques,* 175

§. I. *De la diſpoſition des Enfans à la Pierre des Reins & de la Veſſie,* 178

§. II. *Des Ecrouelles*, 184
§. III. *Du Rachitis*, 202

CHAPITRE DERNIER. *Des Maladies rares & extraordinaires, de l'Enfance*, 217

§. I. *Des Vers Ombilicaux*, 218
§. II. *Des petits Vers cutanés*, 224
§. III. *Des Poils qui naissent entre chair & cuir*, 229
§. IV. *Des Vices qui concernent l'Organe de la Langue, par rapport au parler*, 231
L'Extinction de Voix, 233
La Parole entrecoupée, ou *la courte Haleine*, 236
Le Mutisme, 246
§. V. *Le Bégaiement*, ou *la Difficulté de prononcer aisément & distinctement les syllabes & certains mots*, 253
§. VI. *De l'espèce de Convulsion, appellée* CHOREA SANCTI VITI, 264
§. VII. *Du Goêtre*, 272
§. VIII. *Des Poireaux*, 284
§. IX. *De la Maladie des Solstices ou de la Syrie*, 290

§. X. *Du Suintement des Oreilles*, 294
§. XI. *Du Bâillement fréquent*, 298
§. XII. *De l'Hydrocéphale*, 299
§. XIII. *De la Vermine qui s'engendre à la Tête*, 308
§. XIV. *De la Maigreur des Enfans*, 309

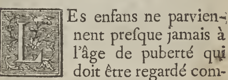
Fin de la Table des Titres.



ESSAI
SUR
L'ÉDUCATION MÉDICINALE
DES ENFANS,
ET SUR LEURS MALADIES.

LIVRE TROISIE'ME.

DES MALADIES DES ENFANS,



Es enfans ne parviennent presque jamais à l'âge de puberté qui doit être regardé comme la fin, la solution ou la crise de l'enfance, que nous avons comparée à une espèce de maladie à laquelle elle ressemble par ses

symptômes, par sa marche & par ses progrès, sans ressentir quelqu'une des indispositions que nous allons décrire. Les unes viennent d'un vice communiqué par les peres, les meres & les nourrices; de la négligence des personnes auxquelles on confie leur éducation; de la délicatesse de leurs organes; de la nature des alimens qu'on leur donne; de la qualité de l'air qu'ils respirent, &c; les autres viennent du travail, de l'accroissement, d'un relâchement occasionné par l'abondance des humeurs, occasionnée elle-même par la foiblesse de la peau, d'un transport de ces mêmes humeurs à la tête, &c. Les révolutions inévitables que ces dernières maladies excitent dans l'œconomie animale, & qui se manifestent plus ou moins vite par des signes sensibles, sont quelquefois salutaires. On est obligé

de les laiſſer ſubſiſter, de les entretenir même ou de ne les diſſiper qu'avec précaution. D'autres fois elles feroient nuiſibles, il faut alors détruire ou diminuer la cauſe qui les a produites, en arrêter les progrès, en changer l'ordre ou la direction. Voilà les vûes générales qu'on doit ſe propoſer dans le traitement des différentes maladies des enfans, que nous diviſerons en quatre Chapitres. Il ſera queſtion, dans le premier, des maladies aiguës ; & dans le ſecond, des maladies externes. Nous parlerons dans le troiſième des maladies organiques, & dans le quatrième, des maladies chroniques, dont la plupart doivent être regardées comme héréditaires.



CHAPITRE PREMIER.

Des Maladies aiguës des Enfans.

§. I.

Des Convulsions.

PErsonne n'ignore combien les enfans sont sujets à cette espèce de maladie spasmodique que les Médecins appellent *mouvemens convulsifs*, & qui est plus connue sous le nom général *des convulsions*.

Si l'on considère l'action de l'air sur la peau & sur les poumons de l'enfant au moment de sa naissance, les effets de la respiration, c'est-à-dire, l'extension du poumon, le mouvement du diaphragme, les compressions réitérées

des viſcères du bas-ventre, qui accélèrent ou qui retardent le cours des humeurs, qui occaſionnent par là divers arrêts dans le cerveau, dans la poitrine, à la peau, &c; ſi l'on conſidère la délicateſſe & la ſenſibilité du genre nerveux des enfans, que Hoffman a très-judicieuſement obſervée; enfin le défaut d'uſage de toutes leurs parties & le peu d'harmonie qui règne entre leurs différentes fonctions, on ne ſera pas ſurpris que les enfans éprouvent ſi ſouvent des mouvemens convulſifs: cette maladie dépend encore plus communément des mauvaiſes digeſtions, d'un amas des ſucs aigris & des glaires qui tapiſſent le duodenum & l'eſtomac. Que ces matières prennent, dans les premières voyes, une tournure propre à la fermentation acide à laquelle *Harris* a rapporté toutes les mala-

dies des enfans * ; que leurs organes foibles & relâchées succombent aisément au poids du reste des alimens ; que les viscères acquièrent, si l'on veut, une espèce de disposition variqueuse qui facilite les arrêts & les dépôts des humeurs ; il est toujours certain (ainsi que mille expériences le prouvent) que ces sucs indigestes irritent le canal intestinal, agacent les nerfs, dérangent leurs vibrations, &c. C'est donc à corriger la mauvaise qualité de ces humeurs, à les dégager des vaisseaux où elles séjournent trop long-tems, à les rendre plus mobiles, à diminuer leur volume qu'un Médecin doit s'attacher dans le traitement des convulsions des enfans. L'ex-

* Richard Conoyers vient de copier cette opinion de Harris, sans le citer. Voyez sa Dissertation sur les Maladies des Enfans, qui est insérée à la fin du Traité des Fièvres d'Huxham, imprimée chez d'Houry.

périence prouve que cette indication est la plus juste.

Le vomissement est préférable à toutes les autres voyes dévacuation, par la facilité qu'on a de l'exciter, & par l'effet prompt & légèrement convulsif qu'il produit dans l'organe de la digestion, dont les secousses sont aussi favorables dans le cas dont il s'agit au rétablissement de la santé, que l'expulsion des matières visqueuses qui peuvent l'irriter. Il est vrai que le préjugé s'oppose à cette méthode. Les viscères des enfans, dit-on, sont si délicats, comment résisteront-ils aux efforts qu'occasionnent des remèdes aussi violens que les vomitifs? Mais peut-on admettre une pareille objection lorsqu'on a la moindre connoissance de l'œconomie animale ? La mobilité, la mollesse & la flexibilité des parties organiques des enfans, l'abondance & la qualité moins

viſqueuſe des humeurs qui s'y trou-vent, ne favoriſent-elles pas l'action des vomitifs? Leurs viſcères obéiſſent, d'autant plus aiſément, à l'action de ces remèdes, qu'ils ne ſont pas deſſéchés, comme ceux des adultes. Quelle irritation peut-on craindre ſur des fibres laches, humides, peu rigides? Leur trop grande ſoupleſſe empêche quelquefois les vomitifs les plus sûrs de faire aucune impreſſion; on eſt le plus ſouvent obligé d'en augmenter la doſe.

Parmi les différens vomitifs qu'on employe, le tartre émétique, bien préparé, me paroît le plus sûr & le plus commode dans les maladies des enfans. On peut le mêler avec des ſyrops, avec du vin, du lait, du ſucre, &c.

Harris * propoſe l'ipécacuanha

* *Verumtamen ſi magna illuvies humorum ſeroſorum ac noxiorum in ventriculo redundat & tunicas ejus adeò obliniat, ut functiones*

comme un émétique ſupérieur à tous les autres dans les maladies des Enfans. *On peut*, dit-il, *faire prendre, même aux enfans d'un ou deux ans, environ quinze grains de cette racine en poudre, parce qu'elle eſt un doux vomitif, qu'elle ne ſouffre après elle aucun engorgement dans l'eſtomac d'alimens ou de boiſſons liquides, enſorte qu'on peut la donner aux enfans avec moins de danger; en un mot, qu'elle diſſout, débarraſſe & enlève mieux qu'aucun autre émétique dont la Médecine ait*

naturales planè pervertat, atque tam alimenta quàm medicamenta ſine nauſeâ & vomitu ventriculus nequeat pauliſper retinere, poſſunt quandoque cum fructu & ſatis tutò ipſis anniculis aut bimis infantibus exhiberi radicis ipecacuanhæ circiter grana quindecim. Quippè pulvis iſte blandè emeticus, nullam poſt ſe liquidorum aut potulentorum ingurgitationem neceſſe poſtulat; & emeticis modò dictis (ſcilicet ſale vitrioli, vino benedicto, tartaro emetico) longè mitior eſt, & operatio tenellis multò ſecurior. Denique humores viſcidos ventriculo impactos, frequentem cruditatem ac deinde fluxuum cauſam præ aliis omnibus emeticis in Sylva Medica reperiundis, expedit, ſolvit & paulatim exantlat.

jufqu'à préfent fait ufage, les vifcofités dont l'eftomac eft furchargé. La dofe d'ipécacuanha que Harris propofe, eft trop forte pour bien des enfans, fur-tout de l'âge d'un ou de deux ans, il eft fouvent très-difficile de leur faire prendre cette poudre.

Hoffman paroît plus réfervé que *Harris* fur la dofe des émétiques, il n'ordonne qu'un tiers ou un quart de grain de tartre émétique, lorfque les convulfions dépendent d'un lait caillé dans les premières voyes; il veut même qu'on place ce vomitif dans le tems de la rémiffion & non pas dans celui du paroxyfme, *extra paroxyfmum.*

Pour moi je puis affurer que j'ai fouvent prefcrit le tartre ftibié à plus forte dofe dans le cas où nous parlons, avec un grand fuccès. Il m'eft auffi arrivé quelquefois de le placer dans le tems du paroxyfme, le malade étant fans connoiffance

& ſans mouvement, ayant les extrémités froides, étant preſque ſans vie. Il eſt pour lors eſſentiel de frapper des coups déciſifs, afin d'empêcher l'engorgement de la poitrine & du cerveau. Ce feroit trop riſquer que d'attendre le moment du calme, non-ſeulement parce que le malade peut ſuccomber à la force du paroxyſme; mais encore parce que le calme n'arrive ordinairement qu'en laiſſant dans les viſcères des impreſſions dangereuſes qu'un Médecin doit prévenir.

Quoique les purgatifs ſoient moins efficaces & moins aiſés à manier que les émétiques, ils ne laiſſent pas que d'être d'une grande utilité dans les convulſions; mais comme leur action eſt lente, & que ceux qu'on peut employer pour les enfans n'agiſſent qu'autant que les premières voyes ſont diſpoſées à l'évacuation (ce qui

n'arrive guère dans le tems du paroxysme) on est obligé d'attendre que les convulsions ayent cessé.

Il n'est pas aisé de fixer l'espèce des purgatifs qui conviennent le mieux aux enfans ; car si d'un côté la délicatesse & la sensibilité de leurs solides semblent exiger qu'on préfère les minoratifs , comme étant incapables de produire aucune irritation ; d'un autre côté la souplesse de ces mêmes solides (comme nous l'avons déja observé) les fait tomber souvent dans une espèce d'inaction dangereuse , dont on ne peut les tirer qu'à la faveur des purgatifs les plus forts. En un mot , tous les Praticiens attentifs s'apperçoivent que les enfans sont à proportion plus difficiles à émouvoir que les adultes. La rhubarbe , le diagrede & le mercure doux , sont presque les seuls purgatifs dont on se serve à Montpellier pour les maladies des en-

fans. J'ai été convaincu de l'utilité de cette méthode, par ma propre expérience. Les huileux, les ſyrops, la manne, les autres purgatifs doux conviennent quelquefois ; l'âge le plus tendre, & une conſtititution extrêmement délicate, n'en ſçauroient permettre d'autres ; mais je puis aſſurer, après l'avoir obſervé avec toute l'attention dont je ſuis capable, que les médicamens ne font ſouvent que lâcher le ventre une ou deux fois, & ſortent enſuite eux-mêmes ſans entraîner les matières viſqueuſes qui ſont la cauſe principale de la maladie. Cette eſpèce d'évacuation doit être regardée comme les indigeſtions ou les dévoyemens qui ſont procurés par l'uſage de certains fruits, qui n'expriment pas les glandes des inteſtins, qui n'augmentent pas leur action, qui ne cauſent enfin qu'une légère irritation peu ſalutaire. Ces

purgatifs doux me paroissent donc plus propres à augmenter les accidens qu'à les dissiper.

Les ouvertures des cadavres & l'examen des matières que les enfans rendent par le vomissement ou par les selles, m'ont convaincu que leurs maladies aiguës sont ordinairement causées par une espèce de vernis glaireux qui tapisse le dedans des boyaux. Ces matières gluantes, semblables à de la colle, à des blancs d'œufs, ne diffèrent guère des syrops, des gommes & des autres remèdes adoucissans qu'on employe à leur évacuation. Qu'on juge par là de l'effet qu'ils doivent produire? Souvent même, après l'usage de tous ces médicamens huileux, il survient des vomissemens, des coliques, des dévoyemens considérables de matières glaireuses, dans lesquelles on trouve l'huile grumelée & disposée en petites masses qui bou-

choient ſans doute le canal inteſtinal ; ces médicamens ne ſont donc pas auſſi favorables que bien des Médecins, qui ont toujours en vûe de lubréfier & d'adoucir, l'imaginent. Ces lubréfactions, ces onctions & ces relachemens ne peuvent ſe faire ſans qu'il en coûte au reſſort des inteſtins, & ſans que leur cavité ne ſe trouve ſurchargée ; or les arrêts des humeurs qui ſe font dans les boyaux, ſurtout dans les enfans, font auſſi ſouvent l'effet d'un relâchement, d'un engourdiſſement, ou d'une perte de reſſort, que d'une diſpoſition inflammatoire.

On ne ſçauroit aſſez recommander l'uſage des abſorbans dans la plûpart des mouvemens convulſifs des enfans ; leur union avec les acides qui croupiſſent dans leur eſtomac, forme une eſpèce de ſel neutre qui devient purgatif. Tout le monde connoît, ſur-tout depuis

l'ouvrage de *Harris*, l'utilité de ces remèdes dans les maladies des Enfans ; on ne doit pourtant pas suivre scrupuleusement les idées de cet Auteur, qui les regarde comme spécifiques dans tous les cas ; ils sont seulement convenables dans certains, & deviennent toujours plus efficaces lorsqu'ils sont aidés des purgatifs. Il est très-important de ne les confondre, ni avec les terres bolaires & argilleuses qui sont dénuées de toute propriété Médicinale, qui ne sont qu'un poids inutile, souvent incommode à l'estomac *; ni avec des pierres précieuses que la rareté faisoit tant estimer aux Anciens, & qui n'ont pas plus de vertu que les cailloux les plus communs. Les yeux d'écrevisses, les coraux,

* Telles sont le bol d'Arménie, les différentes terres sigillées, l'espèce de terre talqueuse appellée communément *Craye de Briançon.*

la magnéſie blanche, la vraye craye, les coquilles d'œufs calcinées, ſont de vrais abſorbans terreux qu'il faut toujours préférer aux abſorbans ſalins, tels que les ſels lixiviels ou les alkalis fixes, les moins chargés de ſel neutre, qui rempliſſent preſque la même indication que les abſorbans terreux : mais dans leur uſage, il faut toujours avoir égard à leur âcreté dont on prévient les inconvéniens en les donnant à petite doſe, enfermés, ſur-tout pour les enfans, dans un excipient convenable, tel que les ſyrops, les conſerves appropriées, &c; afin d'empêcher leur action ſur la bouche & ſur l'œſophage. Enfin, lorſqu'on veut que les abſorbans terreux opèrent quelque bien, il faut les donner à forte doſe. Quelque petite que paroiſſe la quantité des acides qui ſéjournent dans l'eſtomac & dans le duodenum, elle eſt communé-

ment suffisante pour saturer un ou deux gros de poudre absorbante & pour la rendre purgative. C'est ce bon effet qui donna une nouvelle conviction que les absorbans ont été placés à propos ; car quoiqu'on les employe quelquefois à titre d'astringens dans certains dévoyemens, il est certain qu'ils ne sont utiles, même dans ce cas, que lorsqu'ils deviennent purgatifs. Le tartre émétique & les purgatifs mêlés avec la confection d'hyacinthe, avec une dose de magnésie blanche, de corail préparé, &c, font une excellente préparation pour les maladies des enfans, un médicament qui est tout à la fois purgatif, émétique, absorbant, cordial, qui se trouve recommandé par les plus grands Médecins de l'antiquité, & dont les Modernes ont grand tort de ne pas se servir.

Les narcotiques conviennent

auſſi quelquefois dans les convulſions, ſur-tout lorſqu'on a fait précéder les purgatifs ; mais on ne ſçauroit trop appuyer ſur l'abus qu'on peut faire de ces médicamens, dont les bons effets ne ſont le plus ſouvent que ſpécieux, ainſi que nous l'avons obſervé au Chapitre IV. de notre premier Livre ; les remèdes, appellés communément antiſpaſmodiques, ſont préférables. Ils calment efficacement les convulſions, ſans exciter le ſommeil ; les plus éprouvés dans les maladies des enfans ſont, la thériaque, les eaux aromatiques diſtillées, comme l'eau de fleurs d'orange, de canelle, de menthe, &c, les eſprits aromatiques huileux de *Sylvius*, la poudre de guttète, &c. Ces médicamens remettent les nerfs dans leur ton naturel, & raniment les forces, ſans cauſer aucune irritation dangereuſe, &c. Mais on ne doit jamais s'en ſervir

qu'après avoir employé les vomitifs, les purgatifs, les absorbans différemment combinés.

On sera peut être étonné que je ne conseille pas la saignée dans les convulsions des enfans. Il est vrai qu'en suivant les idées théoriques du plus grand nombre des Médecins, il ne seroit guère possible de s'en passer. * Comment, dira-t-on, imaginer tant de mouvemens irréguliers dans les vaisseaux des enfans qui essuyent des attaques de convulsions, sans leur faire produire des arrêts que la saignée seule peut prévenir ou détruire? Mais la souplesse qui se trouve dans les solides des enfans, & qui semble les exposer davantage aux engorgemens inflammatoires, ne rend-elle pas les suites de ces engorgemens moins à craindre, & surtout la saignée plus inutile; puisqu'il est observé que son principal

* Voyez le troisième Chapitre du I. Livre de cet Ouvrage.

effet eſt de détendre & de relâcher ? Ne voit-on pas tous les jours des enfans attaqués de fiévres très-violentes, pour leſquelles on les auroit ſaignés pluſieurs fois, ſi on eût pû trouver des vaiſſeaux, ſe diſſiper d'elles-mêmes ſans aucune évacuation ſanguine ? Ces obſervations m'obligent à ne pas conſeiller les ſaignées dans les maladies des enfans, auſſi ſouvent que dans les maladies des adultes. Il eſt pourtant des cas où elle eſt indiſpenſable : mais ces cas étant fort rares, ils doivent être regardés comme des exceptions aux loix générales, qu'il appartient au Médecin-Praticien de modifier ſuivant la gravité des ſymptômes qui accompagnent les convulſions. Je ne parle ici que des convulſions occaſionnées par l'amas des glaires dans les viſcères du bas-ventre, qui ſont ſans contredit celles que les enfans éprouvent le

plus fréquemment. Lorsqu'elles sont l'effet de la dentition & de l'irritation du périoste de la mâchoire, on doit préférer la méthode que j'ai indiquée dans le Chapitre VI. du I. Livre. On doit encore observer que bien des personnes attribuent mal à propos, à la sortie des dents, tous les accidens qui surviennent dans le tems de l'enfance; on se fixe à cette seule cause, quoiqu'elle soit évidemment compliquée avec plusieurs autres plus graves & plus dangereuses. En effet, il est assez difficile de concevoir que les tiraillemens insensibles & gradués des membranes molasses de la bouche des enfans produisent des convulsions, tandis que les maux de dents les plus violens & la dentition même n'en occasionnent pas

* Dissertation sur la manière de nourrir les Enfans; ajoûtée à la Traduction d'Huxham 1752, chez d'Houry.

chez les adultes. Il eſt donc à préſumer que les mouvemens convulſifs des enfans preſque généralement attribués à la dentition, dépendent le plus ſouvent de quelque dérangement dans les premières voyes, que ce vice y contribue du moins eſſentiellement; le bon effet des purgatifs employés dans ce cas, fournit, ce me ſemble, une nouvelle préſomption en faveur de cette opinion.

§. II.

De la Toux.

La toux des enfans eſt beaucoup plus rarement pectorale que gutturale ou ſtomacale; les glandes de la gorge ſont très-molaſſes & très-ſpongieuſes dans les enfans; les ſucs gluans, épais, extrêmement viſqueux qu'elles ſéparent, s'y arrêtent aiſément & forment

des dépots qui deviennent autant de points d'irritation qui excitent la toux. Cette disposition des glandes de la gorge des enfans, les rend plus sujets que les adultes aux esquinancies gangréneuses qu'*Arétée* avoit observées *, sans compter le transport des humeurs à la tête, assez ordinaire à cet âge, & dont *Stahl* a parlé dans l'ouvrage que nous avons déja cité.

Les enfans ont d'ailleurs l'orifice supérieur de l'estomac si sensible & le diaphragme si mobile; ce dernier organe n'a pas encore acquis la force & l'habitude de se contracter avec l'aisance & l'uniformité nécessaire ; doit-on être surpris que la moindre irritation dans ces parties détermine la toux appellée *stomacale* ?

Elle est ordinairement très-vive

* Voyez les Lettres que j'ai données à ce sujet dans le Mercure de France du mois d'Octobre 1749.

& accompagnée des plus grands efforts; on diroit que les enfans qui en ſont attaqués vont étouffer, leur viſage rougit extraordinairement, ils entrent en convulſion, ils vomiſſent, ils ſuent, ils ſe tordent le corps d'une manière capable d'allarmer les perſonnes qui n'ont pas vû ces ſortes de toux connues & décrites ſous le nom de *Coqueluche*.

Or cette convulſion particulière de la gorge, des poumons, du diaphragme qui conſtitue la toux, étant excitée par l'irritation que cauſent dans l'eſtomac des matières glaireuſes & acides, le même traitement que nous avons indiqué pour les convulſions en général, doit avoir lieu pour la toux, dont nous parlons, qui n'en diffère que par le ſiége qu'elle occupe.

J'ai vû pluſieurs fois des toux qui avoient réſiſté le plus opiniâ-

trement aux syrops, aux prétendus adoucissans, comme tablettes pectorales, petit lait, eau de ris, &c; céder à une prise d'ipécacuanha aux absorbans, aux purgatifs. *

Au reste, quoique nous ayons établi d'après l'observation, que toutes les toux des enfans sont stomachales, & qu'ainsi le traitement que nous venons de prescrire soit celui qui convienne dans la plûpart des cas, il faut néanmoins en distinguer, avec grand soin, ces cas beaucoup plus rares, où les toux des enfans sont véritablement *idiopathiques*. Ces espèces de toux, qui dépendent uniquement de quelque vice des organes de la respiration, lesquelles n'ayant aucun caractère particulier dans les enfans, rentrent dans la classe géné-

* L'usage du Chacril est souvent salutaire dans ces sortes de Toux. Je l'ai vû fréquemment réussir, non-seulement chez les Enfans, mais même chez les Adultes.

rale des maladies de la poitrine, auſſi bien que celles qui ont leur vraye cauſe dans le foye, dans la rate, dans le méſentère, &c; & dont nous indiquerons le traitement en parlant des bouffiſſures.

§. III.

DU VOMISSEMENT.

LE vomiſſement des enfans dépend le plus ſouvent d'une diſpoſition ſpaſmodique de l'eſtomac & de la gorge dont il n'eſt qu'un ſymptôme. Celui-là n'exige aucun traitement particulier; il rentre dans la claſſe des maladies convulſives dont nous avons parlé juſqu'ici; il doit être rangé avec la toux gutturale, ſtomacale, avec laquelle il eſt ordinairement compliqué. On le traitera donc comme ces autres maladies par le ſecours des vomitifs, des purgatifs,

des absorbans, &c, avec la précaution de faire précéder les huileux, les lavages, les topiques émolliens, si l'irritation est trop forte & qu'elle ne permette pas d'avoir recours immédiatement aux premiers remèdes que nous venons de proposer qui sont les seuls véritablement curatifs.

Il est un autre vomissement particulier aux enfans qui tettent, & qui arrive sans effort; il n'est qu'une suite de la plénitude de l'œsophage. La grande quantité de lait que l'enfant avale, produit quelquefois, dans cet organe, une distension considérable, & excite des contractions qui le lui font rejetter tel qu'il l'a pris, ou tout au plus légèrement caillé. On ne doit remédier à cette espèce de vomissement que par le régime dont nous avons parlé ci-dessus.

§. IV.

Du Dévoyement.

Nous avons déja obſervé, au Chapitre II. du premier Livre, que les enfans éprouvoient, dès leur naiſſance, une eſpèce de dévoyement critique, ſi l'on peut donner ce nom à l'évacuation du *méconium*. Le dévoyement n'eſt pás facile à conſtater chez les enfans par la ſeule conſiſtence de leurs excrémens, ils ſont ordinairement fluides chez tous ceux qui tettent. Les différentes couleurs, la mauvaiſe odeur, & une certaine tournure des matières fécales; la perte d'appétit, la chaleur, les tranchées, les inſomnies, les démangeaiſons à la peau, la foibleſſe, la maigreur & l'abbattement établiſſent mieux le diagnoſtic de cet état. Il eſt quelquefois précédé de la toux

& du vomissement; dans ce dernier cas, on doit soupçonner des glaires dans l'estomac & prescrire des vomitifs. Mais si le vomissement & la toux n'accompagnent pas le dévoyement, il est à présumer que les matières qui l'entretiennent sont contenues dans le *colon* & dans les autres intestins, & que les caillots de lait, les glaires qui proviennent des mauvaises digestions, les portions des fruits ou d'alimens indigestes que la plûpart des enfans mangent assez ordinairement, se collent à leur membrane interne, & y excitent souvent une irritation inflammatoire qui est désignée par la douleur & par l'élévation du ventre. La ténacité de ces sucs cause quelquefois un tel bouleversement dans l'action péristaltique des intestins, qu'il en résulte les symptomes les plus funestes, la dyssenterie, le ténesme, le hoquet, la

rétention d'urine, &c. Ces ſymptômes doivent fixer toute l'attention du Médecin qui doit alors perdre de vûe, pour quelque tems, la cauſe qui les a produits. Les lavemens adouciſſans de lait ou de bouillons de tripes, les fomentations émollientes, les embrocations, les potions calmantes, l'eau de ris, de poulet, l'huile d'amandes douces, le petit lait, les émulſions, &c, ſont les principaux remèdes qu'il faut employer dans ces cas. Un traitement moins ménagé, & qui attaqueroit la cauſe directement, ne feroit pas exempt de danger; néanmoins les vomitifs & les purgatifs étant les ſeuls remèdes curatifs, il eſt important de s'en ſervir le plûtot qu'il eſt poſſible, & de ne pas ſe laiſſer trop effrayer par ces contre-indications. La pratique apprend à diſtinguer les douleurs vraiment inflammatoires, d'avec celles qui

ſont cauſées par le tiraillement des membranes des inteſtins, & à ne pas outrer la circonſpection qu'inſpire aux Médecins peu accoûtumés à voir des malades, la crainte d'augmenter l'irritation & le déſordre qu'annoncent les ſymptômes que nous venons de décrire.

Il y a des dévoyemens qui ſont l'effet d'un ſerrement ſpaſmodique de toute la maſſe inteſtinale, & dans leſquels les matières glaireuſes ſont ordinairement peu abondantes; ceux-là feroient augmentés par l'uſage des évacuans; on les voit céder plus facilement aux narcotiques, aux abſorbans, aux cordiaux légers, aux diaphorétiques peu actifs, tels que la décoction de coquelicoq, de ſcorſonère, de chardon bénit, &c.

Enfin, il y a des dévoyemens occaſionnés par la moleſſe, par le relâchement & par l'inertie de tous les viſcères du bas-ventre, aux-

quels les vomitifs, les purgatifs toniques conviennent parfaitement. La teinture ou la décoction de rhubarbe donnée à petite dose, & continuée pendant quelques jours, passe, avec raison, pour spécifique dans ce dernier cas. Elle redonne aux parties affectées leur ton naturel, elle fortifie les digestions, & supplée aux sucs bilieux qui manquent ou qui sont peu actifs chez les enfans. Elle excite les voyes urinaires, enfin, elle paroît agir sur toute la masse des humeurs à titre d'altérant.

§. V.

DES VERS.

TOUT le monde sçait que les enfans sont très-sujets aux vers; les Médecins ont observé qu'il se trouve chez eux une disposition particulière, très-favorable au

développement & à l'accroissement de ces insectes, qui est cependant moins marquée dans certains sujets que dans d'autres. Je n'examinerai pas ici les opinions qu'on a euës sur l'origine des vers & sur leurs différentes espèces; ces questions regardent plus les Naturalistes que les Médecins. Les derniers doivent se contenter de sçavoir que toutes les espèces des vers peuvent se réduire à trois principales; sçavoir, les ronds *téretes*, le solitaire *tænia* & les petits vers ou *ascarides* : les vers extraordinaires qui semblent sortir de ces trois classes, ne sont que des variétés de l'une des trois classes, ou des monstrosités qui ne méritent aucune attention particulière de la part du Médecin.

La première considération vraiment Médicinale, qui se présente au sujet de ces insectes, c'est qu'on s'arrête trop communément à leur

préſence, & qu'on attribue à cette cauſe comme telle pluſieurs dérangemens auxquels elle a très-peu de part. Ce n'eſt pas que je veuille nier que la préſence de ces inſectes, les mouvemens, les ſecouſſes & les irritations qu'ils cauſent, n'occaſionnent pluſieurs ſymptomes fâcheux; mais il n'eſt pas moins vrai qu'un Médecin doit porter ſes vûes au-delà, & remonter juſqu'à la diſpoſition particulière qui a favoriſé leur développement.

En effet, peut-on douter qu'une diſpoſition particulière des organes & des ſucs digeſtifs ne ſoit abſolument requiſe pour la production des vers? Les alimens, dont ſe nourriſſent les adultes & ceux que prennent les enfans, ſont également remplis des œufs de ces inſectes. Mais ſi (comme le démontre l'expérience) on les voit communément éclorre dans les der-

niers, & fort rarement, au contraire, dans les premiers ; n'est-il pas évident qu'ils trouvent dans les uns des matrices & un degré de chaleur convenables qu'ils ne trouvent point dans les autres ? Or ces conditions nécessaires sont des dispositions véritablement morbifiques qu'un Médecin doit s'attacher à détruire ou à corriger ; le véritable objet de la curation radicale.

On entrevoit que cet état des solides, favorable à la génération des vers, consiste dans une espèce de relâchement ; & que la qualité vicieuse des humeurs qui concourt au même effet, n'est autre chose qu'une tournure glaireuse & douceâtre. De ces deux causes, il peut aisément résulter des arrêts d'une partie des alimens dans des plis des intestins, ou dans des espèces de poches qui s'y forment ; & une altération de ces mêmes

matières retenuës, propre à faire éclorre les œufs, & à fournir ensuite un aliment convenable aux petits vers.

Une suite du même préjugé, c'est qu'on croit (sans fondement, ce me semble) que lorsque les vers sont parvenus à un certain degré d'accroissement, ils deviennent la cause de tous les accidens qui paroissent dans les maladies des enfans. Je conviens que la présence de ces insectes peut être nuisible jusqu'à un certain point; mais je ne sçaurois me persuader qu'ils consument tout le chyle destiné à la nutrition de l'enfant, qu'ils rongent & qu'ils percent les boyaux, qu'ils remontent dans l'œsophage, qu'ils se nichent dans les différens plis du canal intestinal, qu'ils en interrompent les mouvemens. Et voici les raisons qui m'autorisent à rejetter toutes ces prétentions.

1°. Les vers vivent de très peu de nourriture, & nous ne sçavons pas si c'est précisément le chyle qu'ils choisissent. J'ai vû des enfans extrêmement sujets aux vers, qui étoient en même tems fort gras.

2°. Je ne sçache pas que les Naturalistes ayent découvert dans ces animaux des organes propres à picoter & à percer les intestins. Je sçai bien que *Fabrice Hilden* & quelques autres Observateurs rapportent qu'ils ont trouvé des vers dans le bas-ventre. J'ai vû moi-même des trous dans les boyaux grêles des enfans morts d'une attaque vermineuse, à travers desquels les vers & la matière fécale s'étoient répandus dans l'*abdomen;* mais je crois que ces ouvertures étoient moins l'ouvrage des vers, dans le sens qu'on l'entend ordinairement, que l'effet des étranglemens inflammatoires & gangréneux des intestins causés par des

matières colées à leurs parois. L'explication que je donne de ces accidens qui sont rares, me paroît beaucoup plus naturelle que celle qu'on tireroit de la prétendue voracité des vers, de leurs morsures, &c.

3°. Les vers ne sortent par l'œsophage & par le fondement que parce qu'ils sont entraînés par le torrent des excrétions & par les directions soit naturelles soit déterminées par des médicamens, des organes de la digestion. Ils sont portés en tout sens dans l'estomac & dans les intestins; ils sont eux-mêmes les victimes des mouvemens convulsifs qu'on leur attribue.

4°. Il est aisé de voir (en renfermant quelqu'un de ces insectes dans un vaisseau) combien ils sont peu vigoureux, quoique *vivaces*, & combien ils sont peu capables

de s'opposer aux mouvemens du canal intestinal.

J'appuye ce que je viens d'avancer par les observations suivantes, qui n'ont sans doute échappé à aucun Praticien. Combien de fois ne voit-on pas des enfans qui ont tous les symptômes d'une attaque de vermine, guéris sans rendre aucun ver ? On regarde mal-à-propos les glaires qui se trouvent dans leurs déjections, comme des morceaux de vers pourris, comme les nids des insectes. Cette grossière ressemblance peut tromper des Observateurs peu éclairés ; mais elle ne sçauroit en imposer à un Médecin. Par conséquent, dans les cas où les vers éxistent, ce n'est point à eux qu'il faut s'en prendre de la production des mêmes symptomes ; il faut d'autant moins les leur attribuer, qu'il y a des adultes qui rendent presque habituellement

habituellement des vers, ſans être ſujets à des attaques de vermine; & que les enfans dans leſquels les vers deviennent les plus gros ne ſont pas toujours ceux qui éprouvent les accidens les plus graves des maladies qu'on croit occaſionnées par la ſeule préſence des vers.

Ces obſervations nous fourniront une réflexion eſſentielle; c'eſt que l'habitude où eſt le Public d'employer indiſtinctement des anti-vermineux dans toutes les maladies des enfans, de les regarder comme autant de ſpécifiques, de n'appeller jamais des Médecins que lorſque la maladie a fait des progrès conſidérables, & que les remèdes des Empiriques en ont augmenté la violence & le danger; c'eſt, dis-je, que cette habitude a les ſuites les plus fâcheuſes, & qu'enfin de toutes les indications qui ſe préſentent dans les

maladies vermineuses, la plus *précaire* est celle qui est prise de l'idée où l'on est de vouloir tuer les vers; nous devons seulement avouer que parmi les vermifuges les plus usités, il s'en trouve plusieurs qui combattent le vice radical, & qui sont, par conséquent, réellement curatifs. Tels sont ceux qui sont pris dans la classe des purgatifs, comme le mercure doux, l'éthiops minéral, les huiles par expression, &c.

Mais il seroit à souhaiter que la plupart des autres vermifuges fussent aussi décriés chez toutes les personnes qui se mêlent de traiter les maladies des enfans, que les amuletes, les pratiques superstitieuses * & les sortiléges, auxquels

* En voici une de ces pratiques superstitieuses, qui n'est pas moins condamnable par l'irrévérence avec laquelle on y fait mention de nos saints Mystères & des Ministres de la Religion, que ridicule par son inutilité.

Dans une de nos Provinces méridionales,

on a très long-tems accordé une merveilleuſe efficacité contre les vers, qui ne conſerve plus la moindre vogue, ſi ce n'eſt parmi les bonnes femmes & le peuple le moins inſtruit.

lorſqu'un enfant a une attaque de vers bien décidée qui a réſiſté pendant quelques jours aux ſecours ordinaires de la Médecine, les femmes à ſecrets ſont dans l'uſage d'étendre l'enfant ſur une table, autour de laquelle elles allument neuf petites bougies; neuf, ni plus ni moins. Ces bougies étant allumées, la principale actrice ſe poſte aux pieds de l'enfant, & dit avec un enthouſiaſme ſingulier, ſoutenu des grimaces & des geſtes les plus extravagans, *Nau bermis qu'a Job, de nau qu'en a trop, de nau bienguen a oueiſt*: c'eſt-à-dire: *Ce petit Job a neuf vers, il en a trop de neuf, qu'ils ſoient réduits à huit.* On éteint ſucceſſivement toutes les autres bougies, en prononçant chaque fois du même ton & avec la même cérémonie, la formule de conjuration, que nous venons de rapporter, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à la dernière, & que Job n'ait plus qu'un ver. Pour lors on finit en diſant: *Qu'aquet un qu'a je autan de poudé ſur Job, couen à part à la Miſſo lou qui l'enten darré la Caréranieſſo: Que ce ver qui eſt le ſeul qui reſte, ait autant de pouvoir ſur Job, que celui qui entend la Meſſe derrière la Servante du Curé a de part à ce Sacrifice*

Les anciens Médecins mêmes ont eu sur cette maladie des opinions fort singulières, que nous ne rapporterons pas ici. C'est une espèce de tribut qu'ils ont payé au siècle d'ignorance dans lequel ils ont vécu. Nous nous contenterons d'examiner les traitemens qui paroissent les plus méthodiques & les mieux fondés en raison, auxquels bien des personnes ont encore recours.

Les vers, dit-on, craignent autant les amers, les huileux & les mercuriels, qu'ils aiment les laitages, les sucreries & les autres corps doux. Ce raisonnement autorise presque tout le monde à faire avaler aux enfans, qui en sont attaqués, des huileux & des amers, & à leur donner ensuite plusieurs lavemens de lait, afin que les vers soient déterminés vers le rectum; tant par le goût qu'ils ont pour les alimens doux & sucrés que par

l'horreur qu'ils ont pour les amers, &c. Cette indication paroît naturelle, auſſi eſt-elle preſque généralement ſuivie, & j'en ſerois peu étonné, ſi elle n'étoit adoptée que par des gens peu inſtruits de l'Anatomie des viſcères ; mais ſur quel fondement les Médecins peuvent-ils établir une pareille prétention ? *Prodeſt*, dit *Hoffman*, *clyſterem ex lacte & melle paratum ano infundere, ut beſtiolæ iſtæ dulcedine allatæ, ex loculis ſuis ad inteſtina faciliùs deſcendant.* * C'eſt-à-dire, *il eſt utile de donner aux enfans, attaqués d'une maladie vermineuſe, des lavemens préparés avec le lait & le miel, afin que ces petits animaux, qui ſont attirés par la douceur de ces corps ſucrés, quittent plus vite leurs cellulles & deſcendent plutôt dans les derniers inteſtins.* Pour moi je crois, malgré le

* *De morbis infantum*, Chap. XI.

raisonnement d'*Hoffman*, que si les vers sont dans les gros intestins, il est fort inutile de les y nourrir ; on ne s'y prendroit pas mieux pour les y faire rester. Les lavemens de lait & de miel sont très-propres à augmenter la mucosité douce dans laquelle ils vivent. Si les vers sont dans l'estomac ou dans le duodenum, à quoi peut servir cette espèce d'appas qu'on prétend leur présenter ? S'il est démontré que les lavemens ne sçauroient parvenir à l'estomac, pourquoi les vers seront-ils déterminés à faire le long trajet de tous les intestins grêles pour arriver au colon où ils trouveront ce lait dont on les suppose si avides ? Comment peut-on concevoir que l'odeur leur en parvienne ? La voye la plus courte qu'on puisse imaginer, pour la communication de cette odeur, c'est qu'elle pénètre à travers les membranes du colon & de celles

de l'estomac sur lesquelles cet intestin est appuyé ; mais qui apprendra aux vers que nul autre chemin ne peut les conduire à l'intestin qui contient cette liqueur douce, que la route tortueuse des intestins grêles ? D'ailleurs les vers peuvent-ils, à leur gré ou selon leurs appétits, passer d'un intestin à l'autre ? Ils sont balotés & portés en tout sens contre les parois de l'estomac & des intestins, sur-tout dans une attaque de vermine ; ils forment plusieurs pelotons, on les trouve presque toujours entortillés les uns dans les autres, & *rencoignés* dans des espèces de poches, dont ils ne sortent que lorsque les parties viennent à se rétablir ; n'est-il donc pas évident que les vers sont presqu'entièrement passifs dans tous les accidens qu'on leur attribue, & qu'ils obéissent aux différentes directions des boyaux & de l'estomac, comme toutes les

autres matières des évacuations ?

Quant aux différens remèdes qu'on regarde comme spécifiques pour tuer les vers, j'ai voulu m'assurer, par des expériences, quels étoient les plus efficaces. J'en ai mis de vivans & de très-bien nourris, dans du vinaigre, dans du vin, dans des décoctions d'absinthe, dans de l'eau, dans de l'huile, &c ; & il m'a paru que ces deux dernières liqueurs étoient celles qui les affoiblissoient le plus. Toutes les autres sembloient les ranimer. Comment les amers feroient-ils capables de les tuer? *Fabrice Hilden* en a trouvé dans la vésicule du fiel.

Redi, & plusieurs autres Anatomistes, ont observé que les huileux & les mercuriels tuoient les vers : mais peut-on se flater de faire prendre aux enfans, dans une attaque de vermine, autant d'huile qu'il en faudroit pour en remplir les

les inteſtins & aller noyer tous les vers? Car on ſçait que les huileux n'ont cette propriété de faire périr les vers qu'en bouchant toutes les trachées qui s'ouvrent à la ſurface du corps de ces animaux. Ne ſçait-on pas auſſi que l'huile s'arrête le plus ſouvent dans l'eſtomac ou dans le duodenum, qu'elle y forme un poids conſidérable, qu'elle s'y rancit, qu'elle ſort quelquefois par le fondement entièrement grumelée & ſous la forme de petites maſſes irrégulièrement arrondies?

Quant aux mercuriels, perſonne n'ignore qu'ils provoquent la ſalivation, qu'ils gâtent les dents, qu'on ne peut les donner qu'en bol, & que les enfans ne ſçavent point avaler les médicamens ſous cette forme. Enfin, les attaques de vermine exigent un prompt ſecours; il s'agit de débarraſſer l'eſtomac, d'exciter le jeu des ſolides, &c. Les vomitifs ſont donc

alors préférables aux mercuriels, dont l'effet purgatif est lent & incertain.

Je ne crains pas d'avancer ici ce que la pratique m'a souvent confirmé. Tous ces prétendus spécifiques contre les vers, sont plus propres à amuser les assistans, à entretenir leurs préjugés, à augmenter même l'état d'irritation des entrailles qu'à guérir les malades. Tels sont ceux dont parle *Hoffman* avec éloge, sçavoir, l'assa-fetida, le sagapenum, l'opoponax, les amandes amères, auxquelles j'ai vû produire des ténesmes & des dyssenteries extrêmement opiniâtres, &c. En un mot, je regarde les attaques de vermine bien caractérisée, comme les symptomes d'une fièvre putride, d'autant plus dangereuse qu'elle s'est préparée de plus loin, que le relâchement & les étranglemens insensibles & gradués qui sont ar-

rivés aux inteſtins, en ont détruit le reſſort, & y ont favoriſé le ſéjour des matières glaireuſes & le développement des vers. Or c'eſt précisément dans cet état des inteſtins que conſiſte la cauſe des fièvres putrides, & qui caractériſe le vrai fond de l'attaque vermineuſe dont la préſence des vers n'eſt par conſéquent qu'un ſymptome. Mais comme cet état de relâchement des inteſtins, qui favoriſe le développement des vers, n'eſt pas fort éloigné de la conſtitution naturelle des enfans, leurs attaques de vermine ſont accompagnées d'un moindre péril que celle des adultes. Ce dernier ne réſiſte guère à une fièvre putride-maligne-vermineuſe. Les changemens conſidérables qui ont dû arriver dans les entrailles d'un adulte pour les rendre propres à former & à retenir les matières favorables au développement d'une grande quan-

tité de vers, ont totalement dérangé le ton de ces organes, & renversé l'ordre de leurs oscillations, au point de les exposer à une gangrène presqu'infaillible.

Il faut convenir cependant que les enfans sont sujets à des accidens prompts & effrayans, qu'on regarde comme des attaques de vermine, mais qui ne sçauroient être pris pour des fièvres putrides, puisqu'il arrive souvent que quelques heures après l'attaque, tous les accidens cessent. Dans ce cas-là les enfans sont saisis subitement; ils éprouvent des mouvemens convulsifs, dont il est toujours prudent de se méfier, & qui ne sont communément dûs qu'à des glaires ou à d'autres matières qui irritent le canal intestinal, parmi lesquelles on trouve quelquefois des vers. Ce qui n'empêche pas qu'on ne doive distinguer les attaques vermineuses, dont la présence des

vers peut être ſeulement une des cauſes *, d'avec la diſpoſition aux vers, & d'avec la véritable fièvre putride-maligne-vermineuſe.

Quant au traitement des trois différentes affections vermineuſes que nous venons d'aſſigner, voici ce qui nous paroît être établi de plus poſitif. 1°. L'indication générale que le Médecin a à remplir pour combattre la diſpoſition aux vers, c'eſt de ménager, dans les premières voyes, cette révolution ſalutaire, qui eſt quelquefois l'effet du tems & de l'âge ; mais que l'on peut favoriſer par des remèdes, & qui conſiſte à rétablir peu à peu, dans ces parties, le jeu naturel & l'ordre des excrétions qui

* Quoique nous ne croyons pas que la préſence des vers ſoit bien dangereuſe chez les enfans, nous ne nous appuyerons pourtant pas de la prétention ridicule de *Vercelloni* qui a ſuppoſé des légions de vers renfermées dans la glande thyroïde, dont un certain nombre ſe détachoit pour aller à l'eſtomac, & y ſervir à la digeſtion des alimens.

en est la suite. Les décoctions d'absinthe, de centaurée, les extraits de genièvre & de romarin, les eaux minérales purgatives, les sels cathartiques amers, &c, remplissent toutes ces indications. Mais si cette disposition est accompagnée, comme elle l'est quelquefois, d'une certaine sécheresse à la langue, de quelque ardeur dans les entrailles, en un mot, d'une disposition inflammatoire qui se manifeste par l'état du poulx, de la peau, des excrétions, &c; on doit alors prescrire les légers acides, les calmans, les huiles, les lavemens émolliens de lait, des farineux ou des autres décoctions appropriées.

2°. Les attaques subites de vermine doivent être rapportées aux convulsions, dont nous avons parlé dans la première Section de ce Livre, & traitées selon la méthode que nous y avons indiquée. C'est aux émétiques, aux absorbans,

cordiaux & aux anti-ſpaſmodiques qu'il faut avoir recours. Mais comme il arrive le plus ſouvent que les enfans ne peuvent ni ne veulent avaler beaucoup de médicamens, on doit préférer les plus utiles & les plus actifs à ceux qui ſont d'une néceſſité moins preſſante, les purgatifs, par exemple, aux ſtomachiques, aux amers, &c. On voit ſouvent d'aſſez bons effets des embrocations & des linimens faits avec les huiles de camomille, de mélilot, d'abſinthe, de laurier; des fomentations préparées avec la décoction de menthe, de ſcordium, & quelques gouttes de teinture de myrrhe, d'aloës, d'huile pétrole, &c. Voilà les médicamens qui ſont reconnus pour être les plus efficaces dans les attaques de vermine.

3°. Les fièvres putrides vermineuſes rentrent dans la claſſe des fièvres les plus malignes & les plus

dangereuses, sur-tout dans les adultes, ainsi que nous l'avons déja remarqué. Le degré de putréfaction des humeurs est pour lors si considérable, qu'il en résulte bien-tôt la gangrène dans les solides. Toutes les ressources de l'Art, dit M. *Quesnay* dans son excellent Traité des Fièvres, sont alors inutiles.

Pour ce qui regarde les enfans, comme leur constitution est plus favorable à la formation des vers, elle ne suppose pas un si grand dérangement de la disposition organique de l'estomac & des intestins; elle est par conséquent moins dangereuse. Le traitement général de ces espèces de fièvres dans les adultes, convient également aux enfans; on doit seulement avoir égard à leur âge & à toutes les circonstances qui en dépendent.

Au reste, la présence des vers

dans les inteftins eft annoncée par une odeur particulière qu'on ne fçauroit définir ; par des naufées, des vomiffemens, des rapports aigres, des hoquets, des changemens fubits dans la phyfionomie ; les enfans qui en font attaqués pâliffent, rougiffent tour à tour, ils ont le nez blanc comme de la cire, la langue grenue, le pouls ondoyant, convulfif; ils font fujets, pendant leur fommeil, à des terreurs & à des fecouffes irrégulières. Ils fentent des démangeaifons au nez, leurs extrémités font froides, ils font altérés, & reftent quelquefois affez long-tems dans une convulfion générale, vraie image de la mort.

Nous finirons cette fection par la defcription du Tænia ou du vers folitaire; ce ver eft plus rare chez les enfans que chez les adultes. « On » attribue mal-à-propos, dit Bagli» vi, l'étendue de cet infecte à l'a-

» bondante nourriture qu'il prend » dans les intestins ; qu'un pygmée » mange tant qu'il voudra, il restera toujours pygmée ; il faut » donc supposer dans le Tænia une » propriété particulière de croître » & de s'allonger.

» La présence de ce ver solitaire se manifeste par un crachement continuel, une grande pâleur, une foiblesse de tout le » corps, tantôt des dégouts & » tantôt des appétits déréglés pour » les mêmes viandes, des douleurs que l'on sent à jeun vers la » région du foye, & dont la violence fait quelquefois perdre » tout à coup la parole, une grande puanteur dans la bouche, des » déjections glaireuses, mêlées de » petites portions vermiculaires, » en forme de graine de concombre, & qui sont autant de fragmens de ce ver plat, &c.

Le même Auteur rapporte une

obſervation d'un enfant étique, qui rendit, à l'âge de deux ans, un ver vivant, long de vingt pieds, & qui l'auroit été davantage ſi la mere de l'enfant ne l'eût rompu avec ſes doigts. Le laitage, continue *Baglivi*, doit être regardé comme la cauſe la plus ordinaire de la formation du ver plat ; auſſi l'obſerve-t-on plus communément dans les païs où les habitans ſe nourriſſent preſque toute l'année d'un aliment ſi ſuſceptible de l'altération acide.

M. *Andry* conſeille, non-ſeulement contre le Tænia, mais même contre toutes les autres eſpèces de vers, l'uſage des mercuriels, des amers, & ſur-tout la racine de fougère. Il m'eſt cependant arrivé pluſieurs fois d'employer cette racine ſans aucun ſuccès. Le tartre ſtibié m'a toujours mieux réuſſi dans toutes les affections vermineuſes. Voici une ob-

servation que je fis à Agde * il y a près de dix ans.

La fille d'un Apotiquaire de cette ville, âgée d'onze ans, ressentoit depuis quelque tems, tous les symptomes d'un ver solitaire. Elle avoit tenté inutilement tous les remèdes indiqués dans l'ouvrage de M. *Andry*. Après quelques attaques de mouvemens convulsifs qu'on attribuoit à la présence de ce ver, elle maigrit considérablement : mais cette maigreur pouvoit être l'effet des premiers tems de la puberté, ou des médicamens trop fondans dont elle avoit fait usage ; car elle n'avoit ni dégout, ni fièvre, ni dévoyement, elle avoit au contraire le visage vermeil, les yeux vifs, un air gai, il ne lui manquoit, en un mot, que de l'embonpoint. Au retour de la campagne, où elle

* Ville maritime du Languedoc.

avoit paſſé quelques jours, elle eut un friſſon, un grand mal de tête, & une fièvre putride ſe déclare; j'ordonne le tartre ſtibié. La malade vomit une grande quantité de glaires & de bile, & rendit par le bas la moitié d'un ver plat de la longueur de huit ou neuf pieds, à demi-mort. Je preſcrivis encore le tartre ſtibié un ou deux jours après, dans la vûe d'entraîner le reſte du ver, avec les matières bilieuſes, qui cauſoient les accidens de la maladie. Cet émétique opéra le double effet que j'en attendois. Enfin la malade guérit au quatorzième ou quinzième jour de ſa fièvre putride, & fut, dans la ſuite, entièrement délivrée du ver ſolitaire.

Nous ajoûterons ici, en peu de mots, les remarques que nous avons trouvées dans les meilleurs Auteurs, & celles que nous avons faites nous-mêmes au ſujet des vers.

1°. Les enfans sont plus sujets aux vers que les adultes, les filles plus que les garçons, ceux qui mangent beaucoup plus que ceux qui sont sobres, ceux qui mêlent toute sorte d'alimens avec le lait, plus que ceux qui s'en tiennent au lait, ou qui en sont privés lorsqu'ils mangent de la viande, des fruits, &c.

2°. Les enfans ne sont guères sujets à l'espèce de vers nommés *Ascarides* qu'après l'âge de puberté. Les affections vermineuses sont plus fréquentes à l'âge de sept à huit ans que dans un âge plus tendre, ou dans un âge plus avancé. Dans le printems & dans l'automne plus que dans l'hyver & dans l'été.

3°. Dans le commencement de toutes les maladies des enfans, on doit soupçonner la petite vérole & les vers.

4°. Les enfans, qui sont très-su-

jets aux affections vermineuſes, meurent ordinairement avant l'âge de ſept ou huit ans. Les déjections des vers morts ſont d'un plus mauvais ſigne que les déjections dans leſquelles on trouve les vers vivans, ſur-tout lorſque les vers morts ſortent dans le tems de la rémiſſion de la fièvre.

5°. Les vers qui ſortent par la bouche ou par le fondement teints de ſang, annoncent un très-grand danger.

6°. Dans toutes les affections vermineuſes des enfans, lorſque la reſpiration eſt entre-coupée, les extrémités froides, le ventre enflé, les yeux immobiles, les paupières à demi-fermées dans un état de convulſion, on peut aſſurer que la mort eſt prochaine.

§. VI.

Des Bouffissures.

Sydenham a très-bien observé que la bouffisûre légère du ventre des enfans étoit d'un bon augure à la suite des maladies aiguës. Elle prouve en effet que les viscères du bas-ventre reprennent leur jeu, que les matières morbifiques se jettent sur leurs vaisseaux excrétoires, qu'elles s'y accumulent ; en un mot, que la nature va se décharger de ce poids inutile par les couloirs les plus commodes & les plus généraux. Il ne faut donc pas regarder ces transports d'humeurs comme des incommodités dangereuses, ni s'attacher trop scrupuleusement à détruire la bouffissure qu'ils occasionnent. Elle se dissipe presque toujours d'elle-même. Le Médecin doit

doit feulement aider la nature avec un peu d'eau de rhubarbe, ou quelque autre purgatif légèrement tonique. La groffeur du ventre n'eft pas toujours d'un mauvais figne, même dans les Adultes; elle eft fouvent au contraire accompagnée d'une plus grande liberté dans la refpiration. Mais pour que cette élévation ne foit pas à craindre, il faut qu'elle foit égale, indolente, accompagnée d'une certaine fouplefſe qui fuppofe une diftribution convenable des forces dans tous les vifcères du bas-ventre.

Il n'en eft pas de même des bouffiffures & des tumeurs inégales qui fe forment fouvent dans le ventre des enfans & qui indiquent une perte d'équilibre dans les organes contenus dans l'abdomen.

La rate eft très-fujette à ces fortes de tranfports d'humeurs,

causés par l'inertie de ses vaisseaux. Tous les Auteurs parlent de ces engorgemens, connus dans certains pays sous le nom de *carreau*, qui dégénère assez souvent en véritables tumeurs dures, rénitentes, & d'une certaine étendue ; les fomentations émollientes & résolutives, l'application des emplâtres fondans, l'usage des purgatifs & des apéritifs, doivent être regardés comme les moyens les plus efficaces contre cette indisposition. Les purgatifs sur-tout, sont d'autant plus nécessaires que les engorgemens de la rate sont quelquefois accompagnés d'une constipation opiniâtre, qu'il est très-important de vaincre, surtout dans les enfans, qui sont alors plus éloignés de leur état naturel, qui consiste à cet égard dans une grande liberté du ventre. Mais il ne faut pas croire que les purgatifs forts soient préféra-

bles dans le cas dont nous parlons, aux minoratifs toniques, tels que la rhubarbe; ce n'eſt jamais par des effets trop promts qu'on doit tâcher de remédier à ces incommodités, il vaut mieux ſuivre leur marche de près & ſaiſir le moment le plus propre à en arrêter le progrès. La crainte d'occaſionner des diſpoſitions ſpaſmodiques, toujours funeſtes, & des ſéchereſſes qui ſeroient infailliblement ſuivies d'obſtructions, doit occuper un Médecin, & lui ſuggérer une lenteur ſalutaire.

Ce que je viens de dire de la rate, doit s'entendre du foye & du méſentère que *Baglivi* regardoit, avec tant de raiſon, comme un foyer particulier de bien des maladies; la conſtitution lâche & humide de ces viſcères, les rend encore plus propres à devenir le ſiége des engorgemens dont nous

parlons ; outre qu'ils sont plus humectés dans l'enfance, ils n'ont pas encore acquis à cet âge tout leur ressort. Un Médecin ne doit donc jamais perdre de vûe ces deux objets ; il s'agit d'entretenir le jeu de ces organes ou de le rétablir par des médicamens un peu actifs. C'est de cet équilibre ménagé avec la plus grande circonspection que dépend l'accroissement, la vie & la santé des enfans.

Les jeunes filles sont encore plus sujettes que les garçons aux engorgemens & aux élévations du ventre. Il se bouffit à peu-près comme les mammelles à l'approche des règles. Il devient douloureux. Cette bouffissure est quelquefois accompagnée de dévoyement. Nous ne sçaurions trop faire sentir combien cet état mérite l'attention d'un Médecin éclairé, non-seulement parce qu'un

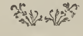
dévoyement arrêté trop brufquement, peut devenir la fource de mille infirmités dangereufes, mais encore parce que la matrice étant à cet âge l'organe qui fe trouve le plus en action, il feroit très-dangereux de s'oppofer à fon développement qui caufe la bouffiffure du bas-ventre. Les ftomachiques legers, les purgatifs doux, les amers font les feuls remèdes convenables en pareils cas. On doit plus attendre de la Nature que de l'Art ; le bon régime eft furtout très-néceffaire. On peut feulement permettre l'ufage de quelques fruits, dont l'obfervation prouve l'utilité. Rien n'eft fi commun, par exemple, que de voir les ventres tendus des enfans s'affaiffer & reprendre leur état naturel dans la faifon des cerifes, des raifins, des chataignes, &c.

Enfin, parmi les bouffiffures, il en eft plufieurs qu'on craint

trop, & d'autres qu'on ne craint pas assez. Elles sont toujours d'une grande conséquence lorsqu'elles sont accompagnées d'un dévoyement opiniâtre qui affoiblit; qui exténue les enfans, qui les jette dans un état de dépérissement & de fièvre lente, ou d'une maigreur quoique sans dévoyement, qui tend au marasme, d'une espèce d'atrophie vermineuse, &c. Ils deviennent foibles, secs, pâles, languissans, ils ont la peau noirâtre, rude, les ongles crochus; leurs cheveux tombent, ils deviennent étiques. J'en ai vû qui n'avoient que la peau & les os, & dont l'aspect étoit hideux. Les enfans sont d'autant plus sujets à cette enflure, qu'ils sont mal soignés, mal nourris, &c; cet état qui est toujours plus dangereux à mesure que l'âge de puberté approche, & qui est une suite des obstructions des viscères

du bas-ventre, doit être traité dans les enfans comme dans les adultes. Il eſt preſque toujours mortel lorſque le dévoyement s'y joint, ſur-tout s'il perſiſte long-tems, ſi les excrémens ſont fœtides, épais, gluans. On doit alors ſuppoſer une diſſolution des viſcères mêmes, & des ouvertures irrégulières des vaiſſeaux ſanguins dans les inteſtins.

Les legers purgatifs, le lait, les adouciſſans, les fruits dont nous venons de parler, les ſtomachiques, le changement d'air & de nourrice pour les enfans à la mammelle, ſont les ſeuls remèdes qu'on puiſſe employer dans ces eſpèces de bouffiſſures accompagnées du maraſme & du dévoyement.



§. VII.

DE LA PETITE VÉROLE ET DE LA ROUGEOLE.

QUOIQUE la plûpart des Auteurs ayent rangé la Rougeole & la petite Vérole parmi les maladies des enfans, on peut néanmoins assûrer qu'elles ne sont pas pas là à leur place. Il n'est guère moins inexact de les compter parmi les symptomes de l'enfance, considérée comme maladie, que de regarder les chûtes, la brûlure, ou même la mort, comme des accidens particuliers à cet âge, parce qu'il est observé qu'il y est plus exposé que dans tous les autres tems de la vie. Cependant quoiqu'il soit bien évident que la petite Vérole n'est pas une maladie propre à l'enfance, puisqu'elle fait des ravages dans tous les

les âges, qui ſont même d'autant plus dangereux que le ſujet qui en eſt attaqué, ſe trouve plus éloigné de l'enfance, comme on ne ſçauroit conteſter qu'elle ſe manifeſte plus ſouvent dans les premiers tems de la vie, nous ne laiſſerons pas que de dire en peu de mots ce que nous avons trouvé de mieux dépeint dans les ouvrages des Praticiens, & de plus conforme à notre propre expérience.

Nous obſerverons donc, 1°. Qu'il eſt eſſentiel de ne pas confondre les trois états de maladie, qui ſe trouvent dans la petite Vérole; le tems de la contagion, de l'effet du virus, du *ſtimulus inflammatorius aëri inhærens*, & qui s'attache à la bouche, aux narines, aux poumons, à l'œſophage, à l'eſtomac, aux inteſtins; que ce premier tems preſqu'entièrement ſemblable aux premiers tems de

toutes les maladies aiguës, ne peut être distingué d'avec elles que par la connoissance qu'on peut avoir que l'épidémie a régné depuis peu, ou règne encore dans l'endroit même où se trouve le malade ou dans les environs, qu'il n'en a jamais été attaqué, qu'il en est saisi dans une saison propre à son développement, dans l'Été, par exemple *. Dans le Printems, l'indication la plus essentielle qui se présente dans cet état, c'est d'ôter l'épine qui se fait sentir lorsqu'on y est encore à tems, ou de remédier à l'impression qu'elle a déja faite ; au moyen des saignées, dont le nombre doit toujours être proportionné à l'état du pouls & à la gravité des symptômes, par le secours des vomi-

* Morbus variolarum *ut plurimùm epidemicus, verno tempore primò incipiens, æstate crescens, languens autumno, hyeme sequenti ferè cedens, vere iterum eodem ordine rediturus.* Boerh. aph. *De cognos. & curand. morb.* n. 1380.

tifs, des antidotes connus, des cordiaux, des diaphorétiques, &c. Il ne feroit pas étonnant, dit *Boerhaave*, qu'on trouvât un ſpécifique contre le virus de la petite Vérole : on doit le chercher ſelon cet Auteur, dans l'antimoine & dans le mercure.

A peine le premier tems de la petite Vérole eſt-il terminé, ce qui arrive vers le troiſième ou le quatrième jour, que le malade entre dans le ſecond état. L'éruption ſe fait au viſage, aux mains, aux bras, au tronc, aux extrémités inférieures ; tous les ſymptomes s'appaiſent, les tâches rouges s'aggrandiſſent, s'élèvent, s'enflamment, la peau qui eſt plus ou moins couverte de puſtules, devient tendue, la tranſpiration diminue, les ſymptomes les plus dangereux ſe manifeſtent, les urines deviennent ſanglantes, le délire, le crachement de ſang, la

dyssenterie, l'angine, la diarrhée, paroissent avec plus ou moins de violence. La respiration est gênée, la voix devient rauque, &c.

Cet état conduit bientôt à la suppuration des pustules qui commence à se faire le cinquième ou le sixième jour, c'est-à-dire, au huitième de la maladie. Il s'élève quelquefois dans le même tems, c'est-à-dire, vers la fin de l'état inflammatoire que nous avons indiqué, des petites vésicules sur la peau, remplies d'une lymphe rougeâtre & presque toujours d'un caractère gangréneux. Le dégré de violence de l'épidémie qui règne, le mauvais tempérament du malade, un Été trop brûlant, un régime & des remèdes échauffans décident souvent cette solution dangereuse qui est accompagnée d'une sécheresse à la peau, d'une salivation abondante, d'une bouffissure considérable aux pieds,

aux mains & au vifage. J'ai vû quelquefois auffi dans le même tems & toujours avec un grand danger pour les malades, de petites taches, livides, noires & gangréneufes placées entre les puftules qui commençoient à fuppurer. Un Médecin qui n'a pas pû prévenir la fuppuration doit au moins tâcher de la rendre auffi lente & auffi legère qu'il eft poffible, & furtout en garantir la tête ; le gozier, la poitrine, &c.

Enfin la fuppuration des puftules augmente ; elles fe rempliffent d'une matière d'abord blanchâtre, enfuite un peu jaune ; elles crévent, la peau fe couvre d'une humeur purulente qui en découle ; les endroits de la peau qui n'en font pas couverts, s'enflamment. La fièvre redouble tant à caufe du reflux de la tranfpiration qui s'arrête, du mélange de la matière purulente des na-

rines, des yeux, des bronches, de l'estomac, des intestins, &c, avec le sang, que par rapport à l'irritation des membranes, du genre nerveux, &c. Voilà le troisième état de la petite Vérole, qui est souvent accompagné ou suivi des plus violens symptomes, des charbons, du délire, des inflammations, des dépôts au foye, à la poitrine, aux reins, de la fièvre lente, de la phthisie, du marasme, du dernier dégré de dépérissement, &c.

2°. Que la Rougeole & la petite Vérole qui se ressemblent assez par rapport à la nature du virus qui les produit, à leur éruption, à leur qualité contagieuse, à l'espèce de fièvre inflammatoire qui les accompagne; aux douleurs du corps, des lombes & à la demangeaison de la peau; qui s'annoncent à peu-près par les mêmes signes, par le vomisse-

ment, par l'abbattement des forces, un grand mal de tête, un tremblement des pieds & des mains, &c; que ces maladies, dis-je, diffèrent cependant entr'elles, 1°. Par l'élévation des pustules assez considérable dans la petite Vérole, & presque insensible dans la Rougeole. 2°. Par l'inflammation des yeux assez fréquente dans l'une, & très-rare dans l'autre. 3°. Par rapport à leur crise; sçavoir, la suppuration dans la petite Vérole, & la résolution dans la Rougeole. 4°. Par rapport au tems de la terminaison; les Rougeoles sont ordinairement terminées le neuvième jour. Les petites Véroles durent jusqu'au vingt-uniéme. 5°. Par rapport au danger qui est communément moindre dans la Rougeole que dans la petite Vérole, qui laisse presque toujours sur la peau des cicatrices qui ne disparoissent qu'a-

vec la vie. 6°. Par la toux plus convulſive & plus ordinaire dans la Rougeole que dans la petite Vérole. Enfin par la péſanteur de tête qui accompagne celle-ci, & par les élancemens de tête qui accompagnent l'autre.

3°. Qu'indépendamment de tous les ſymptomes de la petite Vérole, qui ſont communs à tous les âges, tels que la douleur de tête, avec un peu de fièvre, la rougeur & l'élévation de la peau du viſage, les bâillemens, les éternuemens, les ſyncopes qui paroiſſent dans les premiers tems de la maladie; les nauſées, l'agitation, la chaleur, la demangeaiſon de tout le corps plus ſenſible au dos, à la poitrine, aux hypochondres, l'ardeur & la ſécheresse de la langue, la couleur brillante des yeux, l'enroûment de la voix, l'augmentation de fièvre, &c. Les enfans ont de plus

(du moins très-fréquemment) des terreurs pendant le sommeil, des convulsions, des toux, des espèces d'affections comateuses, des attaques épiléptiques, les yeux troubles, qui laissent couler de tems en tems quelques larmes.

4°. Que les petites Véroles des enfans sont plus souvent compliquées que celles des adultes, & qu'elles sont cependant moins dangereuses, non-seulement parce que leur peau est plus souple, mais encore parce que la grande quantité d'humeurs dont ils abondent, empêche les progrès & le ravage de cette maladie, purement inflammatoire; en un mot, que les enfans guèrissent plus souvent que les adultes des Rougeoles & des petites Véroles, comme ils guérissent plus souvent de toute autre maladie aiguë.

Quant à l'opinion publique, qui veut que la petite Vérole &

la Rougeole des enfans n'exigent aucun soin de la part des Médecins, nous observerons encore,

1°. Que quoiqu'on ne puisse pas disconvenir qu'il y a des petites Vérоles & des Rougeoles bénignes qu'on peut confier sans imprudence aux seuls soins de la nature, il n'est aucun cas qui ne demande à quelque égard le ministère du Médecin; ne fût-ce que pour découvrir de bonne heure le caractère de la maladie afin d'être à portée d'aider ou de corriger la nature lorsqu'il est nécessaire, ou d'attendre sans l'interrompre, l'effet de ses opérations, lorsqu'on peut y compter avec sécurité.

2°. Il est évident que les Praticiens les plus consommés trouvent de la difficulté dans le traitement des petites Véroles & des Rougeoles malignes, & que parconséquent les vaines routines des

femmelettes, ou les pratiques peu réfléchies des Empiriques ne ſçauroient ſuffire dans ces cas épineux.

3°. Que l'uſage de n'appeller les Médecins que dans le commencement de l'éruption, ou même lorſqu'elle ne ſe ſoutient pas, tout au plus dans le tems qui la précède immédiatement, c'eſt-à-dire, lorſque les accidens graves commencent à effrayer ; que cet uſage, dis-je, ne répare que très-rarement la faute d'avoir commencé le traitement ſans leur avis, les grands coups de Maître placés dans ce tems fâcheux, ne décident jamais le ſort du malade, ſans l'expoſer au plus grand péril, & c'eſt être déja dans un danger évident que d'avoir beſoin de ce ſecours. Il eſt donc bien plus sûr de prévenir ces accidens redoutables dans des tems plus tranquilles, c'eſt-à-dire, au com-

mencement d'une petite Vérole qui s'annonce mal, que d'être obligés de les combattre lorsqu'ils sont déja un grand mal, ou les signes de quelque engorgement funeste.

4°. Que dans les petites Véroles & les Rougeoles qui demandent nécessairement le secours de l'Art, ce n'est pas du nom de la maladie, comme on ne le fait que trop communément, que le Médecin doit tirer son indication curative, mais du caractère même de la maladie, & de la nature de ses symptomes. Un délire obscur ou marqué, un ventre prêt à se prendre, &c, indiquent la même manœuvre dans une petite Vérole, que dans toute autre maladie aiguë; en un mot, si une saignée, un émétique ou tout autre secours décisif sont indiqués, la circonstance de l'être par un symptôme de petite Vérole ne

peut jamais faire une contre-indication. Cette grande loi de *Chirac* si bien connue de nos grands Maîtres a été suivie avec le plus brillant succès dans le traitement de la petite Vérole de Monseigneur le Dauphin.

5°. On peut conclurre de tout ce que nous avons observé, qu'il ne doit exister aucune méthode générale de traiter la petite Vérole, & qu'ainsi la vûe de rafraîchir, ou d'échauffer & même l'espèce de méthode moyenne, à laquelle *Sydenham* s'étoit enfin restraint, seroient toutes également vicieuses lorsqu'elles seroient appliquées à tous les cas qui se présenteroient. Qu'enfin, si l'on veut se diriger par une méthode générale modifiée & variée suivant la gravité des symptomés qui accompagnent la petite Vérole; cette maladie étant du genre des maladies inflammatoires, on doit la

traiter de la même façon afin qu'elle ne tourne ni en gangrène, ni en suppuration & qu'elle se termine même sans pustules. *Quum in aliis omnibus succedat, hic nihil repugnet, morbus variolosus sæpe sinè variolis sit* *.

Au reste, tout ce qui regarde la Diète convenable dans la petite Vérole, certains petits secours extérieurs, comme les collyres, les divers moyens pour empêcher que les boutons creusent ou laissent des cicatrices difformes, &c. tout cela se trouve traité assez au long dans la foule d'Ouvrages que nous avons sur cette matière; Ouvrages qui, pour l'observer en passant, nous ont ramené au point précis, où notre célèbre Riviere **, en s'écartant peu des idées Arabes, avoit porté l'Art sur cette

* Voyez les Aph. de *Boerhaave*. n. 1393.

** Voyez son Chapitre de la petite Vérole.

partie. On peut voir ce que j'avance dans son Ouvrage antérieur à ceux qui ont fait tant d'honneur aux Médecins Anglois du siècle dernier.

Nous ajouterons ici quelques règles générales touchant le prognostic des enfans attaqués de la petite Vérole.

On voit rarement périr les enfans de la petite Vérole, lorsqu'ils ont la respiration libre, surtout dans les premiers tems de la maladie, les urines un peu chargées, & le ventre libre.

La diarrhée n'est pas si dangereuse dans les enfans attaqués de la petite Vérole que la difficulté de respirer. Cette évacuation est quelquefois salutaire; elle diminue la quantité des humeurs dont les enfans abondent presque toujours & qui augmentent la violence des symptomes, lorsque la Nature ou l'Art n'en favorisent pas l'excrétion.

La petite Vérole ne tarde guère à se déclarer dans les enfans qui ont la fièvre, des mouvemens convulsifs, des envies de vomir & qui se plaignent d'une douleur & d'une grande chaleur aux lombes.

Les maladies cutanées de l'enfance sont souvent dissipées par la petite Vérole lorsqu'elle est traitée selon les règles de l'Art ; mais si le traitement n'a pas été méthodique elle laisse plus souvent dans les enfans que dans les adultes, des impressions dangereuses dans les viscères du bas-ventre, à la poitrine, des fluxions opiniâtres aux yeux, des galles, des dépôts critiques, &c.

Baglivi, dit avoir observé dans une petite Vérole épidémique qui régna à Rome en 1702, que les enfans qui n'eurent pas en même-tems le dévoyement, moururent presque tous.

Voilà les maladies internes aiguës les plus ordinaires aux enfans, je les ai dépeintes séparément afin d'en donner une idée plus juste, j'indiquerai dans la suite, leurs rapports mutuels & leurs différentes complications. Nous avons vû jusqu'ici que la plûpart viennent du développement du corps & des progrès de l'âge. Cette considération nous a déterminé à établir une méthode curative simple & proportionnée à la délicatesse des organes des enfans ; enfin l'utilité de cette méthode, conforme aux intentions de la Nature, & aux règles de l'Art, nous a été presque toujours confirmée par l'expérience.

Nous n'avons point parlé expressément dans cet Ouvrage de la fièvre des enfans, parce qu'elle ne diffère presque en rien de celle des adultes. Nous nous contenterons de dire ici en peu de mots

que l'état fébrile, à n'en juger que par la fréquence du pouls, eſt naturel aux enfans ; qu'ils ont toujours le pouls vif, irrégulier, légèrement convulſif; qu'ils ſont rarement attaqués des fièvres intermittentes ; que la terminaiſon des autres fièvres m'a toujours paru plus irrégulière à cet âge que dans les adultes ; qu'enfin, cette anomalie a lieu dans toutes les maladies des enfans, où l'on apperçoit outre le fond de reſſemblance qu'elles ont avec celles des autres âges, une marche particulière qu'il eſt difficile de ſaiſir, & qu'on ne ſçauroit parfaitement exprimer.



CHAPITRE II.

Des maladies externes des Enfans.

LES effets des révolutions de l'enfance portent quelquefois fur les parties extérieures auffi bien que fur les vifcères. C'eft principalement de ces affections de la peau, dont la plûpart méritent l'attention du Médecin, que nous allons nous occuper dans ce Chapitre. Nous parlerons dans le Chapitre fuivant des maladies externes qui viennent d'un vice de conformation.

§. I.

DES CROUTES DE LAIT.

LA partie chevelue de la tête

des enfans se trouve souvent au moment de leur naissance, enduite d'une sorte de vernis plus ou moins épais, qui se dissipe ordinairement de soi-même, ou par l'application de quelques adoucissans, tels que l'huile d'amandes douces, le beurre frais, dont les mères ont coûtume de se servir dans les cas dont nous parlons. Les cheveux ne laissent pas que de croître à travers cette croute, pourvû toutefois qu'elle ne soit pas trop épaisse. Peut-être est-elle nécessaire à leur accroissement? Peut-être ne faut-il la regarder que comme étant dûe à cette disposition de la peau qui la rend propre à se couvrir de cheveux? La place des sourcils est également couverte de cette crasse ou de cette colle; ce qui paroît confirmer nos prétentions au sujet de son usage & de son origine.

Il n'est donc pas étonnant, vû cette première disposition de la

peau, qu'elle éprouve des dérangemens plus ſenſibles, que ſes vaiſſeaux & ſes glandes ſe relâchent, que les humeurs y croupiſſent, qu'il s'y faſſe des arrêts juſques dans les bulbes des cheveux, enfin qu'il s'y forme des croutes plus ou moins épaiſſes, plus ou moins molles, graſſes, ſèches ou humides.

Ces croutes ſont nommées en général *croutes de lait*, lorſqu'elles ſont graſſes & humides, qu'elles paroiſſent & diſparoiſſent ſouvent d'elles-mêmes, & qu'elles ne laiſſent aucune impreſſion notable ſur les parties qui en ont été affectées. Mais ſi ces croutes ſont sèches, dartreuſes, blanches, friables, farineuſes, accompagnées des calloſités de la peau & de la chute des cheveux; ſi elles forment des plaques conſidérablement étendues, & qui s'élèvent en forme de calote; enfin, ſi

elles sont opiniâtres, elles prennent alors le nom de *teigne*. On a distingué toutes ces espèces d'affections de la peau, par certaines différences déduites d'une manière fort arbitraire de certains caractères vagues & fort inutiles à déterminer.

Nous ne nous arrêterons pas davantage à établir le diagnostic de cette maladie assez évidente par elle-même, & sur l'existence & la nature de laquelle les gens, les moins instruits, ne sçauroient se méprendre. Nous croyons qu'il est plus essentiel de passer au traitement de ces différentes affections.

1°. Quant aux croutes de lait bénignes, on peut établir, assez généralement, qu'elles se dissipent d'elles-mêmes, & que le Médecin ne doit jamais se proposer un traitement qui en hâteroit trop directement la suppression. Son prin-

cipal ſoin, au contraire, doit être de calmer l'impatience des mères, ce qui n'eſt pas trop aiſé ; on en trouve pluſieurs qui ne ſçauroient s'accoûtumer à voir leurs enfans dans cet état, qui s'imaginent au contraire qu'il faut diſſiper, le plus promptement qu'il eſt poſſible, des incommodités qui rendent leur aſpect déſagréable. Mais on ne doit pas ſe laſſer de faire ſentir à ces mères, ainſi que la Médecine ancienne & moderne l'ont toujours enſeigné, que ces galles ſont la ſuite d'une opération ſalutaire par laquelle la nature travaille à la dépuration des humeurs, qu'il faut, par conſéquent, entretenir plutôt que de détruire. C'eſt auſſi l'indication que le Médecin doit avoir en vûe, & il la remplit avec ſuccès, avec des lotions d'eau chaude, des applications de bette ou de quelqu'autre plante douce & mucilagineuſe, telle que les

feuilles de mauve & de guimauve, &c, avec de la crême, du beurre frais, du lait. Ces topiques doux & émolliens augmentent la souplesse de la peau & favorisent la transpiration.

Mille exemples funestes ont appris que la répercussion de cette matière qui se sépare dans l'affection que nous appellons *croutes de lait*, est presque toujours mortelle, sur-tout lorsqu'on n'a pas la précaution de suppléer à cette excrétion de la peau par toute autre évacuation, par un régime de vie plus sobre, &c. Les dessicatifs en poudre, ou en forme de pommade, doivent donc être réjettés avec soin. Cette observation ne sçauroit être assez répandue, ne fût-ce que pour empêcher les mères ou les nourrices impatientes, dont nous avons parlé plus haut, de se livrer imprudemment aux promesses de certains Charlatans qui font

beaucoup valoir des prétendus secrets par lesquels ils font disparoître les croutes de lait en peu de tems. Rien n'est si aisé que cette espèce de guérison. Si les Ministres légitimes de l'Art manquent de l'opérer ce n'est pas faute de moïens; mais seulement parce qu'ils en connoissent les suites funestes.

Nous observerons, en même tems, que ces directions d'humeurs ou d'oscillations qui constituent la première cause des croutes de lait, ont toujours un certain rapport avec les fonctions des organes digestifs, & avec les produits de la digestion naturelle ou viciée. Aussi le Médecin ne doit-il jamais perdre de vûe cet objet essentiel. C'est pourquoi les stomachiques légers, les purgatifs légèrement toniques, donnés à petite dose, seulement pour entretenir la liberté du ventre & ranimer le ton de l'estomac, tels que la rhu-

barbe, les roses pâles, la chicorée, les infusions des follicules de senné, les sels cathartiques amers, &c, sont très-salutaires dans le cas dont nous parlons. Il est utile aussi d'associer à ces légers purgatifs toniques que nous venons d'indiquer, les sudorifiques & les mercuriels, afin de diminuer insensiblement la quantité des sucs excrémentitiels qui vont aboutir à la tête. Cette méthode sert encore à empêcher que la direction des humeurs, qui se fait vers la peau, & la disposition de cet organe qui les y détermine, deviennent nécessaires & en forment une espèce d'égoût, dont la Nature ne pourroit plus se passer sans un danger évident. Mais il faut toujours tarir cette source de dépuration, avec la plus grande circonspection, & nettoyer souvent la tête avec de l'eau tiède; & comme les impuretés, séparées sous les croutes lai-

teuſes, pourroient devenir nuiſibles par leur ſéjour, creuſer la peau, l'enflammer, il eſt toujours utile de les enlever aſſiduement. On remplit ce but, du moins très-fréquemment, avec de l'eau tiède, qui eſt de tous les topiques celui qui peut le moins nous faire apréhender cette répercuſſion funeſte dont nous avons parlé, & qui eſt au contraire très-propre à diſpoſer la peau le plus favorablement qu'il eſt poſſible, pour qu'elle ne ſouffre point de l'excrétion contre nature qui ſe fait par cette voye. Enfin la curation des croutes de lait bénignes doit ſe borner aux lotions des parties affectées, avec de l'eau tiède, aux purgatifs légèrement toniques, ſeuls, ou donnés avec les mercuriels & les ſudorifiques.

2°. Quant aux teignes bien décidées, ce n'eſt que par un régime des plus ſévères, joint aux purga-

tifs, aux sudorifiques, aux fondans réitérés plus souvent, & donnés à plus forte dose que dans les croutes de lait simples, qu'on peut les attaquer sans danger. Nous disons, sans danger, pour rappeller la réflexion générale que nous venons de faire sur les accidens qui peuvent résulter de la répercussion ou de la dissipation mal ménagée de toutes ces affections de la peau. Mais lorsqu'on est parvenu par le secours des remèdes généraux que nous venons d'indiquer, & par une prudente *expectation*, à disposer la Nature à la révolution que doit nécessairement occasionner la suppression de l'humeur grasse & ichoreuse qui suinte à travers les croutes de la teigne, on peut alors se servir des remèdes extérieurs, tels que les poudres, les lotions contre la galle, les dartres & les autres affections de la peau, qu'on trouve dans les diffé-

rentes Pharmacopées ; la fleur de ſoufre en pommade, le baume de ſoufre, l'onguent mercuriel, & pluſieurs autres topiques compoſés par la différente combinaiſon de ceux-ci. On tente quelquefois auſſi, avec ſuccès, l'application des emplaſtiques les plus ténaces, au moyen deſquels on arrache des portions de la peau même avec des racines des cheveux, ce qui donne lieu à la régénération d'une peau plus ſaine & mieux organiſée. Mais nous le répétons encore, ces vices de la peau ſe diſſipent le plus ſouvent d'eux-mêmes, & par les changemens qui ſont occaſionnés par le progrès de l'âge. La peau acquiert inſenſiblement un degré de force & de ſéchereſſe qui la fait réſiſter à l'engorgement des glandes miliaires. Enfin, lorſque ces croutes galeuſes ſont trop rebelles au traitement méthodique que nous venons d'établir, il faut ſoup-

çonner quelque virus particulier, & avoir recours aux différens spécifiques par lesquels nous avons appris à traiter les maladies qui en tirent leur origine.

§. II.

Des maux au Nez, aux Oreilles, aux Yeux, a la Face.

Les yeux, le nez, les oreilles & les joues ont tant de rapport avec la partie chevelue de la tête, qu'il n'est pas surprenant que lorsque celle-ci est couverte de croutes galeuses, celles-là se ressentent de cette indisposition; quelquefois même ces vices des yeux, des oreilles, &c, sont *idiopathiques*; toutes ces différentes parties sont affectées, quoique la partie cheveluë de la tête soit dans son état naturel.

Dans ces deux cas, les yeux deviennent rouges, chaſſieux, larmoyans, douloureux ; le nez groſſit, il devient rouge, couvert de croutes, & les oreilles ſuintent une humeur plus ou moins épaiſſe ; les jouës, le cou & la gorge même ſe couvrent d'éruptions galeuſes, &c. Toutes ces indiſpoſitions doivent être diſtinguées, comme les croutes de lait, par leur degré de bénignité ou de malignité, & traitées de la même façon. On ne ſçauroit trop répéter qu'il faut tout attendre ici du tems, du ſoin de tenir propres les parties affectées, & de l'application de quelques topiques relâchans & adouciſſans, ſans ſe livrer jamais à une confiance dangereuſe pour des prétendus ſpécifiques : car les maux des yeux & des autres parties de la face, ſont preſque toujours un ſupplément des croutes de lait. La liaiſon de ces deux affections eſt fon-

dée ſur l'obſervation conſtante qui prouve que les yeux ſont rarement affectés, lorſque le dépôt des humeurs, ſur la partie cheveluë, eſt complet ou très-abondant. Obſervation qui indique un moyen-pratique très-efficace pour detourner des yeux une fluxion douloureuſe, ou portée à un degré d'*intenſité* qui la rend prochainement dangereuſe. Dans ce cas, on doit attirer les humeurs qui ſe jettoient ſur les yeux, vers la partie cheveluë de la tête, par l'application des ſuppuratifs convenables, ſi elle eſt couverte de croutes galeuſes; ou par celle des véſicatoires, ſi elle eſt ſaine. Ce dernier remède, appliqué entre les deux épaules ou derrière les oreilles, opère auſſi très-utilement la même réſolution.

§. III.

Des Ahpthes.

J'ai déja parlé des maladies des gencives des enfans, qui sont causées par la dentition, & des maux de gorge auxquels ils sont très-sujets. Il n'est question ici que des aphthes proprement dits, c'est-à-dire, de petits boutons rouges ou blanchâtres, greneux, ulcérés, plus ou moins incommodes & douloureux, connus sous le nom de galles de la bouche. Les enfans sont plus sujets à ces sortes d'éruptions, à cause de la grande sensibilité de leur bouche, & du peu de ressort des *cryptes* ou des petites glandes dont elle est tapissée. Ces organes se relâchent plus facilement dans les enfans, les humeurs croupissent plus aisément dans leurs cavités, de-là viennent les

galles & les ulcères de la bouche qu'on observe plus souvent chez eux que chez les adultes. Mais une certaine âcreté dans les alimens que prennent les enfans, & même du lait qui n'en est pas toujours exempt, jointe à la même qualité qui se trouve aussi quelquefois dans la salive & dans les autres humeurs muqueuses qui se séparent dans la bouche, sont la cause principale des aphthes dont nous parlons.

Ces petits boutons, qui sont quelquefois accompagnés d'une espèce d'inflammation érysipèlateuse qui tend à la gangrène, sont plus souvent sans douleur & sans inflammation notable. Les syrops de mûres & de violettes, le miel, le jaune d'œuf, le sucre, l'huile, le vin, l'eau tiède, la décoction de safran, &c, ne deviennent ordinairement des secours efficaces, que lorsqu'on a fait précéder les

vomitifs, les purgatifs, les légers ſudorifiques, les lavemens, & qu'on a ſoin de preſcrire un régime de vie convenable à l'enfant & à la nourrice, & de la changer même, lorſqu'on s'apperçoit que ſon lait a quelque mauvaiſe qualité.

§. IV.

Des Ceindres, des Gales au nombril et au reste du Corps.

Les éruptions galeuſes qui ſe font ordinairement à la tête des enfans, ſe répandent auſſi quelquefois ſur toute la ſurface du corps. La peau ſe couvre en différens endroits, de croutes en manières de plaques, qui méritent la même attention que les croutes de lait qui ſe forment ſur la partie chevelue de la tête, & qui doi-

vent être traitées de la même façon.

Ces galles s'attachent aussi quelquefois au nombril, elles y forment un bourrelet très-épais, & qui cède très-difficilement aux remèdes les mieux indiqués. On sçait que la peau du nombril est d'un tissu fin & serré, & qu'elle a acquis, par la ligature du cordon, une disposition plus favorable aux éruptions dont nous parlons, & à bien d'autres affections que nous allons décrire. Il ne faut donc jamais perdre de vûe cette ligature, dans le traitement qu'on peut se proposer. Et comme il est observé que les vaisseaux ombilicaux ne se cicatrisent pas toujours parfaitement, & qu'ils peuvent occasionner des écoulemens de sang & d'urine, on doit bien se garder d'appliquer sur ces parties des suppuratifs forts. J'ai vû deux enfans dont le nombril suintoit continuel-

fement une liqueur urineufe à travers des croutes qui cachoient une petite fiftule. C'eft par cette circonftance que les galles au nombril exigent beaucoup d'attention de la part des Médecins, par rapport à l'emploi des fecours locaux. Enfin, dès qu'on ne peut pas venir à bout de les diffiper avec les précautions néceffaires, il faut tâcher de les détourner fur toute autre partie où il y ait moins de danger.

Il y a une autre efpèce de croutes galeufes, dont le fiége eft d'une régularité fingulière, & qui a mérité par là le nom de *ceindre* ou de ceinture. Les galles de cette efpèce occupent une zone étroite de la furface du tronc à peu près, du moins le plus fouvent, à la hauteur de la région ombilicale. Les Anciens les attribuoient à la chaleur du foye & de la rate. Elles paroiffent en effet avoir quelques rapports avec ces vifcères.

La galle est presque toujours dûe à des vices des digestions ou à l'insuffisante sécrétion des différentes humeurs, & sur-tout de la bile, qui étant retenue dans le sang, devient la cause matérielle la plus générale de toutes les maladies de la peau. C'est pour cette raison que les purgatifs, les stomachiques, les apéritifs amers & savoneux, les pillules mêmes de savon sont les meilleurs remèdes intérieurs auxquels on puisse avoir recours dans ce cas.

Quant à l'usage des topiques, ils ont les mêmes inconvéniens dont nous avons parlé à propos des croutes laiteuses. La répercussion du vice dont nous parlons actuellement, porte plus particulièrement à la poitrine; ainsi que plusieurs Auteurs l'ont observé, & que ma propre expérience me l'a appris. Les topiques suivans, employés à propos, sont ordinaire-

ment exempts des dangers qu'on pourroit appréhender de ceux qui seroient plus actifs. L'onguent mercuriel, le nutritum, l'onguent de racine de patience, le soufre, les lotions de vin tiède, différemment combinés selon l'Art, & accompagnés, ou même précédés de l'usage des remèdes internes, doivent être regardés comme les secours extérieurs les plus convenables.

Enfin, lorsque l'inflammation se met de la partie, on doit recourir à la saignée, pourvû toutefois que l'enfant ne soit pas dans un âge trop tendre. Dans ce cas d'éruption inflammatoire de la peau, on doit préférer l'application des topiques adoucissans, du beurre frais, du baume d'arcæus, du suif, les fomentations d'eau tiède ou préparées avec les décoctions émollientes, &c, les bains d'eau

minérale appropriées au vice dont il s'agit.

§. V.

Des Descentes.

Les descentes des enfans ne sont presque jamais aussi dangereuses & aussi difficiles à traiter que celles des adultes. Je n'en parlerai ici que comme d'une infirmité simple qui n'exige aucune opération. La règle la plus générale qu'on puisse indiquer, c'est de les faire contenir par un bandage. Elles sont presque toujours dûes à des relâchemens particuliers de la peau & des fibres tendineuses du nombril & des anneaux. Les efforts que les enfans ne cessent de faire en pleurant, lorsqu'ils crient, lorsqu'ils sont attaqués des convulsions, &c, contraignent les viscères du bas-ventre à se porter avec force

force vers le nombril & vers les anneaux, lesquels n'ayant pas encore acquis un degré de résistance assez considérable, sont contraints de céder & de fournir un passage au péritoine, à l'*omentum*, aux intestins. Mais les déplacemens de toutes ces parties (ainsi que nous l'avons déja observé) sont rarement suivies dans les enfans d'un étranglement qui éxige, de la part du Chirurgien d'autre opération que celle de la réduction. Que si cet étranglement a lieu quelquefois, ce cas rentre alors dans la classe générale des hernies pour lesquelles le Médecin est obligé d'ordonner l'opération Chirurgicale. Mais lorsque la descente rentre & sort aisément, lorsqu'elle n'est accompagnée ni de tension ni de douleur, on doit se contenter de la réduction, qui est ordinairement très-aisée chez les enfans. On la contient ensuite par

des bandages, ayant toujours soin de choisir les plus souples & les plus légers. Il est bon d'observer que toutes ces parties déplacées reprennent leur situation naturelle avec le tems ; les fibres tendineuses, du nombril & des anneaux se fortifient à mesure que l'enfant prend de l'accroissement.

On ne sçauroit trop répéter le conseil qui se trouve chez tous les bons Auteurs, de se tenir en garde contre les entreprises de certains Charlatans, qui abusent de la confiance de quelques parens crédules, en soumettant leurs enfans à des opérations aussi cruelles qu'inutiles. Ces Coureurs doivent devenir d'autant plus suspects qu'ils ont toujours grand soin d'écarter le Médecin, qui éclaireroit leur conduite & qui découvriroit bientôt leur ignorance & leur témérité. On ne peut imaginer sans horreur les ravages qu'ils causent par

mi le peuple. Non contens de faire des opérations inutiles & toujours douloureuſes, ils ont encore la cruauté d'enlever les teſticules inutilement encore. J'ai vû pluſieurs enfans dans différens endroits, ſurtout à la campagne, ainſi mutilés par des hommes qui ne ſont auſſi cruels que parce qu'ils n'ont aucune connoiſſance de l'uſage des parties & des règles de l'Art. Il eſt étonnant qu'on laiſſe ſubſiſter, dans une nation auſſi éclairée, des abus auſſi contraires aux règles de la Chirurgie & auſſi pernicieux à la ſociété.

§. VI.

DES HÉMORRHOÏDES, DE LA CHUTE DU FONDEMENT.

TEL eſt quelquefois dans les enfans l'étranglement des viſcères du bas-ventre & de leurs vaiſſeaux

sanguins, que ceux-ci s'engorgent, de même que dans les adultes, & qu'ils viennent à crever vers le rectum, & à former des espèces d'hémorrhoïdes qui sont souvent prises pour des dyssenteries. Ces hémorrhoïdes sont ordinairement duës à l'engorgement & à la rupture des vaisseaux veineux de ces parties, dans lesquels l'inflammation n'est guère à craindre, sur-tout chez les enfans, dont le tempérament est lache & humide. Cette évacuation sanguine est ordinairement favorable Il est assez rare de voir des enfans avec des attaques d'hémorrhoïdes aussi bien caractèrisées que celles dont parle Hoffmann.*

M. Andri ** prétend que les hémorrhoïdes, sur-tout dans un âge extrêmement tendre, peuvent nuire à la taille. Les jeunes personnes, dit cet Auteur, qui sont su-

* *De morbis infantum*, Cap. XI.
** *Orthoped.* p. 75.

jettes à cette indiſpoſition ſont obligées de ſe pancher d'un côté ou d'autre, & cette attitude forcée eſt capable de déranger l'articulation des vertèbres. Mais les attaques d'hémorrhoïdes ſont très-rares dans l'enfance, elles durent d'ailleurs trop peu de tems pour faire une pareille impreſſion. Elles cédent ordinairement à la diète, au repos, aux fomentations d'eau tiède, de vin & d'huile, aux applications des onguens uſités en pareil cas, tels que celui de populeum, d'althea, &c.

La chute du fondement qui a quelque rapport avec les hémorrhoïdes, dont nous venons de parler, & qui vient de la même cauſe, c'eſt-à-dire, du relâchement de l'extrêmité du rectum, eſt une incommodité plus ordinaire aux enfans qu'aux adultes. Les uns y ſont ſujets tout le tems de leur premier âge, elle n'arrive dans les

autres qu'à l'âge de cinq ou six ans. Elle est rarement dangereuse. Ce n'est encore ici que du tems, de même que dans les descentes, qu'on doit attendre une guérison parfaite.

Avant de décrire la méthode dont on doit se servir pour relever le fondement, & pour mieux comprendre cette méchanique que les meres sçavent si bien employer, examinons en quoi consiste cette chute. Lorsqu'on dit que le fondement tombe, cette façon de s'énoncer semble désigner que l'extrémité du rectum se détache, ou pour le moins que les parties auxquelles elle est fixée, se relâchent & lui permettent de se déplacer plus ou moins. Mais ce ne seroit avoir qu'une fausse idée de la chute du fondement que de la concevoir de cette façon. En effet, l'extrémité de la marge du rectum qui forme l'anus, est trop solidement

attachée & retenue, tant au moyen des ſphincters ovalaires ou externes, qui ſont immédiatement colés au ſphincter , proprement dit, qu'au moyen des muſcles releveurs. Ces derniers muſcles ne ſçauroient s'allonger autant, que l'exigeroit cette eſpèce de prolongement du rectum, qui eſt quelquefois d'un demi-pied.

Qu'arrive-t-il donc dans le cas dont nous parlons? Le voici. Quoique le bord de l'anus ſoit aſſujetti, la partie ſupérieure du rectum qui eſt libre, ſe relâche, tombe en ſe retournant, & déborde l'anus plus ou moins. Il en eſt à peu près de même à l'égard des chutes du fondement, comme à l'égard des chutes de la matrice, laquelle étant ſuſpendue par des ligamens ne ſçauroit tomber. Le vagin étant quelquefois conſidérablement relâché, tombe & ſort hors de ſa cavité; mais il eſt toujours retenu

par les attaches qui ſe trouvent à ſa partie antérieure.

Or, quoiqu'il ſoit bien évident que l'extrémité du rectum eſt relâchée dans les chutes du fondement, il eſt toujours naturel de ſoupçonner que le principe du mal vient de plus haut, & qu'il y a vers la naiſſance du rectum, & même dans le colon, quelque vice particulier. En effet, j'ai obſervé pluſieurs fois que les enfans, ſujets à la chute du fondement, reſſentoient des vives douleurs dans le petit arc du colon, & même dans toute ſon étendue. J'ai auſſi très-ſouvent remarqué les mêmes ſymptômes dans les adultes attaqués de cette infirmité.

Il eſt eſſentiel de ne pas donner dans la mépriſe de certaines perſonnes qui s'imaginent que la partie de l'inteſtin qui tombe, & qui eſt d'un rouge vif, quelquefois noirâtre ou brun, eſt enflammée,

engorgée

engorgée & menacée de gangrène. Cette couleur eſt naturelle à la membrane intérieure des boyaux. Il ne faut donc jamais, dans ce cas-là, appliquer aucun topique actif dans la vûe d'empêcher la corruption de l'inteſtin.

La manœuvre la plus connue pour faire rentrer le rectum conſiſte à le preſſer doucement avec les deux feſſes de l'enfant, comme on pourroit le faire avec deux petits couſſinets. C'eſt une opération que les meres & les nourrices pratiquent tous les jours avec ſuccès. On doit preſcrire en même tems les fomentations faites avec le vin roſat, avec de l'eau tiède & un peu d'eau-de-vie, la décoction de plantain ou d'abſinthe, en un mot, tous les médicamens propres à rétablir inſenſiblement le ton des parties affectées, ſans leur cauſer cependant aucune irritation. M. *Rouelle*, fameux démonſtrateur de Chymie,

m'a assuré qu'il avoit vû guérir bien des enfans de cette incommodité, par la seule attention de les faire tenir debout, lorsqu'ils vouloient rendre leurs excrémens. En cherchant la raison de cette expérience, on la trouve dans la position avantageuse des intestins que cette attitude procure.

Si l'intestin est renversé dans une longueur considérable, alors il faut appliquer doucement le doigt froté d'un peu d'huile ou de beurre frais, au bout du prolongement du rectum, & l'enfoncer peu à peu dans sa cavité dans une direction convenable, retirer ensuite le doigt avec précaution & répéter la même opération si une seule ne suffit pas pour la réduction entière. On peut se servir aussi d'un suppositoire *mollet* enduit d'huile ou de beurre, &c. Les différens bandages, qu'on propose pour cette chute du fondement, sont presque

toujours plus incommodes qu'utiles. C'eſt au bon régime, à la nature & à l'âge, à donner aux inteſtins & aux parties, auxquelles ils répondent la force & la ſolidité qui leur eſt néceſſaire.

M. *Andry* croyoit que les chaiſes, dont le ſiége eſt fait avec une petite planche de bois unie, préſervoit les enfans des chutes du fondement. Je ne vois pas trop comment ces chaiſes peuvent produire un pareil effet, ainſi que nous l'avons déja obſervé, le ſiége de la maladie n'eſt pas à l'orifice du fondement, & quand même il y ſeroit, le moyen le plus aſſuré de contenir cet orifice, ſeroit toujours de preſſer un peu fortement les deux feſſes l'une contre l'autre, & de les aſſujettir enſuite pour quelque tems dans cette poſition. Or les graiſſes & la peau qui recouvrent les tubéroſités de l'*iſchium* qui ſoutiennent le poids du

corps quand on est assis, se portent bien moins aisément vers l'orifice du fondement lorsqu'elles sont vivement comprimées par un corps plane & dur, tel qu'une planche. D'ailleurs un siége rembourré & *douillet* s'enchâsse facilement entre les deux fesses, & fait une espèce de point d'appui qui soutient le rectum. Ceux qui sont sujets à des hémorrhoïdes externes & qui ont la marge de l'anus bordée de tubercules douloureux, éprouvent bien l'effet avantageux de cette espèce de résistance, puisqu'ils ne peuvent s'asseoir commodément que sur des siéges, dans le milieu desquels ils font pratiquer des ouvertures ovales.

§. VII.

Des Gersures, des Engelures, des Brulures.

La peau des enfans est si tendre

& si délicate, sur-tout à l'extrémité des doigts, des lèvres, du nez où il y a peu de tissu graisseux & beaucoup de houpes nerveuses, qu'il n'est pas étonnant de la voir plus sensible aux impressions de l'air & sur-tout des vents froids. Les déchirures qui se forment dans les extrémités que nous venons de désigner, appellées communément *gersures*, font de petites fentes plus ou moins douloureuses, & bornées par des légères callosités assez difficiles à résoudre.

Pour garantir les enfans de ces gersures incommodes & difformes, on doit avoir l'attention de ne pas les faire passer trop subitement d'un endroit chaud dans un endroit froid ; & même en général de ne pas les exposer trop brusquement au froid & sur-tout aux vents du nord. Mais lorsque les enfans souffrent déja de cette indisposition, il faut avoir recours

aux lotions de vin chaud, aux différens adoucissans, tels que la pommade blanche, le cérat de Galien, le baume ou l'huile de cire, l'huile d'amandes douces, le blanc de baleine, le suif, &c; tous ces topiques dissipent insensiblement les callosités de ces parties, & les rendent moins sujettes au retour de ces incommodités.

Les engelures étant encore un effet de l'impression de l'air, il n'est pas surprenant que les extrémités du corps tendre des enfans y soient plus sujettes que celles des adultes, sur-tout lorsqu'on fait éprouver rapidement à ces parties des alternatives de froid & de chaud. La chaleur ayant raréfié les humeurs & étendu singulièrement les solides, le froid qui survient & qui agit sur ces parties les resserre & les glace, pour ainsi dire, subitement; il arrive aux extrémités d'un enfant, ce qui arrive

aux tiges légères d'une plante, lesquelles ayant été glacées par le froid de la nuit, & vivement échauffées par la chaleur du lendemain, ne survivent guère au bouleversement que ces changemens ont opéré dans leur organisation & dans la constitution de leurs sucs. Les mêmes dérangemens sont occasionnés dans les enfans par les mêmes causes; les arrêts des humeurs figées par le froid, & la raréfaction soudaine de ces humeurs que la chaleur procure, détruisent les vaisseaux qui les contiennent, les dénaturent elles-mêmes, en un mot, y produisent des ecchimoses, des cloches & des suppurations qui caractérisent les engelures.

L'eau d'alun, l'urine, la décoction de pariétaire, des marrons entiers, des navets, &c, passent pour des spécifiques contre les engelures, & sont fort accrédités par-

mi le peuple. J'en ai vû d'aſſez bons effets dans des engelures qui avoient creuſé juſqu'aux os. Les perſonnes qui ſont attaquées de cette indiſpoſition, ſur-tout lorſque les remèdes n'agiſſent pas avec toute l'efficacité qu'on pourroit déſirer, doivent avoir l'attention de garder le lit pendant quelques jours. L'habitude de laver les extrémités ſujettes aux engelures avec de la neige, de l'eau froide, de l'urine, paſſe pour un excellent préſervatif. L'application du vin tiède eſt le meilleur remède qu'on puiſſe conſeiller pour les engelures; je ſuis d'autant plus attaché à ce topique, que ſon uſage eſt exempt des dangers qu'on pourroit appréhender des prétendus ſpécifiques qui ſont connus de tout le monde, ſur-tout de l'alun & des autres aſtringens trop actifs.

J'ai vû des perſonnes qui oſoient ſoûtenir que les engelures étoient

entretenues par la préfence d'une efpèce de ver, & qui afpiroient à les tuer par des fuffumigations faites avec le cinnabre.

Quant aux brûlures, elles ne différent guères des engelures. Le fuc d'oignon, le nutritum, le cérat de Galien & toutes les autres pommades qu'on employe pour les guérir, ne font jamais auffi efficaces que l'efprit-de-vin, ou le vin tiède. Ce dernier fur-tout defféche admirablement bien les parties affectées, & facilite ordinairement une bonne fuppuration & une prompte cicatrice.



CHAPITRE III.

Des Maladies organiques des Enfans.

§. I.

DES MALADIES DE LA TESTE.

LA tête des fœtus n'est qu'une espèce de vessie membraneuse, dont les différentes portions qui doivent former les os du crâne, sont continues. Ces portions se durcissent peu à peu, s'ossifient & forment enfin des parties distinctes qui se réunissent & qui s'engrainent les unes avec les autres par une méchanique qu'il seroit inutile d'expliquer ici.

Le cerveau est, pour ainsi dire, le moule sur lequel se forme la boëte osseuse qui le renferme. Cet-

te boëte eſt plus ou moins étendue, ſuivant le volume & le degré de force & d'accroiſſement du cerveau ; ce qui dépend d'une conſtitution particulière de la mere & de l'enfant, qui nous eſt inconnue.

On ne ſçait ſur quel fondement M. *Andry* a avancé « que les femmes qui, pendant leur groſſeſſe, » boivent beaucoup de vin & vivent d'alimens d'une qualité trop » chaude, rendent le ſang de leurs » enfans trop actif, ce qui peut leur » procurer une groſſe tête ; & que » celles qui ne boivent que de » l'eau & qui ne ſe nourriſſent que » d'alimens d'une qualité froide, » rendent le ſang de leurs enfans » plus lent, ce qui peut procurer » une petite tête, de maniere » qu'on peut dire, en quelque façon, que les femmes groſſes » ſont comme les maîtreſſes de » former la tête de leurs enfans.

Voici un fait plus certain ; les

os de la tête des enfans n'acquièrent pas dans le ventre de leur mere la solidité qu'ils doivent avoir dans la suite ; ils sont mous & séparés par des intervalles qui ne laissent pas que d'être utiles pour leur passage dans l'orifice de la matrice. En un mot, la souplesse des os de la tête & leur séparation au-dessus de la tête à la fontanelle, & dans sa partie postérieure à la jonction de l'os occipital & des pariétaux, favorisent sa diminution & sa sortie dans le tems de l'accouchement.

Quelquefois la tête prend dans ce passage une mauvaise conformation, qui dureroit toute la vie, si l'on n'avoit soin d'y remédier au moment de la naissance. C'est une attention que les Sages-femmes ne manquent guère d'avoir. Elles moulent doucement la tête d'un enfant nouveau né. Au reste, cette opération n'est pas de si peu

de conséquence qu'on l'imagine communément. Il seroit peut-être à souhaiter qu'un Médecin éclairé s'occupât à rechercher quelle est la meilleure forme qu'on doit essayer de donner à la tête, & qu'il nous donnât de bons préceptes sur cette matière.

On peut assurer cependant, en prenant pour la conformation naturelle celle du plus grand nombre, que la tête ne doit point être ronde, mais légerement applatie vers les côtés, arrondie en haut sur le devant & en arrière, formant une espèce d'ovale irrégulier, dont la grosse extrémité réponde aux parties postérieures & la plus petite au front.

On peut regarder, comme des têtes contre nature, toutes les têtes dont la figure s'éloigne de celle que je viens de décrire ; celles qui sont formées en pain de sucre ; les grosses têtes dont parle

Hippocrate *, sous la dénomination des *macrochepales* ; celles qui sont applaties, soit par un effet naturel, soit artificiellement par le caprice de certains peuples qui préfèrent cette forme à toute autre ; enfin, les têtes trop rondes, regardées par quelques Observateurs comme un signe de stupidité.

Il est à présumer qu'il y a un rapport naturel entre la grosseur de la tête & celle de toutes les autres parties du corps ; mais ce rapport nous étant encore inconnu, il est assez difficile de déterminer qu'elles sont les têtes qui doivent passer pour absolument grosses & celles qu'on doit regarder comme absolument petites ? Il n'est guère plus facile de juger de la capacité ou de la valeur des têtes par leur grosseur ou par leur petitesse. M. *Andry* a avancé, en sui-

* *Lib. de aëre, aquis & locis.*

vant les idées ordinaires * « que la
» petiteſſe de la tête, venant du
» peu d'effort du ſang, il arrive
» que la plûpart des petites têtes
» ſont incapables des fortes appli-
» cations & ne peuvent former
» que des penſées foibles & légè-
» res, ce qui fait qu'on appelle
» ces têtes, *têtes de linote.* » Mais
comment accorder ce proverbe
avec celui qu'il cite auſſi comme
étant confirmé par pluſieurs exem-
ples : *groſſes têtes, peu de ſens?*

Si la tête vient à groſſir d'un
côté plus que d'un autre, ou que
les os s'écartent & ſe ſéparent,
on doit les contenir alors par des
bandages appliqués ſelon les rè-
gles de l'art ; mais comme ces
écartemens & ces *déjettemens* des
os dépendent le plus ſouvent des
révolutions qui ſe paſſent dans le
cerveau & des différens dépôts
d'humeurs qui peuvent s'y former,

* *Orthoped.* T. 2. p. 9.

c'est au Médecin à juger si les remèdes internes ne sont pas plus nécessaires que l'application des bandages contentifs qui peuvent gêner le cerveau & causer la mort. En général, toutes ces dispositions à l'hydrocéphale, & à plus forte raison les hydrocéphales bien caractèrisées, doivent être regardées comme des maladies incurables.

Il n'en est pas de même de la manière dont la tête se plie ou se jette plus d'un côté que d'un autre, en avant ou en arrière. Ces mauvais plis dépendent de l'articulation des vertèbres du col. On sçait que la tête est soûtenue sur l'extrémité supérieure du col, & que la tête doit se trouver précisément au milieu, & faire un angle léger avec le col qui se jette un peu en arrière vers les parties supérieures *.

* M. Andry dit [*] que « la partie supé-

[*] *Orthop.* 7. 1. p. 60.

On remédie aux différens panchemens de tête par plusieurs bandages connus ; il y en a qui sont faits avec des rubans qu'on applique d'abord au front, qu'on fait repasser vers la partie postérieure de la tête, & delà sous les aisselles, pour les attacher & fixer sur le devant de la poitrine. On fait aussi des espèces de coliers ou de mentonnières de fer léger, qui embrassent le col par une branche

» rieure de l'épine qui fait le col, se courbe & » s'incline en devant, ce qui met la tête dans » une situation plus convenable ; car si l'épine » en cet endroit eût été de droit-fil, le port » de la tête auroit été trop en arrière, à moins » que l'épine au lieu de se joindre comme » elle fait à la partie moyenne du bas de la » tête, ne fût venue se joindre à la partie pos- » térieure, ce qui auroit causé une difformité. » Malgré le fait Anatomique dont parle M. Andry, & le raisonnement qu'il en tire, il est certain, 1°. que la partie supérieure de l'épine se jette un peu en arrière dans l'état naturel, surtout vers les premieres vertébres. 2°. Que l'épine ne se joint pas à la partie moyenne du bas de la tête, mais à la partie postérieure précisément, & qu'elle n'y cause aucune difformité.

circulaire, & qui appuye sur le corps * par l'autre extrémité. Ce qui oblige les enfans, sujets aux défauts dont nous parlons, à tenir la tête en arrière & dans une position convenable.

Si la mauvaise position de la tête vient d'un vice de conformation du col & de la contraction convulsive de quelques-uns de ses muscles, on ne peut se flater d'y remédier que par un long usage de bandages, par l'application des onguents émollients sur les muscles affectés, &c.

Nous n'entrerons pas dans un plus long détail des maladies organiques de la tête. ** Nous nous contenterons de cette observation importante; sçavoir qu'il faut se hâter, le plus qu'il est possible, de pourvoir aux dérangemens dont

* Cette partie de l'habillement des Enfans que l'on nomme *Corps*.

** Voyez l'*Orthoped. de M. Andry*.

nous venons de parler ; en effet, lorſque les muſcles ont pris leur pli, & que les os ſont parvenus à un certain degré d'accroiſſement & de conſiſtance dans une poſition vicieuſe, il eſt impoſſible de remédier à la difformité qu'ils cauſent ; elle ſubſiſte ordinairement le reſte de la vie.

§. II.

Des Maladies des Yeux et des Paupieres.

Les paupières ſont les parties externes des yeux les plus ſujettes à des mauvaiſes conformations. Elles doivent, dans leur état naturel, ſe joindre l'une à l'autre pour cacher exactement le globe de l'œil. Elles s'écartent quelquefois en ſe renverſant l'une ou l'autre ou les deux enſemble. Cet éloignement ſe fait auſſi quelquefois

par un simple relâchement de la paupière qui devient pendante. Ce que M. *Andry* représente par une image aussi peu noble que juste. *Lorsque la paupière inférieure se relâche & qu'elle se renverse, elle ressemble*, dit cet Auteur, *à ces portières des vieux coches par terre, lorsqu'elles sont abbatues.*

Si ces renversemens des paupières se joignent à d'autres maladies des yeux, à l'inflammation & aux différentes tumeurs qui se forment sur les tarses, on doit les traiter alors suivant les règles générales qui s'appliquent à l'égard des enfans, comme à l'égard des adultes. Mais si cette difformité vient d'une mauvaise habitude contractée dès l'enfance, d'un relâchement ou d'une foiblesse des muscles faits pour contenir les paupières, l'application des bandages & des compresses contentives, trempées dans des liqueurs émollientes

ou toniques, &c, est très-convenable, & produit quelquefois d'assez bons effets.

Le globe de l'œil essuye aussi des maladies particulières. La mauvaise disposition qui rend les yeux louches, est la seule qui appartienne à notre sujet. La grosseur de l'œil, sa rondeur, son applatissement, le *myopisme* & le *presbyopysme* sont des incommodités de tous les âges, & presque toujours incurables.

Quant à la curation des yeux louches, qui n'est pratiquable que chez les enfans, & lorsque ces organes n'ont pas encore pris leur dernier pli ; voici ce que nous observerons en peu de mots. Un enfant n'est louche que parce que ses yeux se portent trop vers l'un ou l'autre de leurs angles ; vice qui dépend ordinairement dans son principe du relâchement ou de la convulsion de quelques-uns de ses

muscles. On doit donc tâcher de rétablir les muscles dans leur état naturel. On en vient à bout par des topiques appropriés à l'état de convulsion ou de relâchement des muscles affectés, ayant soin en même tems de placer les objets dans un plan droit & bien parallele à la ligne qui va d'un œil à l'autre, & forçant les enfans à les fixer suivant la ligne perpendiculaire, connue sous le nom d'axe optique ou de point de vision.

Les bésicles, qui sont des espèces de gros boutons creux, faits d'une matière opaque, au milieu desquels on a ménagé un petit trou, par lequel l'enfant cherche naturellement la lumière & l'image des objets, sont souvent d'une grande utilité ; mais il faut avoir l'attention d'en appliquer une à chaque œil, & de les y laisser un certain tems de suite, ou de les y remettre de tems en tems.

§. III.

Des Becs de Liévre.

Le bec de lièvre eſt de toutes les difformités des lèvres la ſeule qui mérite quelque attention. Nous obſerverons, au ſujet de ce vice de conformation, qu'il ne faut ſe déterminer à l'opération que lorſque l'enfant eſt un peu formé, à moins que cette incommodité ne l'empêche de tetter, ce qui arrive très-rarement. J'ai vû même dans un adulte un bec de lièvre, accompagné de deux fentes au palais, cauſées par le défaut des apophyſes palatines des os maxillaires. Cette incommodité, qui exiſtoit depuis la naiſſance, ne l'avoit pas empêché de ſuccer le lait de ſa nourrice. Ainſi ce qu'on lit dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ſçavoir, que

le défaut des apophyses palatines des os maxillaires empêche toujours la déglutition, n'est pas généralement vrai. Il faut convenir que le sujet dont je parle, qui n'avoit point de voile du palais, rendoit par les narines la moitié des liquides qu'il prenoit; mais il en avaloit une bonne partie, sur-tout lorsqu'il fermoit les narrines. J'ai fait la même observation sur un enfant à la mammelle.

J'ai dit ailleurs * que la compression des béguins rend les oreilles plus ou moins couchées sur la tête. On veut en Europe que les oreilles soient petites, applaties & collées contre la tête; les Chinois au contraire les aiment mieux grosses, pendantes, & éloignées de la tête, un peu mobiles. Or ce goût me paroît le plus conforme aux intentions de la nature. Les oreilles, qui n'ont souf-

* Chap. III. Liv. I.

fert

fert aucune compreſſion, ſont ordinairement aſſez écartées de la tête. J'ai obſervé que les oreilles qui n'avoient pas été aſſujetties par des béguins dans le tems de l'enfance, étoient groſſes, mobiles, un peu dreſſées & avancées vers les joues, & que les perſonnes qui les avoient conformées de cette façon, avoient l'ouie plus fine & plus délicate. En Europe nous procédons à l'égard des oreilles des enfans, à peu-près comme les Chinois procèdent pour les pieds de leurs femmes. Ils les rappetiſſent ſingulièrement, tandis qu'ils laiſſent croître leurs oreilles; & nous rappetiſſons les oreilles, tandis que nous laiſſons les pieds dans une plus grande liberté. Ces variétés prouvent que l'erreur eſt de tous les païs & de tous les ſiècles, & que le caprice a plus de part aux uſages établis chez différens peuples (même pour l'*Education*

Médicinale des Enfans, qui est d'une très-grande conséquence) que l'étude de la nature & les avantages réels des hommes.

Nous observerons à ce propos que la plûpart des gens qui se mêlent de percer les oreilles, surtout en Province, le font avec si peu d'intelligence, relativement à notre goût qu'ils ne s'y prendroient pas mieux s'ils avoient le dessein de les rendre longues & pendantes, comme certains Peuples qui les chargent d'un poids capable de les allonger. En effet, ils les perçent au milieu de cette partie inférieure & simplement graisseuse, appellée le *Lobe*. Il faut au contraire que les oreilles accompagnent les joues, & qu'elles soient par conséquent percées dans cet endroit de la peau qui joint le lobe à la joue.

Tout ce que nous pourrions dire au sujet des difformités des autres

parties de la face, dont M. *Andry* a fait une très-longue expoſition dans ſon Orthopédie, ſe réduit à l'Hiſtoire des Variétés naturelles, ou procurées par l'Art ſuivant le goût des différens peuples. Mais ces variétés ne ſçauroient être conſidérées comme des défauts, puiſqu'on ignore en quoi conſiſte la perfection & la beauté abſolue du viſage & de ſes différentes parties. Ce qui paſſe pour beau dans une Nation, eſt regardé comme monſtrueux dans une autre. L'une trouve admirable & parfait ce que l'autre trouve laid & défectueux. Cette diverſité de goût a lieu dans les mêmes Nations. Cependant, il ne feroit peut-être pas impoſſible de donner une idée immuable de la beauté abſolue du viſage & du corps, en déterminant les fonctions naturelles de chaque partie, l'ordre & le rapport qui doit ré-

gner entre elles. Peut-être la beauté absolue ne différeroit pas d'une santé parfaite ? Mais ces recherches, qui pourroient être dans le fond, de quelque utilité, n'entrent pas assez directement dans notre sujet.

§. IV.

Des Maladies du Tronc.

Les parties antérieures de la poitrine qui sont composées du sternum & de ses cartilages, doivent être un peu voûtées & arrondies des deux côtés, & avancer également vers les deux rangs des côtes. Ces portions du sternum se séparent quelquefois & se déjettent en dedans ou en-dehors. Les cartilages des côtes, & les côtes elles-mêmes, surtout dans le point de contact ou de réunion avec le sternum, se portent aussi dans les différentes régions de la

poitrine, en dedans ou en dehors plus d'un côté que d'un autre.

Toutes les difformités connues en général sous le nom de bosses, peuvent être l'effet des compressions de la matrice sur les fœtus, du travail de l'accouchement, de la gêne de l'emmaillottement, des vices intérieurs, des corps de baleine, des chûtes ; en un mot de toutes les causes qui peuvent empêcher la distribution égale des humeurs & rompre l'équilibre si nécessaire à la nutrition & à l'accroissement des solides.

On remédie à ces difformités par des compressions graduées & dirigées suivant le cas particulier, & surtout employées de bonne heure avant que les parties affectées ayent acquis une trop grande solidité. On ne sçauroit indiquer là-dessus aucune méthode générale & convenable à tous les cas qui peuvent se présenter.

Un Médecin ne doit jamais perdre de vûe les viscères de la poitrine qui peuvent être la cause du dérangement des os & des cartilages qui les contiennent & qui les assujettissent dans leur cavité. En voulant détruire une éminence ou un enfoncement qui se manifeste au-dehors & dont la gêne des poumons est la cause principale, il est à craindre qu'on n'augmente la difficulté de respirer, &c; comme je l'ai vû pratiquer par des gens qui n'étant occupés que de la difformité extérieure, ne faisoient aucune attention aux parties internes & causoient par leurs compressions & par les applications de différens bandages, des engorgemens funestes. N'est-il pas plus prudent de laisser subsister ces difformités avec lesquelles les enfans peuvent vivre, que de tenter des manœuvres aussi dangereuses.

Le *Brechet*, ou la partie inférieure du ſternum, qui eſt le cartilage xiphoïde des Anatomiſtes, eſt ſujet à ſe jetter vers l'intérieur du bas-ventre, ce que le peuple appelle *tomber*. Le déplacement de ce cartilage gêne ordinairement le foye & le diaphragme, comprime le colon & l'eſtomac, & cauſe quelquefois le vomiſſement, le hoquet, la toux, & les vives douleurs dans toute la région épigaſtrique.

Les cauſes les plus ordinaires de ce déplacement ſont les chûtes, les coups qui portent ſur cette partie, les mouvemens convulſifs du diaphragme. Je l'ai vû arriver à la ſuite d'un rire immodéré.

On remédie à cet accident par l'application des emplâtres viſqueux, leſquels s'attachant étroitement à la peau, peuvent ſervir à relever le cartilage ſur lequel elle eſt appliquée. Cette incom-

modité n'a point ordinairement de mauvaises suites, pourvû qu'on ait recours de bonne heure aux secours indiqués en pareil cas. Nous devons observer que ce déplacement se fait quelquefois imperceptiblement, & qu'il ne se démontre pas dans le commencement par des symptômes évidens. Le cartilage prend insensiblement un mauvais pli ; il se durcit à la longue dans cette position vicieuse, & cause alors des dérangemens incurables, ou qu'on ne peut espérer de guérir qu'après bien du tems par l'application continuelle des emplâtres visqueux, dont nous venons de parler.

La partie de l'épine qui répond à la poitrine est un peu voûtée en arrière, c'est-à-dire, un peu concave en devant ; elle laisse un espace pour les viscères de la poitrine ; toutes les vertèbres sont taillées & disposées pour cette

courbure. Voilà l'état naturel ; mais il arrive à toutes ces parties des dérangemens qui ſont ſuivis de pluſieurs difformités. Les vertèbres ſont pouſſées hors de leur rang, tant par le poids & le mouvement du corps, que par la force & le travail de leur propre accroiſſement. Ces déplacemens plus ou moins complets, forment des eſpèces de boſſes auxquelles on ne peut remédier que par l'uſage des corps, & en diminuant l'effort des vertèbres. Dans cette vûe on doit laiſſer, autant qu'il eſt poſſible, les enfans couchés ſur le dos ou ſur les côtés. Les vertèbres ſont toujours plus libres dans le lit ; l'étendue que leurs cartilages acquièrent dans une ſeule nuit en eſt une preuve évidente.

La portion lombaire de l'épine qui eſt recourbée en devant, s'avance quelquefois un peu trop & fait groſſir prodigieuſement le ven-

tre. Cet effet est autant la suite du peu de résistance des vertèbres que du poids de la tête & des autres parties supérieures du corps; on s'imagine communément pouvoir remédier à cette difformité en chargeant le ventre de quelque poids ou bien en le comprimant ; mais par cette méthode on augmente précisément le mal au lieu de le diminuer ; car plus le ventre est chargé, plus la tête se porte en arrière, ainsi que M. *Andry* l'a démontré par l'exemple des Colporteurs & des Revendeuses qui portent des paniers ou d'autres fardeaux assez pésans appuyés contre leur ventre. Ils sont nécessairement obligés de jetter leur épine en dehors & d'augmenter le pli rentrant de sa portion lombaire, pour avoir un contre-poids, dont l'effort aboutisse au centre de gravité qui se trouve entre les deux pieds.

Le meilleur parti qu'il y ait à prendre dans les courbures de l'épine dont il s'agit, c'eſt de charger le devant de la poitrine & de jetter la tête en avant afin que l'angle lombaire devienne moins ſaillant vers le ventre.

Le coccix, ou la partie inférieure de l'épine qui eſt recourbée en devant & qui ſoutient le rectum, eſt ſujet ainſi que le brechet ou la partie inférieure du ſternum à des luxations qui méritent quelque attention. Le coccix eſt quelquefois porté vers les parties internes à la ſuite d'un effort violent, d'une chûte, d'un coup, &c; l'Opérateur peut ſe faire un point d'appui en introduiſant le doigt dans le fondement, & reporter ainſi le coccix en dehors. On le retient dans cette poſition en gardant le lit pendant quelques jours, au moyen des emplâtres, dont nous avons parlé, pour

le déplacement du brechet, &c.

Je ne parlerai point ici de l'imperforation des filles, du défaut de l'ouverture de l'anus des enfans, & des difformités du prépuce. Outre que ces vices de conformation sont rares & évidens, les opérations qu'on met en usage dans ces cas-là, sont connues de tout le monde. Il ne s'agit que de mettre les parties affectées en état de remplir les fonctions auxquelles elles sont destinées.

Les os des hanches appartiennent proprement aux extrémités inférieures, comme les os de l'épaule appartiennent aux extrémités supérieures. Je place pourtant ici les déplacemens ou les autres affections des os des hanches, parce qu'ils concourent avec l'épine à la formation de la taille.

Il faut regarder les hanches & les lombes par rapport aux os innominés, comme nous avons re-

gardé le col par rapport à la tête ; de même que la tête s'incline en avant ou en arrière & en tout autre ſens, les hanches ſont auſſi quelquefois plus ou moins élevées ou portées de l'un ou de l'autre côté.

Lorſque leur inégalité & leur mauvaiſe conformation dépend des tiraillemens des convulſions & de la foibleſſe des muſcles, c'eſt principalement des remèdes topiques, émolliens, réſolutifs, des douches, des bains chauds, &c, qu'il faut attendre la guériſon, ou du moins quelque ſoulagement. Par ces ſecours employés de bonne heure, & répétés de tems en tems, on vient quelquefois à bout de fortifier les lombes & de redreſſer la taille. Mais lorſque le vice, dont nous parlons, vient de l'accroiſſement inégal des os innominés, dans leurs articulations vers le pubis & avec

l'os-sacrum, on ne sçauroit produire de changement avantageux que par le long usage des remèdes internes, tels que les sudorifiques, les fondans pris à petite dose & pendant long-tems, sans négliger cependant le secours des topiques, des bains, & des douches.

§. V.

DES MALADIES DES EXTRÉMITÉS SUPÉRIEURES.

LA clavicule qui se trouve appuyée contre le sternum & qui soutient l'omoplate, s'étend quelquefois au-delà de ses bornes, se ramollit & ne croît pas à proportion, autant que le reste de l'épaule. Le moignon de l'épaule se jette alors en devant, & l'omoplate abandonnant les côtes devient plus ou moins saillante en dehors, & fait une espèce de bosse.

Pour remédier à ce vice de conformation, il faut principalement s'attacher à contenir les épaules en arrière, & donner à la clavicule le tems de se renforcer. Le bandage connu sous le nom de huit de chiffre, remplit très-bien cette indication. On se sert aussi quelquefois avec succès d'une croix de fer dont une des branches est beaucoup plus longue que l'autre. On applique la branche la plus longue sur l'épine, d'une façon parallèle à sa longueur, & la plus courte sur la partie moyenne des omoplates. On contient ensuite le col en arrière au moyen d'un colier de ruban ou de fer, avec lequel on assujettit le col contre l'extrémité supérieure de la longue branche de la croix. On applique de même deux autres especes de coliers aux deux épaules qu'on fait passer sous les aisselles & qu'on fixe aux ex-

trémités de la branche transversale de la croix. Par ce moyen, les épaules sont portées & contenues en arrière, la tête l'est aussi, les omoplates sont appliquées contre les côtes, & les clavicules ont le tems de se raffermir dans leur position naturelle. Cette croix produit de très-bons effets dans le cas dont nous parlons, surtout lorsqu'on a soin de la porter habituellement & long-tems. S'il n'y a qu'une des deux épaules qui soit dérangée, il ne s'agit que de la comprimer un peu plus que celle qui est dans l'état naturel.

Mais lorsque leur inégalité vient seulement d'une trop grande lenteur dans leur accroissement, ou d'un accroissement trop considérable de l'un des deux, l'autre restant dans son état naturel, ou étant attaquée d'un vice contraire, les douches d'eaux minérales chaudes, plus ou moins actives, selon

les

les forces & le tempérament des malades, font les feuls remèdes fur lefquels on puiffe fonder quelque efpoir.

Les mauvaifes conformations des bras font rares ; on y remédie en emboîtant les bras dans des efpèces de fourreaux de carton, ou de bois, artiftement appliqués & foutenus avec des bandes, &c.

Les gonflemens & les dérangemens des os de l'avant-bras font plus fréquens, foit à caufe des ligamens qui les joignent l'un à l'autre, foit à caufe de la grande quantité des tendons qui les recouvrent.

La plûpart des vices de conformation des mains font incurables. L'Art ne fçauroit parvenir à faire une belle main, & à corriger la Nature à cet égard ; ainfi lorfque les doigts croiffent inégalement ou fe contournent irrégulièrement, on tenteroit en-

vain de les remettre dans leur état naturel.

Les doigts surnuméraires ne sont pas absolument rares. On voit surtout dans un assez grand nombre de sujets, des pouces ou des petits doigts doubles. Il n'est question dans ce cas que d'en faire l'amputation selon la méthode ordinaire. Cette opération qui remédie à la mauvaise conformation des doigts toujours désagréable, & quelquefois même très-incommode, doit être pratiquée de bonne heure. Lorsqu'on est une fois parvenu à un certain âge, on a plus de peine à s'y déterminer. Elle est même pour lors plus dangereuse & plus douloureuse que dans le tems de l'enfance.

§. VI.

DES MALADIES DES EXTRÉMITÉS INFÉRIEURES.

L'ARTICULATION des os de la cuiſſe avec les os innominés, ſe fait par un méchaniſme ſi compliqué, qu'il n'eſt pas ſurprenant que la diſpoſition naturelle de ces parties, ſoit ſujette à bien des dérangemens. Ce danger augmente dans l'enfance par la délicateſſe des os des enfans, & par les mouvemens violens & peu meſurés auxquels cette articulation eſt expoſée dans leurs ſauts, dans leurs courſes, &c. Ces efforts cauſent ſouvent à ces parties des luxations, des tiraillemens dans les ligamens, des fractures même des os ou des ſéparations de leurs épiphyſes; de-là naiſſent bien des

vices de conformation des extrémités inférieures, qui rentrent dans la classe des maladies des os & des articulations *.

J'ai vû un jeune homme qui avoit l'extrémité droite inférieure plus courte que la gauche. Il boîtoit considérablement, mais avec cette singularité que lorsqu'il vouloit comprimer sa cuisse la plus courte vers le *trochanter*, il venoit à bout de la placer dans une position avantageuse qui la rendoit aussi longue que l'autre. Il marchoit alors sans boîter ; il étoit seulement obligé de se reposer peu de tems après & de reprendre sa première attitude, trouvant celle-ci sans doute trop gênante & trop incommode.

Dans ce cas singulier, la tête du fémur s'étoit-elle conservée deux cavités ? Ou bien étoit-elle seulement appuyée contre l'extré-

* Voyez l'Orthopédie de M. Andry.

mité des muſcles voiſins de la cavité cotyloïde, lorſque la cuiſſe la plus courte devenoit égale à l'autre, & que le malade marchoit ſans boîter ? Quoi qu'il en ſoit, ce jeune homme ainſi eſtropié dès ſa plus tendre enfance, m'a ſouvent aſſuré de la meilleure foi du monde, qu'il avoit cru, juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans, que tout le monde boîtoit comme lui. Il avoit de la peine à ſe perſuader que ſes os fuſſent placés autrement que ceux des autres perſonnes qu'il voyoit ; il prétendoit (reſſource ordinaire des boîteux) que ſa nourrice lui avoit procuré cette incommodité, en le laiſſant tomber. Ces accidens viennent ſouvent de la négligence ou du peu d'adreſſe des nourrices ou des remueuſes ; mais il n'eſt pas moins vrai qu'ils ſont quelquefois occaſionnés par d'au-

tres causes qu'il seroit essentiel de ne pas ignorer.

M. *Andry* a très-judicieusement observé que les enfans sont obligés de précipiter leur marche lorsqu'ils veulent suivre les grandes personnes qui les conduisent. Celles-ci ne sçauroient donc avoir trop d'attention aux inconvéniens qui peuvent résulter de cet état violent des articulations de la cuisse & du genou des enfans ; le pas lent des personnes qui les accompagnent, ne peut être égalé que par une espèce de course des enfans qui suivent. Les efforts redoublés que ces derniers sont obligés de faire, lorsqu'on n'a pas la prudence de se prêter à leur lenteur, les exposent souvent à des luxations & à des anchyloses très-dangereuses.

Les articulations des genoux se dérangent aussi aisément dans

les enfans, que les articulations de la cuiſſe. La jambe ſe porte en dedans ou en dehors & l'extrémité du fémur s'éloigne, s'approche, ou ſe croiſe plus ou moins. On remédie à toutes ces diſpoſitions par l'application des bandages, & même par le ſecours des remèdes internes, lorſque ces difformités proviennent de quelque vice intérieur qui conſtitue proprement le *rachitis*, dont nous parlerons dans le Chapitre ſuivant.

Enfin, les jambes & les pieds des enfans ſe contournent en-dedans ou en dehors, ſuivant qu'ils ont été plus ou moins tiraillés dans le tems de l'accouchement. Les mauvaiſes poſitions auxquelles ces parties ſont expoſées tout le tems de l'emmaillotement ſont cependant les cauſes les plus ordinaires de leurs difformités. Les ſeules reſſources qu'on puiſſe tenter contre ces incommodités, lorſqu'elles

ne peuvent être considérées comme des vices de naissance, sont les différens bandages & les attelles, la forme & l'espèce de chaussure, tels que les sabots, les souliers, &c, que l'on doit varier suivant le cas particulier; l'attention de faire marcher les enfans d'une façon bien réglée, les leçons d'un Maître à danser, &c.

En général, on doit prendre un grand soin du port, de la taille & de la démarche des enfans, non-seulement pour la bonne grace du corps, mais même afin de les rendre les plus agiles & les plus forts qu'il est possible; ce qui est un bien plus réel, quoique le premier ne soit pas à négliger. Nous pouvons même avancer que la disposition saine des parties externes & une certaine aisance dans leurs différens mouvemens, influent beaucoup sur l'action des parties internes, & sur l'ordre na-

turel de leurs fonctions. C'eſt dans la perfection des mouvemens de toutes les parties du corps & de leurs rapports mutuels que dépendent la force & la ſanté. Les exercices qu'on néglige un peu trop aujourd'hui, tels que la danſe, la chaſſe, la courſe, la lutte, ſont plus utiles à la ſanté qu'on ne penſe, ainſi que nous l'avons indiqué d'une façon plus étendue dans le Chapitre de la Nourriture, & des Jeux des enfans ſévrés. Je finirai celui-ci par quelques remarques ſur une maxime de *la Bruyere*, qui a excité une diſpute littéraire entre M. *Andry* & un un fameux détracteur de la Médecine. La voici cette maxime.

» *La Bruyere* avoit dit qu'un ſot » n'entre, ne ſort, ne s'aſſied, ne » ſe leve, n'eſt jamais ſur ſes jam» bes comme un homme d'eſprit.» M. *Andry* remarque que cette règle eſt ſouvent fauſſe. Il ajoûte

qu'en général elle est conforme aux mœurs du tems, & qu'il faut y avoir égard si l'on veut être bien venu dans le monde ; parce qu'un sot, & un sot qui méritera d'autant plus d'être regardé comme tel, qu'il n'y aura rien en lui de cultivé que le corps, se présentera souvent de meilleure grace & sera mieux planté sur ses pieds qu'une personne d'esprit, qui aura mis avec tout le succès imaginable, sa principale étude à cultiver sa raison. M. *Andry* veut prouver la vérité de ce qu'il avance, par l'éxemple de *Voiture* qui avoit l'air niais, par celui de *la Fontaine*, de *Despréaux*, & de *la Bruyere* lui-même, qui étoit peut-être l'homme du monde le moins pourvû du talent, de se tenir avec grace sur ses jambes. D'où il conclut que la maxime de *la Bruyere* n'est pas sûre.

L'*Abbé D. F.* soutenoit que *la*

Bruyere n'avoit pas prétendu dire qu'un homme d'eſprit ſe préſentoit mieux qu'un ſot, mais ſeulement qu'un ſot pourvû de tous les avantages extérieurs, n'avoit jamais auſſi bonne grace qu'un homme d'eſprit doué des mêmes avantages, & qu'un ſot dans tout ce qu'il faiſoit montroit toujours qu'il étoit un ſot.

Il me ſemble, malgré les deux explications que nous venons de rapporter, que la maxime de *la Bruyere* eſt vraye, & que M. *Andry*, & l'*Abbé D. F.* ne l'ont point priſe dans le ſens qui lui convient.

La Bruyere ne décide point qu'elle eſt la manière la plus parfaite d'entrer, de ſortir, de s'aſſeoir, de s'élever, d'être ſur ſes jambes, &c; il dit ſeulement qu'un ſot n'entre, ne ſort, ne s'aſſeoit, &c, comme un homme d'eſprit. M. *Andry* & l'*Abbé D. F.* pouſ-

sent la remarque de *la Bruyere* plus loin, ils insinuent l'un & l'autre, que pour se présenter dans une compagnie, de bonne grace & d'une manière agréable, il faut entrer, saluer, &c, comme un Maître à danser. Ce ne fut jamais là l'idée de *la Bruyere*. On peut se donner toutes ces attitudes, selon les règles de l'Art, & ne paroître qu'un sot. La bêtise perce à travers les mouvemens les plus étudiés; l'esprit se manifeste aussi dans un homme qui en est pourvû, malgré les attitudes les plus négligées de son corps, & même malgré l'air le plus gauche. Ainsi quoiqu'il ne se leve, ni ne s'assoye, comme un Maître à danser, il ne s'asseoit pas moins en homme d'esprit, tandis qu'un sot entre & salue comme un sot, quoiqu'il entre & qu'il salue selon les règles de l'Art. On connoît l'homme d'esprit à la physionomie, aux

geſtes, au maintien, à la converſation la plus ſimple ; il tire parti quand il veut des fautes qu'il peut faire contre les règles de la danſe. Je ſuis perſuadé que *Voiture, la Fontaine, Deſpréaux, & la Bruyere*, avoient meilleure grace, qu'un ſot Maître à danſer ; ce n'eſt pas que les graces du corps n'ayent leur prix, & même leur utilité pour le bon ordre des fonctions de l'œconomie animale, mais il faut qu'elles ſoient animées par l'eſprit; elles deviennent alors plus frappantes & plus agréables. Le ſot a un plus grand beſoin de cultiver ſon corps que l'homme d'eſprit. Il ne peut être ſupporté qu'en empruntant des graces extérieures. Mais l'homme d'eſprit qui peut ſe paſſer abſolument de tout ſecours extérieur, n'en eſt pas moins blâmable, lorſqu'il affecte une entière indifférence à cet égard. Il en eſt peu qui ayent le

droit de se mettre au-dessus des règles, moins consacrées par les mœurs du tems, comme le remarque M. *Andry*, que par la nature des choses mêmes, par la convenance & les rapports qui se trouvent établis dans la société, en un mot par la manière dont on est convenu qu'il falloit se présenter dans une assemblée, se tenir debout, s'asseoir, &c.



CHAPITRE IV.

Des Maladies chroniques des Enfans.

PERSONNE n'ignore que les peres & les meres tranſmettent à leurs enfans les traits de leur viſage, leurs paſſions & leurs maladies. *Wedelius* rapporte dans ſa Pathologie qu'il a vû naître un enfant avec une toux fort opiniâtre, d'une mere qui touſſoit beaucoup elle-même pendant ſa groſſeſſe. On trouve dans bien des Auteurs, pluſieurs obſervations qui prouvent cette communication des maladies des peres & des meres, aux enfans; par exemple, des enfans nés avec la petite Vérole, leur mere étant attaquée de la même maladie dans le tems

de leur accouchement ; des peres qui étoient sujets au calcul former des enfans qui avoient des pierres dans la vessie en naissant. Il est rare que les peres & les meres qui ont des taches de rousseur ayent des enfans qui n'ayent les mêmes marques sur la peau. J'ai vû une mere qui avoit des fréquens enchifrenemens dans le cours de sa grossesse, accoucher d'un enfant qui étoit lui-même enchifrené, & qui avoit la peau du nez un peu enflammée. En un mot les enfans n'héritent que trop souvent de l'asthme, de l'épilepsie, de la goutte, de la phthisie, &c, de leurs parens. Mais ces vices sont presque toujours incurables ; les organes en sont essentiellement affectés depuis leur formation. Ainsi nous n'entrerons dans aucun détail de ces maladies. Nous nous contenterons d'observer que leur effet se ma-

nifeste plus ou moins vîte, suivant la force ou la délicatesse des parties qui en sont originairement attaquées, & l'importance des fonctions qui dépendent de ces organes, suivant la nourriture qu'on donne à ces enfans, & la nature du climat qu'ils habitent, &c. Nous observerons encore que la plûpart de ces maladies étant communes à tous les âges, la différence d'être communiquées par les peres & les meres, n'en doit jamais faire varier le traitement. Enfin, nous nous bornerons dans cette dernière partie de notre Ouvrage, à celles qui sont plus particulières à l'enfance, & qui dépendent d'un vice organique, comme la disposition à la pierre; ou de l'altération du suc nourricier des parens, des nourrices & des enfans; telles que les écrouelles & le *rachitis*.

§. I.

De la disposition des Enfans a la pierre des reins et de la vessie.

Tous les Auteurs qui ont traité des Maladies de l'enfance, ont regardé la disposition à la formation de la pierre dans les reins & dans la vessie, comme particulière à cet âge. En effet elle est plus marquée chez les enfans que chez les adultes. On ne sçauroit douter que la cause de cette disposition ne dépende de l'état des solides & des liqueurs des enfans.

1°. Il suffit de faire attention que les parties solides des enfans sont ainsi que nous l'avons répété plusieurs fois dans cet Ouvrage, plus molles, plus souples & plus relâchées que celles des adultes &

l'on ne ſera plus ſurpris qu'ils ſoient très-ſujets à la pierre. Le relâchement de leurs ſolides, doit néceſſairement favoriſer le ſéjour des humeurs dans le *parenchyme* des viſcères. Or les reins ſont très-ſuſceptibles des embarras qu'occaſionnent ces retardemens, puiſqu'ils donnent paſſage à des humeurs chargées des principes très-faciles à ſe *concréter* & à prendre une eſpèce de tournure terreuſe.

Ce que nous diſons des reins doit s'entendre de la veſſie. Il eſt certain que ce viſcère n'a pas encore acquis dans le tems de l'enfance le reſſort qui lui eſt néceſſaire pour ſe vuider entièrement. Peut-être même trouveroit-on en tout tems de l'urine dans les veſſies des enfans? D'ailleurs la membrane interne de la veſſie des enfans, doit être conſidérée comme étant à proportion auſſi mollaſſe, auſſi imbibée de ſéroſités que leur mem-

brane pituitaire, par exemple; elle doit être par conséquent moins susceptible de mouvement & d'irritation, & plus propre à séparer une plus grande quantité de sucs muqueux.

Or en supposant que les courans de l'urine ont occasionné dans les reins ou dans la vessie une espèce de poche ou de cul-de-sac; on concevra aisément que l'urine doit y séjourner, y déposer son sédiment, & y former le petit gravier, qui deviendra le noyau d'une pierre, laquelle venant à s'arrêter dans les reins ou dans la vessie, y grossira continuellement par l'addition des couches que fournira le sédiment de la nouvelle urine.

2°. La mauvaise qualité des humeurs des enfans, qui les dispose au calcul plutôt que les adultes, consiste, selon toute apparence, dans une espèce d'épaisisse-

ment ou de confiftance glaireufe, qui rend ces humeurs moins coulantes & qui les oblige de croupir dans les reins ou dans la veffie, &c ; dès que la force des folides leur manque. Cette difpofition des humeurs à l'épaiffiffement, eft inconteftable dans les enfans. A peine leur urine a-t-elle un peu féjourné dans un lieu froid, qu'on y voit une efpèce de gelée dans fa furface, plus forte ou plus formée que dans celle des adultes. Enfin la furabondance du fuc nourricier, doit être comptée comme une des principales caufes de cette difpofition des enfans à la pierre des reins & de la veffie. Leurs os, leurs cartilages, leurs parties tendineufes & mufculeufes, &c, n'ayant pas encore acquis le dégré d'accroiffement qui leur eft deftiné, doit-on être furpris que les fucs propres à cet accroiffe-

ment séjournent dans les vaisseaux, qu'ils s'y épaississent, & qu'ils se fixent enfin dans les organes qui leur opposeront moins de résistance ? Or nous avons déja observé que les reins & la vessie étoient plus propres que tous les autres viscères à recevoir & à retenir ces liqueurs.

De plus, il y a des causes éloignées qui favorisent la formation du calcul dans les enfans. Telles sont l'inertie & le peu d'activité du lait & des alimens farineux, dont on les nourrit, le défaut d'exercice, surtout dans les parties de la génération qui n'acquièrent une certaine force qu'à l'âge de puberté.

Nous n'entrerons pas dans le détail des remèdes qui conviennent à la guérison du calcul. Ils sont à peu-près les mêmes pour les enfans que pour les adultes. Nous nous contenterons d'ajoûter ici

deux réfléxions qui nous paroiſſent importantes.

1°. Que la façon que nous avons propoſée de nourrir les enfans avec la bouillie de *Vanhelmont*, s'oppoſeroit, ſelon toute apparence, à la formation de la pierre; en excitant avec un peu plus de force les organes digeſtifs, la molleſſe des parties ſolides, ſeroit pour lors moins conſidérable. Elles auroient plus d'activité & feroient bien plus en état de favoriſer l'expulſion du ſédiment, qui ſert à la formation de la pierre.

2°. Qu'il n'eſt pas auſſi néceſſaire que bien des gens de l'Art l'imaginent, de faire l'opération de la taille, aux enfans qui ſont attaqués de la pierre. On ne doit l'entreprendre que le plus tard qu'il eſt poſſible, afin que la pierre ait le tems d'acquérir une certaine groſſeur, & que les ſucs qui ſer-

vent à la former ayent changé de nature ou soient totalement épuisés par les progrès de l'âge. Ce seroit là le moyen de prévenir bien des rechûtes de cette maladie, qui n'arrivent que trop souvent par la précipitation mal entendue dans l'opération. Au reste, personne n'ignore que les enfans la soutiennent mieux, & en guérissent plus fréquemment que les adultes.

§. II.

Des Ecrouelles.

Les écrouelles sont des tumeurs dures, opiniâtres, situées ordinairement autour du col, aux aînes, sur les épaules, &c. Cette maladie est particulière aux enfans & endémique aux païs des montagnes. On l'a regardée jusqu'ici comme une maladie irrégulière sans ordre & sans aucune marche fixe, on a

cru qu'elle étoit entretenue par une corruption générale de la lymphe, qu'il falloit corriger par des remèdes altérans, différemment combinés. Des raisonnemens vagues & incertains, des méthodes curatives sans vûes, des guérisons opérées par la nature ou par des médicamens dont on ignoroit les vertus & donnés au hazard, voilà tout ce qu'on trouve sur cette matière dans les écrits des Anciens Médecins. La difficulté qu'ils avoient à connoître le siége de cette maladie, & à indiquer un plan curatif qui lui fût convenable, déterminoit le peuple à recourir aux enchantemens & à la superstition. Les Auteurs Modernes eux-mêmes n'ont guère mieux connu la nature du *virus* écrouelleux & les moyens capables de le détruire. *Stahl* a été le seul qui ait eu quelque véritable notion de cette maladie. Mais il

n'a pas porté ses idées là-dessus aussi loin qu'on avoit lieu de l'attendre d'un aussi grand génie. Quel traitement doit-on donc employer après des observations aussi mal faites, & après des réflexions si peu conformes aux loix de l'œconomie animale ? Ne doivent-elles pas augmenter l'embarras de ceux qui voudroient se frayer une nouvelle route ? Nous serions en effet dans cette incertitude, sans l'ouvrage que M. de *Bordeu* vient de mettre au jour. * J'en ai trouvé la théorie si naturelle, le traitement si méthodique, & appuyé de tant d'observations faites dans un païs où les écrouelles sont endémiques, que je n'hésiterai pas d'en donner un extrait.

Le tissu cellulaire dont cet Auteur fait un organe particulier, & qui nourrit toutes les parties du

* Voyez le second Volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

corps en s'appliquant ſur elles couche par couche, doit être regardé comme le principal ſiége des écrouelles, ou comme la partie la plus ſuſceptible de la diſpoſition écrouelleuſe.

Cette diſpoſition conſiſte dans une tournure sèche, caſſante, & aigre (en donnant à ce terme la ſignification qu'on lui donne en parlant des métaux caſſans) les couches du ſuc nourricier qui ſe trouvent plus légères dans le tiſſu cellulaire, acquièrent cette diſpoſition par la mauvaiſe conformation de la pâte nourriciere elle-même, laquelle étant *bruſque* & *caſſante*, comme nous venons de le remarquer, ne peut former que des couches ſans force, ſans ſoupleſſe & ſans l'égalité qui leur eſt nécеſſaire. Or cette mauvaiſe compoſition de la pâte nourricière eſt une ſuite de l'acidité des ſucs contenus dans l'eſtomac des écrouel-

leux que leurs forces digestives ne sont pas en état de détruire. L'air, l'eau, le lait & les autres alimens dont on se nourrit dans les païs où les écrouelles sont endémiques, facilitent encore le développement de cette acrimonie.

Ainsi les écrouelles doivent être considerées sous deux points de vûe. 1°. Elles dépendent d'un vice humoral; les portions des sucs destinés à la nourriture, se trouvent aigries par les acides contenus dans les premières voies, elles sont dès lors atteintes d'une tache, d'une altération qui les rend moins ductiles. 2°. Elles dépendent d'un vice organique; les couches du tissu cellulaire participent de ces mêmes impressions, à mesure qu'elles se forment & qu'elles se durcissent.

Mais comme le mouvement des parties organiques du corps s'oppose sans cesse aux funestes suites

de la *tache* écrouelleuse ; elle doit nécessairement faire plus de progrès dans les organes où le mouvement *vital*, le mouvement de la nutrition & de l'accroissement, &c, sont plus lents, & où les couches du suc nourricier peuvent suivre avec plus de facilité le penchant qu'elles ont de s'appliquer l'une sur l'autre. Il n'est donc pas étonnant que les glandes se ressentent davantage de la disposition écrouelleuse, qu'elles deviennent le siége le plus ordinaire des symptômes fâcheux qui les caractérisent, qu'elles se gonflent, qu'elles soient dures, skirrheuses, &c.

Toutes ces modifications ne viennent pas toujours d'une simple plénitude ou d'un engorgement de leurs vaisseaux ; mais de ce que tout le corps de la glande acquiert insensiblement une consistance égale, *coëneuse* & presque charnue. Il en est à peu-près de même

de la dureté d'un skirre, qui est moins causée par l'arrêt des humers dans les vaisseaux, que par la tournure homogène que les vaisseaux & les humeurs ont déja pris, & qui les rend presque de la même consistance & de la même solidité. Toutes les obstructions ne sont donc pas capables de résolution, comme l'assure *Boerhaave.* Cet Auteur a donc tort d'avancer ce qui suit : *Obstructiones quatenus obstructiones sunt, sanantur omnes mercurii viribus.*

Les glandes lymphatiques, les viscères glanduleux, les extrémités des os, les articulations, les yeux, le nez & les lèvres, sont les parties les plus exposées au vice écrouelleux. La structure particulière du cerveau, & les fonctions auxquelles il est destiné, le garantissent jusqu'à un certain point de cette incommodité.

Il s'agit dans le traitement des

écrouelles, 1°. de rectifier les digestions, 2°. de rétablir l'ordre des excrétions, & de procurer, autant qu'il est possible, aux humeurs des enfans, qui sont attaqués des écrouelles, une tournure qui approche de celle des adultes.

L'ipécacuanha, les purgatifs réitérés, les amers, le quinquina, les antiscorbutiques âcres & alkalins, sont les médicamens les plus capables de tarir la source du mauvais suc nourricier qui détermine le vice écrouelleux.

Mais comme il est essentiel d'emporter les couches du tissu cellulaire, déja atteintes de la dispotion écrouelleuse, & que la Nature elle-même fait des efforts sensibles pour parvenir à cette destruction, en excitant une espèce de fièvre, dont nous allons parler; l'Art doit employer aussi les mêmes secours, & tâcher d'exciter un jeu des vaisseaux assez considéra-

ble, pour pouvoir détruire les couches du tissu cellulaire déja gâtées, qui ne manqueroient pas de communiquer le vice écrouelleux à toutes les autres. Or les frictions mercurielles donnent cette fièvre *dépuratoire*. Le mercure agit principalement sur le tissu cellulaire. Il en détruit les nouvelles couches les plus minces d'abord, & ensuite celles qui sont un peu plus adhérentes; elles sont entraînées les unes & les autres par le courant des humeurs, & portées aux excrétoires généraux sous la forme d'une matière purulente.

Le mercure réussit toujours mieux lorsqu'on a soin d'accompagner son usage de la boisson, des douches & des bains des eaux bonnes en Bearn, de celles de Barrège & de plusieurs autres sources qu'on trouve dans les Pyrénées. Ces eaux grasses, onctueuses, savoneuses, & peut-être sulphureuses

phureufes, qui font fi pénétrantes, fi fondantes, & qui s'incorporent avec le fang & avec le fuc nourricier dont elles changent la conftitution, fe marient parfaitement bien avec le mercure. Elles lui préparent les voyes, elles s'oppofent aux ravages qu'il fait prefque toujours lorfqu'il eft employé feul; elles donnent de la force au tiffu cellulaire, en augmentent la *végétation*, le mettent en état de réparer les pertes occafionnées par le virus écrouelleux; elles agiffent enfin dans ce cas là, comme dans toutes les autres cicatrices qu'elles forment.

Il faut une fuppuration générale des parties attaquées du vice écrouelleux, pour enlever les couches du tiffu cellulaire déja gâtées; il faut auffi une efpèce de cicatrice ou de *cicatrifation* générale de ces mêmes parties, qui ferve à faciliter la réparation des couches

du tissu cellulaire. Elles se reproduiront plus aisément lorsque les premières qui viennent à s'attacher, auront acquis un état calleux qui ressemble aux cicatrices des playes qui viennent à se fermer.

Quoiqu'on ait regardé jusqu'ici les écrouelles comme une maladie sans ordre & sans aucune régularité, elles ne laissent pourtant pas que d'avoir leur marche, leur progrès, leur but, & leur crise. On y distingue trois états différens qu'il est essentiel de ne pas confondre.

Le premier état des écrouelles est aussi difficile à connoître que le premier état de la fiévre lente. Il ne se manifeste par aucun signe bien sensible. Les couches du suc nourricier ne sont pas encore altérées au point d'interrompre la nutrition & les autres fonctions qui en dépendent. Ajoûtez que dans cet état, & c'est presque toujours celui de l'enfance, les soli-

des n'ont pas encore acquis ce degré d'activité qui les rend susceptibles du dérangement qui caractérise le second & le troisième état des écrouelles.

Le changement d'air & de nourriture, la privation du lait, l'usage des absorbans & des amers, du vin, du chocolat, du caffé, sont les moyens qu'on doit employer dans le commencement des attaques écrouelleuses.

Quant aux couches du tissu cellulaire qui sont déja gâtées, on doit tenter, avec beaucoup de ménagement, les frictions mercurielles & les eaux que nous avons recommandées : car il est à craindre que ces secours, administrés avec trop de précipitation, ne décident trop promptement le second état des écrouelles. Il vaut mieux en confier le soin à la nature. Elle seule peut rétablir les couches du tissu cellulaire dans leur état pri-

mitif. L'inoculation des écrouelles ne feroit-elle pas pour lors convenable ? Ne feroit-ce pas là le feul moyen de les rendre moins dangereufes & moins opiniâtres? Mais en attendant que les tentatives, qu'on pourroit faire à cet égard, foient autorifées par les loix, & confirmées par un fuccès évident, un Médecin doit borner toutes fes vûes à feconder les efforts de la nature par un régime convenable à l'état du malade, & profiter de l'effet des révolutions de l'âge, qui font ordinairement très-falutaires dans le cas dont nous parlons.

Le fecond état des écrouelles, eft une efpèce de *fiévre dépuratoire* qu'on doit fuivre avec attention, entretenir & quelquefois même augmenter. On doit fe conduire dans cet état des écrouelles, comme dans la fiévre de fuppuration d'une maladie aiguë ; il faut

entretenir la liberté des excrétions, les exciter même lorſque les ſucs qui ſont produits par la diſſolution des lambeaux du tiſſu cellulaire, veulent prendre une autre route que celle des excrétoires généraux.

Nous obſerverons ici en paſſant, que certaines maladies de l'enfance détruiſent le vice écrouelleux, & que cette maladie ne ſeroit point ſi ordinaire & ſi dangereuſe chez les enfans, ſi leurs parens prenoient la précaution de ſe faire traiter du virus ſcorbutique, écrouelleux ou vénérien, lorſqu'ils ont le malheur d'en être attaqués, & ſur-tout ſi l'on admettoit la méthode de nourrir les enfans avec la bouillie de *Vanhelmont* que nous avons propoſée dans le cinquiéme Chapitre du premier Livre.

Les tumeurs qui paroiſſent dans le ſecond état dont nous parlons, viennent du reflux de la matière

de la transpiration dans le tissu cellulaire & dans les glandes, du séjour qu'elle y fait, de son mélange avec les humeurs excrémentitielles que la fièvre a produites, & qui auroient dû être évacuées par les couloirs destinés à cet usage.

Le diagnostic & la cure de ces tumeurs demandent beaucoup de connoissances. Leur grande variété ne sçauroit admettre des règles fixes pour leur traitement. Tantôt il faut augmenter l'étendue de ces tumeurs écrouelleuses, en y dirigeant une plus grande quantité d'humeurs; tantôt il faut s'opposer au torrent de ces mêmes humeurs & les détourner vers toute autre partie; il est souvent essentiel de les perdre de vûe, d'en confier la guérison à la nature, & de s'attacher à d'autres symptômes plus dangereux. Enfin la méthode curative des tumeurs qui accompagnent le second état des écrouelles, dépend de leur position, de

leur étendue, de leur dureté, de leur nombre, de la force & du tempérament du malade, de la nature du climat qu'il habite, &c; l'application des topiques, du fer, des cauftiques, du feu, exige une attention infinie; & lorfqu'on eft obligé d'employer ces fecours, on ne doit jamais s'écarter des règles confacrées par la bonne pratique.

Le troifiéme état des écrouelles, pour lequel les Médecins font le plus fréqemment confultés, eft prefque toujours incurable; furtout lorfqu'il eft héréditaire ou qu'il a été communiqué aux enfans par leur nourrice, qu'il eft l'effet du climat que le commerce avec des écrouelleux qui l'habitent, rend plus contagieux, &c. Cette maladie une fois parvenue à fon troifième degré, eft ordinairement accompagnée des gales au nez, aux lèvres, des engorgemens & des taches aux yeux, de la pâ-

leur du vifage, des gonflemens aux articulations, d'un penchant au dévoyement, des groffeurs au ventre, des tumeurs au col, des ulcères dans les différentes parties extérieures de la poitrine, &c.

On ne doit tenter les remèdes indiqués dans ce troifième état des écrouelles, qu'avec une extrême précaution. Les tumeurs qui l'accompagnent, font pour lors carnifiées, irréductibles ; elles deviendront cancéreufes fi on les irrite par des topiques ou par des médicamens internes un peu actifs. Les adouciffans, les ptifanes émulfionnées, les apozèmes délayans, & tant d'autres remèdes qu'on regarde comme préparatoires, & propres à faciliter le fuccès de ceux qu'on eft dans le deffein de prefcrire dans la fuite, ne font prefque jamais d'aucune utilité. La diète, proportionnée à la conftitution du malade, au climat où

il ſe trouve (car la diète qui convient aux habitans des villes, ne convient pas aux habitans de la campagne) les purgatifs, & quelquefois les ſaignées, les frictions mercurielles, les abſorbans, le quinquina, les cautères, ſont les ſeuls ſecours dont on puiſſe eſpérer quelque ſoulagement.

Il faudroit en même tems, autant qu'il eſt poſſible, corriger la mauvaiſe diſpoſition de l'air & des alimens qui favoriſe le développement des écrouelles. Les parfums de certaines réſines brûlées, du goudron, &c; luſage du tabac, du caffé, la fumée du tabac, &c, ne concourroient pas peu à châtrer la malignité des écrouelles. Les perſonnes qui feroient obligées de ſe nourrir avec du lait & des farineux non fermentés, devroient aromatiſer un peu ces alimens, & prendre la peine de faire cuire l'eau de leur boiſſon & d'y mêler toujours

du vin ou la décoction de quelque plante amère & nitreuse. Elles devroient sur-tout renoncer au mariage, ou du moins ne se marier que dans leur première jeunesse. Il seroit aussi très-convenable de les faire voyager, ne fût-ce que d'un village à l'autre & de les faire passer dans un autre climat, en les mêlant par des mariages avec les habitans des Provinces voisines, &c.

§. III.

Du Rachitis.

Le rachitis qu'on doit regarder comme une maladie particulière aux enfans, fut observée pour la première fois dans la partie occidentale de l'Angleterre, vers le commencement du seizième siècle. * Ce qu'on lit dans Hippocra-

* *Anno* 1628, *in oppido Southampton Ric-*

te a fait préſumer à quelques Auteurs que le rachitis étoit connu de ſon tems. * Mais ce paſſage ne me paroît pas ſuffiſant pour établir une pareille opinion. Le ſilence des anciens Médecins à cet égard prouve mieux le contraire. Cette maladie eſt plus commune en France, en Angleterre, en Hollande, qu'en Eſpagne, en Italie, &c. Elle eſt même, dit-on, aſſez rare dans le Dannemarck & dans l'Allemagne. Gliſſon & Majou ſont les deux Médecins qui l'ayent décrite avec quelque étendue. Nous expoſerons le ſentiment

ketts primùm vocari audivi, eodemque anno in agro Eboracenſi obſervavi, ubi nomen illud erat ignotum. Primeroſ. de morb. infant. p. 121.

* Hippocr. libro de articulis, & libro de morbis, *tale quid inſinuare videtur in pueris quibus ante corporis augmentum ſpina in gibbum attollitur; atque ait alibi crura emaciari, pectus in acutum tendere, difficulter ſpiritum & cum ſono trahere, atque tubercula dura & cruda circa pulmonem oboriri.... Eſt etiam Aphoriſmus huc ſpectans.* Quicumque gibbi ex Aſtmate, aut tuſſi fiunt, ante pubertatem pereunt. *Ibid. pag.* 122. & 123.

de ces deux Auteurs ſur le rachitis, en parlant des cauſes qui peuvent le produire. Commençons par détailler les ſymptômes les plus ordinaires & les plus frappans de cette maladie.

Les enfans rachitiques ont la tête groſſe, le viſage vermeil & rempli, les yeux ordinairement troubles, quelquefois aucontraire ſingulièrement vifs; un eſprit prématuré *, un air ſérieux, raiſonnable; la poitrine ſerrée, étroite, la reſpiration entrecoupée, l'eſtomac & les inteſtins remplis de vents, le dos vouté, le ventre gros, les jambes pliées, les pieds, les mains, & ſur-tout leurs articulations, d'un volume plus conſidérable à proportion que les autres parties du corps. La dilatation des carotides & des veines jugulaires eſt très-conſidérable. Leur

* *Sapientiam præmaturam periculis plenam in infantibus ſtatuit Horſlius*, Tam, III. p. 188.

bouche eſt inondée de ſalive. L'écartement du périoſte, cauſé par le gonflement des os, leur fait reſſentir quelquefois des douleurs très-vives & des convulſions. Ils marchent avec peine; leurs dents ſont noires & cariées. Ils ont l'air foible & cacochyme. Cet état eſt enfin ſuivi de la fièvre lente, de la diarrhée, du maraſme, &c.

Il feroit aſſez difficile de décider ſi cette maladie attaque plus ſouvent les enfans du peuple que les enfans des gens de qualité. J'en ai vû dans tous les états, & j'ai preſque toujours obſervé que la cauſe en étoit différente. Si la mauvaiſe qualité du climat, qui leur eſt commune, trouve dans les premiers une diſpoſition favorable occaſionnée par une mauvaiſe nourriture; elle trouve plus ſouvent dans les derniers un tempérament vicié par les paſſions, les maladies & les excès de leurs parens, plus pro-

pre au développement du virus rachitique & qui en rend les suites plus dangereuses.

Le rachitis ne se manifeste ordinairement dans les enfans qu'au septième ou huitième mois après leur naissance, & ils en sont rarement attaqués, lorsqu'ils ont une fois passé leur troisième année sans en recevoir aucune atteinte. Ce n'est que dans le tems qui se trouve entre les deux termes que nous venons de fixer, que cette maladie se déclare. C'est alors que les enfans se nouent, c'est-à-dire, que leurs articulations grossissent, & qu'il se forme, à l'union des cartilages des côtes avec les vertèbres, aux poignets, aux malléoles, aux genoux, des tubérosités semblables aux nœuds qui se forment quelquefois dans les plantes & dans les branches des arbres.

La dentition, les vices du lait & son mélange avec d'autres ali-

mens peu analogues, le changement de nourriture dans les premiers tems du févrage, la répercussion des croutes de lait, occasionnée par des topiques appliqués mal-à-propos ou sans précaution, les convulsions, l'habitation d'un lieu humide peu aëré, le défaut d'exercice, la disposition vermineuse, la voracité qu'on a grand soin d'entretenir chez les enfans en leur donnant tous les alimens qu'ils désirent, &c, sont les causes éloignées les plus ordinaires du rachitis. Cette maladie est quelquefois héréditaire ou déterminée par quelqu'autre affection vicieuse des parens, telle que le scorbut, le virus vénérien, écrouelleux, les mouvemens épileptiques.

La courbure des os & les autres symptômes qui accompagnent le rachitis, peuvent aussi tirer leur origine de la mauvaise situation des enfans dans le ventre de leur

mere, des chutes, des coups violens que celle-ci aura soufferts pendant sa grossesse, des efforts qu'elle aura faits, des différentes compressions de la matrice causées par des tumeurs skirreuses ou par des ajustemens trop serrés, du peu d'attention & d'adresse des Sages-femmes, des Remueuses, des Nourrices, &c.

Il n'est pas surprenant que le cerveau, qui ne trouve pas dans les os du crâne des enfans attaqués du rachitis, un degré de résistance nécessaire, vienne à les étendre & à les dilater. Cette dilatation augmente la grosseur de la tête des enfans noués, & la plus grande liberté des fibres nerveuses du cerveau qui n'en est qu'une suite, rend les fonctions animales plus promptes & plus aisées. Le volume du foye, de la rate & de tous les autres viscères du bas-ventre, n'augmente aussi que parce

que les côtes & l'épine du dos n'ont pas la force de s'oppoſer à leur accroiſſement. Les cuiſſes & les jambes ſont obligées de céder au poids du corps & aux tiraillemens irréguliers des muſcles, &c ; enfin, l'épine ſe courbe en différens endroits par rapport à la moleſſe des vertèbres, &c.

Le diagnoſtic de cette maladie n'eſt pas difficile à déterminer. Elle a des ſymptômes particuliers qui empêchent les Médecins de la confondre avec toute autre. Mais s'agit-il d'en fixer la cauſe prochaine & d'en établir une curation méthodique, on ſe trouve arrêté par bien des difficultés ?

Gliſſon attribue la courbure des os des enfans rachitiques à une diſtribution inégale de la nourriture qu'ils prennent. Si le *tibia*, par exemple, reçoit plus de ſuc nourricier d'un côté que de l'autre, & qu'il croiſſe davantage du

côté où il est mieux nourri, il doit se courber nécessairement du côté qui sera privé de nourriture, ou qui n'en recevra pas la même quantité.

Majou prétend que cette courbure des os vient d'un défaut de nourriture dans les parties molles, musculeuses, tendineuses, &c. Dans ce cas là, dit-il, les os se recourbent à peu-près comme un jeune arbre dont on auroit lié le tronc & l'extrémité supérieure, avec une corde qui, ne cédant point à mesure que l'arbre croîtroit, l'obligeroit à se courber de l'un ou de l'autre côté. Or les muscles agissent, par rapport aux os, comme la corde agit par rapport à l'arbre dans l'exemple qui a été proposé.

M. *Duverney* croit que la moëlle & le suc nourricier des os est non-seulement trop aqueux, mais qu'il est encore chargé d'un sel ammoniacal qui cause leur ramol-

liffement, leur courbure, leurs extenfions irrégulières; en un mot, tous les phénomènes du rachitis.

Chacune de ces trois opinions peut fervir, ce me femble, à découvrir la véritable caufe du rachitis. Elle paroît en effet confifter dans un dérangement de la nutrition, dans l'accroiffement inégal des os, dans l'activité des fibres nerveufes, qui n'étant point étayées par la réfiftance des parties folides ou des os, caufent des tiraillemens confidérables dans les différentes parties du corps, dans le défaut de ténacité du fuc nourricier qui ne fçauroit adhérer aux folides qu'il doit étendre, enfin dans fa qualité acide qui rend fes couches caffantes, &c.

Peut-être les obftructions des vifcères du bas-ventre, & fur-tout celles des glandes du méfentère, font-elles la caufe de la diftribution inégale du fuc nourricier &

de son altération ? Du moins a-t-on observé, dans tous les enfans morts du rachitis, que ces glandes étoient skirrheuses, de même que toutes les autres glandes du bas-ventre & de la poitrine. Que cet engorgement soit l'effet & non pas la cause du rachitis, il n'est pas moins important de le dissiper.

Les principales vûes qu'on doit se proposer dans le traitement du rachitis sont, 1°. De favoriser le jeu des organes digestifs, & de diminuer la quantité des acides qui séjournent dans l'estomac. 2°. De corriger la mauvaise qualité de la lymphe. 3°. De désobstruer les glandes & d'évacuer les humeurs surabondantes qui croupissent dans les os, & qui y acquièrent une mauvaise qualité. Enfin, d'ouvrir les excrétoires généraux, afin que tous les sucs excrémentitiels soient plus facilement expulsés par les efforts de la nature & par l'action des organes.

Les vomitifs, les purgatifs, les

abſorbans, les ſtomachiques, les ſudorifiques, les apéritifs, les fondans légers rempliſſent toutes ces indications. Les médicamens les plus ſimples, tels, par exemple, que l'eau de rhubarbe, la décoction des plantes amères & nitreuſes, les ſels neutres continués pendant quelque tems, & ſoutenus d'un régime de vie convenable, ſont ordinairement plus efficaces que les médicamens les plus compoſés. Dans cette maladie, on doit plus attendre de la nature que de l'Art. Il faut ſur-tout prendre garde que les enfans n'augmentent la courbure de leurs os en marchant trop & ſans appui ; en faiſant des efforts trop conſidérables, &c, ces mêmes difformités augmenteroient auſſi ſi l'on n'avoit aucun ſoin de leur faire prendre un peu d'exercice.

Enfin, le rachitis paroît fort analogue aux écrouelles, on pourroit le nommer *les écrouelles des*

païs froids. En effet, on observe dans ces deux maladies presque la même cause, la même marche, les mêmes changemens, les mêmes crises. Ce parallele mériteroit, ce me semble, d'être suivi avec la dernière attention; il fourniroit, selon toute apparence, des éclaircissemens utiles, & serviroit à fixer une même curation dans ces deux maladies qui ont un rapport si frappant. Mais il seroit nécessaire de confirmer le rapport par des observations répétées avec beaucoup de soin dans les païs où les écrouelles & le rachitis règnent plus généralement.

Nous ajoûterons ici en peu de mots, 1°. Que les enfans deviennent souvent rachitiques à la sortie de leurs premières dents, après une attaque vermineuse, épileptique, &c, & que ceux qui restent noués jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, sont presque toujours édentés.

2°. Que le rachitis qui survient

dans les premiers tems de l'enfance est le plus dangereux.

3°. Que la plûpart des enfans rachitiques ne guérissent qu'à leur cinquième ou sixième année. Ceux qui ne cessent pas d'en être affectés à cet âge, sont ordinairement valétudinaires & contrefaits le reste de leur vie.

4°. M. *Duverney* assure que plus les courbures des extrémités du corps & des autres parties sont grandes & plus cette maladie est difficile à guérir.

Si les *riquets* deviennent galeux, dit cet Auteur, leur guérison sera plus prompte.

5°. Les filles qui ont été nouées jusqu'à l'âge de huit à neuf ans, ont pour l'ordinaire la cavité du bassin fort étroite. Or on sçait combien l'accouchement est difficile & laborieux dans les femmes qui sont conformées de cette façon. Il seroit donc très-prudent d'interdire le mariage à celles qui n'ont

pas guéri du rachitis avant leur cinquième année.

6°. La courbure de l'épine du dos est ordinairement la première qui s'observe dans les *rikais*. La molesse des vertèbres en est la cause.

7°. Le rachitis est souvent joint à l'hydrocéphale ; il est pour lors incurable.

Enfin, ceux qui n'ont pas l'épine trop courbée, qui mangent avec appétit, qui sont gais, qui ont les yeux brillans, qui aiment un peu l'exercice & la campagne, guérissent plus souvent que les autres.

Voilà les Maladies les plus ordinaires de l'enfance, dont nous nous étions proposés de donner la description. Nous devions finir dans cet endroit notre Ouvrage, ainsi que nous l'avions annoncé, mais afin le rendre plus complet nous ajouterons un Chapitre sur les Maladies rares & extraordinaires du même âge.

CHAPITRE DERNIER.

Des Maladies rares & extraordinaires de l'Enfance.

LA plûpart des Auteurs qui ont traité des Maladies de l'Enfance, nous ont parlé d'une espèce de maigreur particulière à cet âge, (*a*) des Vers umbilicaux, des Vers cutanés, des Poils qui naissent entre chair & cuir, (*b*) des croûtes qui se forment dans les narines, (*c*) de la Maladie des Solstices ou de la Syrie, de la Vermine qui s'engendre à la tête, du Suintement séreux & purulent des oreilles, &c. Quoique ces incommodités soient ordinairement symptomatiques, & qu'elles sur-

(*a*) Mercurialis de morb. puerorum.

(*b*) Claudinus de Empiri. ration. Tom. II. de morb. Inf.

(*c*) Primerosius, de morb. pueror. p. 20.

viennent rarement aux Enfans, surtout lorsqu'on a soin de laver leur peau, & de les tenir proprement, nous ne laisserons pas que d'en donner en peu de mots la description la plus conforme à ce qu'en ont dit les meilleurs Praticiens, & à ce que nous en avons vû nous-mêmes.

Ce Chapitre comprendra aussi les Maladies rares & extraordinaires de l'Enfance, qui sont regardées comme simplement organiques, ou du moins qu'on attribue plus généralement au vice des Solides, quoique le vice des humeurs puisse y contribuer.

§. I.

Des Vers Umbilicaux.

LES Enfans sont quelquefois sujets à des Vers qui naissent autour de leur nombril, & qui les jettent dans le marasme : les lé-

vres pâlissent, la chaleur naturelle diminue, la fiévre lente augmente, & tout le corps tombe dans le dernier état de maigreur.

On n'a point d'autre signe de ce Ver, dit *Ettmuller*, (a) sinon, qu'ayant lié sur le nombril de l'Enfant un de ces poissons, qu'on nomme *Goujons*, on trouve le lendemain une partie de ce poisson rongée; on en remet une autre le soir, & l'on réitère la chose jusqu'à trois ou quatre fois, tant pour s'assûrer du séjour du Ver, que pour l'attirer par cet appas. Ensuite on prend la moitié d'une coquille de noix, dans laquelle on mêle avec un peu de miel, de la poudre de crystal de Venise, & de sabine; on applique cette coquille sur le nombril, le Ver vient à l'ordinaire, & attiré par le miel, mange de cette mixtion, qui le fait mourir, après quoi on fait ava-

(a) Etmul. de morb. Infant.

ler à l'Enfant quelque médicament absterſif, pour entraîner le Ver.

J'aurois beaucoup de penchant, dit M. *Andry*, (*a*) à traiter ce Ver de Fable, ſans le témoignage *d'Ettmuller* & *de Sennert*, qui me font ſuſpendre mon jugement. Le premier aſſûre que *Michaël* a guéri de ce Ver pluſieurs Enfans, en obſervant la méthode que nous venons de décrire : le ſecond, rapporte auſſi l'autorité d'un témoin oculaire qui eſt *Bringgerus*, lequel dit qu'une petite fille de ſix mois, ayant une fièvre dont elle ne pouvoit guérir, la mere ſoupçonna que c'étoit un Ver au nombril, & que pour l'en guérir elle mit tout vivant ſur le nombril de l'Enfant un de ces Goujons, le lia avec des linges, & l'y laiſſa vingt-quatre heures : que le Ver

(*a*) Traité de la Génération des Vers dans le corps de l'homme, pag. 73.

mangea le poiſſon, & n'y ayant laiſſé que les arrêtes, ſe retira dans la *veine*, ce ſont ſes termes ; que la mere renouvellant tous les jours l'appas, la même choſe arrivoit ; que huit ou dix jours après, les linges appliqués ſur le nombril étant tombés, entraînerent le poiſſon & le Ver qui le mangeoit ; que ce Ver n'ayant pû rentrer dans le vaiſſeau umbilical, fut trouvé mort ſur le ventre de l'Enfant ; qu'il étoit rond & jaunâtre, avoit un demi-pied de long, & une peau plus dure que celle des Vers ordinaires.

Rupert, ami familier de *Sennert*, rapporte une hiſtoire ſemblable d'un Enfant du même âge, lequel paſſoit les nuits dans de grandes agitations, crioit ſans ceſſe, & rendoit des matieres vertes, & ſouvent cendrées, qu'on auroit priſes pour de la chair hâchée. Il dit qu'on fit à cet Enfant pluſieurs

remèdes inutiles, après lesquels on en vint à lui appliquer sur le nombril un Goujon; qu'au bout de deux heures le poisson fut rongé & cavé de la grosseur d'un pois; qu'on en remit un autre qui se trouva le lendemain si mangé qu'il n'y avoit que l'arrête; que comme on eût remarqué cela, on appliqua sur le nombril la moitié d'une coquille de noix, remplie d'une pâte faite de crystal de Venise pilé, de miel & de sabine; que le matin on trouva une partie de cette pâte mangée; que l'ayant renouvellée trois jours de suite, la même chose arriva les deux premiers jours; mais que le troisième, on tira la mixtion toute entière; que ce signe ayant fait juger que le Ver étoit mort, on fit avaler à l'Enfant de la Corne-de-Cerf dans de l'eau de *Tonacet*, & qu'ayant ensuite visité ses langes, on y trouva le Ver dont la tête s'étoit sé-

parée ; que ce Ver avoit une palme de long ; que la tête étoit dure & groſſe comme une petite lentille, & de la figure de celle d'une mouche ; qu'on y voyoit des yeux, & auprès de ces yeux une trompe très-bien formée ; que quand le Ver fut ſorti, tous les ſymptômes de la maladie ceſſerent.

M. *Andry* croit que ces Vers umbilicaux ont été engendrés dans les inteſtins, & qu'ils ne paroiſſent ſur le nombril qu'après avoir rongé les inteſtins & la peau. Il appuye ſon ſentiment des différentes obſervations d'*Ettmuller* & de *Foreſtus*, & de pluſieurs Auteurs qui ont vû des Malades à qui les Vers des inteſtins étoient ainſi ſortis par le nombril. Cette opinion paroît très-vraiſemblable. Il peut arriver cependant, que les Vers s'engendrent autour du nombril, ſurtout ſi l'extrémité du cordon umbilical vient à ſe corrompre, ſoit

par une mauvaise disposition des humeurs de l'Enfant, ou par quelque accident sur cette partie, soit par la négligence de la Sage-femme, &c.

§. II.

Des petits Vers Cutanés.

PLUSIEURS Médecins ont nié l'existence de cette espèce de Ver, qui attaque les Enfans, sur-tout depuis l'âge de six mois jusqu'à celui de deux ans. *Ettmuller* & *Dolæus* assûrent pourtant le contraire. Ils en donnent même la description. Ce Ver, disent ces deux Auteurs, est d'une figure hideuse, sa couleur est un peu cendrée, sa tête est munie de deux doubles antennes assez longues, ses yeux sont un peu grands & d'une figure sphérique, & l'extrémité de sa queue est velue.

Ces Vers sont logés principalement entre chair & cuir, dans les

mufcles du bras, de la cuiffe, &c; & reffemblent, lorfqu'on les regarde fans microfcope, à ceux qui s'engendrent dans le fromage. On obferve feulement qu'ils font plus petits, & qu'ils ont des points noirs fur la tête.

Leur préfence eft fort importune; à peine peut-on les appercevoir. Ils s'annoncent par une démangeaifon confidérable à la peau, par les veilles & les cris des Enfans,& par une efpèce de faim canine qu'ils confervent jufqu'à la terminaifon de cette maladie. La peau fe couvre d'ulcères, la fièvre lente ne tarde guère à paroître & à produire quelque engorgement mortel dans les vifcères.

Cette maladie eft défignée chez la plûpart des Auteurs fous des noms différens. Les uns, comme *Avenzoar* & *Alpharabius* l'ont appellée *Bovina paffio*. *Claudinus* affûre qu'on la trouve décrite dans

plusieurs Ouvrages de Médecine sous le nom de *Vermes consumentes, Vermes aridi. Kufnerus* & *Ettmuller* ont appellé cette espèce de Ver *Dracunculus*; mais ils la confondent mal-à-propos avec d'autres qui portent ce nom, lesquels, selon le rapport unanime des Grecs & de tous les Arabes, sont particuliers aux habitans des Indes & de l'Éthiopie.

Cette maladie doit être attribuée à un vice particulier de la peau, qui ne permet pas le passage de l'insensible transpiration, ou à une mauvaise qualité de cette humeur, qui l'oblige de croupir dans les cellules de cet organe. La fermentation putride de cette rosée excitée par la chaleur du corps, par l'action de l'air, & par son trop long séjour sur la peau, développe sans doute les Vers cutanés dont nous parlons.

L'usage des alimens trop vifs

queux, & fur-tout altérés jufqu'à un certain point, un lait aigri, un défaut de propreté, la refpiration d'un air mal-fain ; en un mot, tout ce qui peut troubler le jeu de la tranfpiration, font autant de caufes éloignées de la production des Vers cutanés.

Parmi les topiques indiqués dans cette indifpofition, je crois que l'onguent Mercuriel feroit le plus efficace.

On ne doit cependant pas négliger l'ufage des médicamens intérieurs, les purgatifs, par exemple, les amers, la Thériaque (*a*), les Anti-fcorbutiques, les Mercuriaux. On doit auffi nétoyer fouvent la peau des Enfans avec un

(*a*) *Galien* défend l'ufage de la Thériaque aux Enfans, parce qu'il en a vû, dit-il, de très-mauvais effets. Bien d'autres Auteurs célèbres l'ordonnent cependant, en affûrant le contraire. Il feroit à fouhaiter que les uns & les autres euffent décrit avec plus d'exactitude, les cas particuliers dans lefquels ce médicament a caufé quelque dérangement, & ceux

peu d'eau tiède ou de vin, ainsi que nous l'avons déja recommandé, & renouveller de tems en tems les linges dans lesquels on les enveloppe.

Borellus assûre qu'il avoit un frere attaqué de cette Maladie, lequel poussa des cris continuels, jusqu'à ce que ces Vers fussent sortis. Il dit qu'on les fit sortir avec un peu de miel, dont on frotta le corps de cet Enfant : il ajoûte, que ces Vers commencerent par montrer leurs têtes, qui étoient toutes noires, & qu'ensuite ils tombèrent tous par le moyen d'un

où il a agi avec quelque efficacité. Pour moi, je n'ai point encore vû des mauvais effets de la Thériaque, dans les différentes maladies des Enfans, quoique je l'aye ordonné assez fréquemment. Je ne dirai pas la même chose du syrop de Diacode ou de l'Opium seul. Nous avons déja condamné les Narcotiques, & le trop grand usage qu'en font les habitans de Montpellier. (V. le quatrième Ch. Tome 1.) Mais la Thériaque doit être regardée comme une composition cordiale & absorbante, dont l'Opium ne sçauroit troubler l'action.

linge rude qu'on paffa fur le dos.

Les meres & les nourrices attribuent prefque toujours cette Maladie à quelque fort qu'on a jetté fur l'Enfant, & cette caufe imaginaire leur fait employer mille remèdes auffi inutiles que fuperftitieux.

§. III.

Des Poils qui naiffent entre chair & cuir.

Plusieurs Auteurs ont confondu cette incommodité avec celle des petits Vers cutanés. Cependant, quoiqu'elle paroiffe la même, & qu'elle foit prefque toujours accompagnée de celle que nous venons de décrire, on obferve entr'elles quelque différence. La peau fe trouve quelquefois couverte de petits Vers fans qu'il en forte des poils; & d'autres fois on en voit fortir des poils rudes

& piquans, sans qu'on y observe aucune espèce de Ver.

Les Nourrices sont sujettes à une maladie à peu-près semblable, qui a été désignée sous le nom de *Cridones, villi canini, sive pili vermium.* Mais cette indisposition a d'autres particularités qui la font assez connoître aux Médecins, & qu'il seroit inutile de rapporter dans cet Ouvrage.

Les Enfans attaqués de cette incommodité pleurent sans cesse; on diroit qu'ils sentent à leur dos la piqûre de plusieurs épingles; ils ne peuvent garder un seul instant la même place; ils s'agitent continuellement, & tombent quelquefois dans le marasme, ou dans des convulsions épileptiques, qui les conduisent au tombeau.

La guérison de cette Maladie présente deux principales vûes.

1°. Il faut avoir la patience de faciliter la sortie de ces poils par

des frictions légères & souvent répétées, par l'usage des bains tièdes, des calmans, & de tous les autres secours qui peuvent relâcher la peau, & diminuer la douleur que cause l'irritation du corps étranger qui veut la percer.

2°. Il faut prescrire l'usage des diaphorétiques & des sudorifiques les plus propres à diviser les humeurs, & à empêcher leur trop long séjour dans les glandes miliaires.

§. IV.

Des vices qui concernent l'Organe de la Langue par rapport au parler.

Les vices de la Langue sont naturels ou accidentels. Ils dépendent d'un relâchement ou d'un resserrement de ses muscles, d'une sécheresse, ou d'une trop grande humidité de sa propre substance, d'une surdité naturelle, d'une con-

formation vicieuse du palais, des dents, des narrines, du filet de la langue, ou de ce qu'il a été malcoupé, de la présence de quelque polype, des chûtes, ou des blessures sur ces différentes parties, des attaques d'Epilepsie ou de Paralysie, des frayeurs subites, d'une mauvaise habitude contractée dès l'Enfance, &c.

La plûpart de ces difformités cèdent le plus souvent aux méthodes convenables à chaque cas particulier, sur-tout lorsqu'elles sont employées de bonne heure & répétées avec soin. La nature les dissipe aussi quelquefois d'elle-même, & sans aucun secours de l'Art. Nous nous contenterons de parler dans cet article de celles qu'on regarde comme les plus fréquentes & les plus incommodes, & ausquelles il est possible de remédier.

L'Extinction de Voix.

L'EXTINCTION de Voix est une maladie de tous les âges ; mais on a observé qu'elle étoit plus fréquente parmi les jeunes personnes. Une humeur visqueuse colée aux bords de la glotte, une irritation du gosier, de la luette, des amygdales, & des autres parties qui contribuent à la perfection de la Voix, déterminent quelquefois cette incommodité qui dégénère souvent en vice habituel.

On ne doit point confondre cette incommodité, ni avec le Mutisme, ni avec l'Extinction de Voix qui annonce quelquefois, ou qui accompagne l'Esquinancie. Les Muets n'articulent aucune parole, mais ils forment des sons, & poussent même des cris très-aigus. Dans l'Esquinancie, outre l'Extinction de Voix qui n'est pas toujours de la partie, les Malades qui

en sont attaqués ont ordinairement la fièvre, & se plaignent toujours d'une difficulté d'avaler. Enfin, dans l'Extinction de Voix on parle seulement à Voix-basse; mais on prononce les mots d'une façon propre à se faire entendre, pour peu que les personnes qui écoutent, ayent l'oüie bien disposée.

On compte parmi les causes éloignées les plus ordinaires de cette Maladie, l'usage des alimens trop visqueux ou trop salés; la boisson des liqueurs froides après un exercice violent; la respiration d'un air trop humide ou trop froid, ou rempli de poussière, ou mêlé des fumées des lampes, des chandelles, ou d'autres odeurs extrêmement fortes; le chant ou la déclamation exprimés avec de grands efforts de Voix, dans un lieu trop exposé à l'air; des irritations trop multipliées des parties génitales, sur-tout avant que les Enfans ayent

atteint l'âge de puberté ; des passions trop vives, comme la colère, le jeu, &c, des grandes frayeurs.

M. *Andry* rapporte à ce sujet une observation tirée de *Paul Spindler*, qui prouve le danger des fortes impressions de l'ame (*a*) ; Une Dame de qualité, dit cet Auteur, s'étant trouvée dans une Forteresse, surprise de nuit par les ennemis, fut saisie d'une telle frayeur, qu'elle en perdit la Voix, sans avoir jamais pû la recouvrer.

On trouve dans l'*Orthopédie* de M. *Andry*, plusieurs autres exemples à ce sujet, & plusieurs formules convenables à l'Extinction de Voix, qui vient de quelque irritation du gosier, &c ; mais on doit bien prendre garde de ne pas les employer indifféremment ; car celles qui conviennent à l'Extinction de Voix qui vient d'irritation, ne sçauroient convenir, (quoique

(*a*) Orthopéd. pag. 300.

l'Auteur n'ait pas eu l'attention de le faire observer) à celle qui est causée par une humeur trop visqueuse, qui se trouve colée contre l'organe de la Voix, ou aux environs. Je ne conseillerois pas, par exemple, dans cette derniere espèce, l'usage des pastilles faites avec la Gomme Adragant, la grande Consoude, &c; ou des gargarismes composés avec le miel de Narbonne, le syrop de mûres ou d'*Erysimum*. Je préfèrerois l'Oxycrat, les infusions de Thé, de Mélisse, du *Caryophyllata*, de la petite Sauge, ou d'autres plantes incisives & aromatiques.

La Parole entrecoupée, ou la courte Haleine.

BIEN des Enfans contractent cette difformité, par la négligence des personnes qui sont chargées de leur éducation. La mauvaise conformation de la poitrine de

certains Enfans eſt quelquefois la cauſe de leur courte Haleine, & de la peine qu'ils ont à prononcer de ſuite les mots dont ils veulent ſe ſervir; mais cette mauvaiſe conformation de la Poitrine, vient ſouvent de ce que les Nourrices n'ont pas pris toutes les précautions que nous avons indiquées dans le Chapitre de l'Emmaillotement. Il y a pluſieurs Nourrices qui étendent ſur le berceau des Enfans, une grande couverture qui les renferme depuis la tête juſqu'aux pieds, à une légère diſtance de leur corps, & qui intercepte toute communication avec l'air extérieur. Faut-il être ſurpris que cette manière de les couvrir dérange peu-à-peu le jeu de la reſpiration, faſſe haleter les Enfans, & détermine enfin la courte Haleine, dont on les voit tourmentés le reſte de leur vie ?

M. *Andry* rapporte une autre

cause de la difformité dont nous parlons. « Les meres, dit cet Au-» teur, croyent faire des merveil-» les de charger les Enfans de ré-» citer une foule de Fables & » d'Histoires : si l'Enfant hésite le » moins du monde en les disant, » on le reprend aussi-tôt, & sans » lui donner le tems de respirer, » on lui suggere le mot qu'on croit » qu'il oublie. L'Enfant, alors, se » presse, & cette précipitation, à » force de recommencer tous les » jours, lui cause une courte Ha-» leine. »

« Récitez-nous, dit-on à un En-» fant, la Fable *du Corbeau & du* » *Renard*. L'Enfant la récite, & » quand il l'a finie, on lui deman-» de celle *de la Fourmi & de la* » *Cigale* ; il ne l'a pas plûtôt ex-» pédiée, qu'on éxige encore de » lui celle *de la Grenouille*, puis » celle *du Loup & de l'Agneau*. » On ne lui laisse point de repos,

» qu'il n'en ait ainſi débité de ſuite
» un grand nombre ; & chaque
» jour on lui en fait tant dire & re-
» dire, que ſes poûmons n'y peu-
» vent plus tenir. Vient-il compa-
» gnie au logis ? On appelle l'En-
» fant, & il faut que cette compa-
» gnie, aux dépens du pauvre En-
» fant, ſoit régalée au moins de
» de cinq ou ſix Fables ; & encore
» ces Fables, les lui fait-on pro-
» noncer avec un geſte, & un ton
» capables de détruire toutes les
» diſpoſitions naturelles qu'il pour-
» roit avoir à s'énoncer comme il
» convient. »

« Il ne faut jamais contraindre
» les Enfans à rien apprendre & à
» rien réciter par cœur. Racontez-
» leur vous-même les choſes que
» vous trouvez à propos qu'ils ſça-
» chent; mais les leur racontez com-
» me par maniere d'acquit, & ſans
» leur faire une obligation de vous
» écouter ; ou plûtôt racontez-les

» en leur présence, à quelque per» sonne qui soit là-dessus d'intelli» gence avec vous. Ils vous écou» teront alors avec plus d'atten» tion, que si vous leur adressiez » la parole ; & sans qu'ils y son» gent, leur mémoire se remplira » de ce que vous direz ; ensorte » que d'eux-mêmes, ils vous la ra» conteront, mais d'un air aisé & » naturel, qui ne mettra leur poi» trine à aucune épreuve. »

« Une autre imprudence des per» sonnes qui ont soin de l'éduca» tion des Enfans ; c'est de leur » faire apprendre par cœur un nom» bre excessif de prières, qu'on » leur fait pareillement réciter sans » relâche les unes sur les autres. » Voici un exemple que ce même Auteur rapporte dans son *Orthopédie*.

« Une jeune Demoiselle qui pa» roissoit être de condition, & qui » avoit sa gouvernante à côté » d'elle,

» d'elle, aſſiſtoit il y a quelques » ſemaines à la Meſſe, dans une » Egliſe, où je me trouvai par hazard auprès d'elle. L'Enfant, » les yeux baiſſés, qu'elle levoit de » loin-à-loin, pour voir ſi la Gouvernante la regardoit, ne ceſſoit » de réciter par cœur, & à voix-» baſſe, mais bien articulée, prières ſur prières. L'une n'étoit pas » plûtôt finie, qu'elle en recommençoit une autre; puis une autre, & toujours ainſi, ſans fermer la bouche un moment. La » Gouvernante qui n'en faiſoit pas » de même, & qui avoit la ſienne » bien clauſe, regardoit d'un air » d'approbation ſa pupille, qui s'époûmonoit. Celle-ci, encouragée par cette approbation, redoubloit de plus en plus ſes oraiſons, & ſe tuoit. Une Dame de » qualité, qui par le même hazard » que moi, étoit préſente à ce ſpectacle, & qui en reſſentoit beau-

» coup de peine, donna quelques
» petites touches de son éventail
» sur la bouche de l'Enfant pour
» l'avertir de la fermer; mais la
» petite Enfant continuant tou-
» jours, je ne pus m'abstenir de
» dire à la Gouvernante, qu'une
» telle dévotion n'alloit pas moins
» qu'à rendre l'Enfant pulmoni-
» que, & à lui causer une courte
» haleine; qu'encore étoit-ce le
» moindre mal qu'on en dût appré-
» hender : mais, ni les petits coups
» d'éventail donnés par la Dame,
» ni mes paroles, ne servirent de
» rien. L'Enfant, très-jolie d'ail-
» leurs, & très-aimable de sa per-
» sonne, avoit le visage extrême-
» ment pâle & bouffi, ce qui m'o-
» bligea d'ajoûter à la Gouvernan-
» te, que cette pâleur & cette
» bouffissure pouvoient bien être
» un effet de la dévotion singulière
» dont je venois de voir un échan-
» tillon; mais ce discours ne servit

» pas plus que le précédent ; & la
» Messe finie, je laissai-là, & la
» Pupille & la Gouvernante, de
» qui la Dame ni moi ne pûmes
» tirer aucune parole. »

La précipitation avec laquelle bien des personnes font marcher les Enfans qu'elles conduisent par la main, est la source non seulement de plusieurs luxations des os de la cuisse, des entorses, & des anchyloses, dont nous avons parlé dans l'Article des Maladies des extrémités inférieures ; mais encore de la courte haleine, & de la parole entrecoupée de la plûpart des Enfans. Peut-on assez blâmer l'imprudence, ou pour mieux dire, la cruauté des personnes, qui faute d'observer les ménagemens qu'éxigent la délicatesse des organes des Enfans, les exposent pour le reste de leur vie à des incommodités désagréables, & souvent très-dangereuses ?

La parole entrecoupée des Enfans, vient souvent d'une mauvaise habitude qu'on leur a laissé contracter depuis le premier tems qu'ils ont commencé à parler. On s'apperçoit qu'un Enfant reprend haleine avant qu'il ait achevé de prononcer les mots dont il veut se servir, & croyant mal-à-propos que l'âge dissipera ce défaut, on ne se donne aucune peine pour l'en corriger de bonne heure. La langue & les poûmons s'accoutument à cette façon de reprendre haleine & de prononcer, & l'habitude rend enfin cette difformité incurable. Pourquoi ne dresse-t-on pas les Enfans dès l'âge le plus tendre à prononcer tous les mots distinctement, & d'une façon convenable? Les Maîtres de Musique n'auroient pas tant de peine dans la suite à les accoutumer à la belle prononciation du chant qui est si essentielle, & qu'on observe

néanmoins ſi rarement parmi les perſonnes qui ſe mêlent de chanter.

La parole entrecoupée eſt auſſi quelquefois héréditaire. J'ai vû une famille entière avec laquelle j'ai paſſé une partie de mon enfance, & dont j'étois proche parent, ſujette à cette difformité. C'étoit, ſans doute, un vice de conformation de la langue tranſmis par le pere & la mere, à leurs enfans. Peut-être auſſi ce défaut ne ſe communiquoit-il aux Enfans, que parce qu'ils entendoient parler leurs parens de même, & qu'ils croyoient bien prononcer en imitant leur parole entrecoupée? Car tout le monde ſçait que les Enfans ſont de véritables ſinges, qui copient preſque toujours les geſtes, le maintien, & la prononciation des perſonnes qui les approchent.

Le Mutisme.

Le Mutisme doit être considéré comme une maladie, ou comme un vice organique de la langue, qui se déclare le plus souvent dès l'enfance, & qui a par conséquent un rapport bien évident avec notre sujet. On trouve dans les Auteurs plusieurs Histoires singulières de cette difformité. Nous nous contenterons d'en rapporter deux, la première tirée de *Mercurialis*, & l'autre de M. *Andry*.

Maximilien, Fils de l'Empereur Fréderic III. demeura jusqu'à l'âge de neuf ans sans pouvoir parler; & au bout de ce terme, qui est le tems où les humidités de l'enfance commencent à se dissiper, sa langue se débarrassa si fort, qu'il parla sans aucune peine, & qu'il devint même dans la suite très-éloquent. *

* *Maximilianum Friderici III. Imperatoris fi-*

M. de Tréſarius Ecuyer, fils de M. de Caſa-Major, Seigneur de Geſtas, a été muet juſqu'à l'âge de 23 ans, qu'il a recouvert la parole, ainſi qu'on va voir. Ses parens ayant connu dès ſon enfance, qu'il avoit l'uſage de l'oüie, donnèrent tous leurs ſoins pour lui faire apprendre à lire & à écrire, afin de le dédommager, autant qu'il leur étoit poſſible, de la privation de la parole. Le ſuccès répondit à leur attente. Cet Enfant parvint, ſans beaucoup de peine, à connoître l'uſage des lettres. Il apprit même à les former, & peu après on lui enſeigna l'Arithmétique : c'étoit lui qui faiſoit tous les comptes de la maiſon : il reſta dans cet état juſqu'à l'âge de vingt-trois ans, comme nous l'avons remar-

lium, uſque ad nonum ætatis ſuæ annum prorſus elinguem & mutum fuiſſe, beneficio naturæ, teſtatur ſermonem acquiſiviſſe Mercurialis, lib. 2. de morb. pueror. cap. 2. p. 319. Orthoped. pag. 281.

qué, il fut examiné par plusieurs Médecins & Chirurgiens, & on lui donna quelques coups de ciseaux, pour couper les filets, qu'on croyoit lui brider la langue; mais cela fut inutile. Il aimoit la chasse passionnément; ses chiens accoutumés à ses signes, & à des sons informes, le suivoient & lui obéissoient. Mais après qu'il eût recouvert l'usage de la parole, voulant en appeller un qu'il aimoit par-dessus les autres; ce chien, bien loin de venir, comme à son ordinaire, caresser son Maître, s'enfuit, fut se cacher, & continua ce manège trois ou quatre jours, au bout desquels il revint à son Maître. Le 16 Avril 1716, notre Chasseur proposa par ses signes, à une personne qui étoit avec lui, d'aller à la fût d'un Lièvre. L'heure de cette chasse approchoit, & ils partirent tous deux ensemble. Quand ils furent sur le lieu, M. de

Tréſarius plaça la perſonne dans un poſte, & avançant un peu plus loin, en choiſit un autre pour ſoi; peu de tems après s'être placé, il fit un violent effort pour prononcer quelques paroles; ce fut le 16 du même mois, vers l'entrée de la nuit. A cet effort il ſentit tout d'un coup ſa langue ſe délier, & il articula quelques paroles, puis il prit ſon fuſil, courut à la perſonne dont nous venons de faire mention, & lui parla. Cette perſonne effrayée de l'entendre parler, crut d'abord que c'étoit un Spectre, & tout tremblant s'en retourna avec lui, dans la maiſon de M. Caſa-Major, Seigneur de Geſtas, où étoit toute ſa famille, laquelle ne fut pas moins tranſportée de joye que ſaiſie d'étonnement, d'un changement ſi étrange. M. de Tréſarius, depuis ce moment a toujours parlé. Il ne parla pas d'abord auſſi facilement

qu'il fait aujourd'hui, quelques mots l'embarrassoient, & sur-tout la prononciation des I; mais insensiblement il a acquis l'aisance avec l'usage, & à présent peu de mots l'arrêtent.

On voit par ces deux exemples que le mutisme se dissipe quelquefois par le seul progrès de l'âge, ou par les efforts de la nature. On ne doit pourtant pas négliger les secours de l'Art, sur-tout lorsque le mutisme dépend d'une trop grande humidité, ou d'une paralysie de la langue (*a*); de quelque blessure dans cette partie, ou dans quelqu'autre membre du corps (*b*); d'un engorgement des veines linguales *, ou de ce que le filet de la langue a été mal-coupé, &c.

(*a*) Voyez Zuing. Theatr. Prax. Med.
(*b*) Foresti Observ. lib. 10. Observ. 88.
* *Inspectâ linguâ (muti cujusdam tunc temporis febre laborantis) quæ paulò tumidior erat, sed non admodum, jubeo ut statim Chirurgum vocarent, qui venas sub linguâ tunderet....*

On ne doit pas même regarder comme incurable le Mutisme par surdité.

Ammannus, dans son traité, *de surdo loquente*, du Sourd parlant, indique les moyens de faire parler ces sortes de Sourds. L'ingénieux Wallisius d'Angleterre est l'inventeur de cet Art, & le Médecin *Ammannus*, ci-dessus cité, natif de Flandres, & célèbre Praticien d'Amsterdam, l'a mis en pratique, après l'avoir considérablement perfectionné.

Un témoin, digne de foi, s'il en

ego isthinc discedens, Chirurgum vocant. Sed re infectâ denuò abiit; cùm autem rursùs venissem. . . . . . numquid vena sub linguâ secta esset? Responderunt Chirurgum apud ægrotum fuisse, sed re infectâ domum remeasse, revoco Chirurgum, eumque interrogo quid causæ fuerit, quòd venas non secuerit? Respondit se nullas venas sub linguâ reperiisse. Ego ad Chirurgum conversus. . . . Scalpello, inquam, linguam leviter pertunde, etsi venæ minus appareant, quod cùm fecisset, vix sex septemve guttis sanguinis è vulnere emanantibus, (dictu mirum & miraculi instar) nobis omnibus præsentibus loqui æger cœpit. Foresti, Observat. lib. XIV. Observ. XXXIII.

fût jamais, (c'est l'illustre M. Winslow, Docteur célèbre de la Faculté de Médecine de Paris) a vû à Arlem la fille d'un riche Marchand, sourde de naissance, laquelle instruite par le même M. *Ammannus*, Médecin d'Amsterdam, répondoit à la plûpart des questions qu'on lui faisoit, pourvû qu'elle vît le mouvement des lévres de ceux qui lui parloient. (a)

Pour moi, j'ai vû à Montpellier, (& le cas, je crois, n'est pas des plus rares) un Muet nommé M. *Esteve*, qui sçavoit très-bien l'Arithmétique, qui jouoit aux cartes avec beaucoup d'intelligence, qui comprenoit presque toujours le sens de la conversatiou qu'on tenoit en sa présence, & qui répondoit par écrit à toutes les questions qu'on lui faisoit.

(a) Voyez l'Orthopédie de M. Andry, pag. 295, & pag. 297.

§. V.

Le Bégayement, ou la difficulté de prononcer aiſément & diſtinctement les ſyllabes & certains mots.

Nous ne parlerons pas ici des vices de conformation de la Langue, qui obligent pluſieurs Enfans à bégayer, & à prononcer avec peine certaines ſyllabes & certains mots. L'expérience ne prouve que trop, que ces difformités qui ſont occaſionnées par un défaut naturel des organes, ſont preſque toujours incurables. Nous ne parlerons donc que du Bégayement qui peut diſparoître, ou par le progrès de l'âge, ou par les ſecours de l'Art; tel, par exemple, que celui qui vient de ce que le filet de la Langue eſt trop court, ou trop gros; d'une abondance de ſérosité dans les organes de la parole; d'une trop grande préci-

pitation à parler ; des tumeurs qui naissent sous la Langue, ou à côté, &c.

Dès qu'on s'apperçoit qu'un Enfant bégaye, la prudence exige qu'on fasse examiner sa Langue par quelque personne de l'Art. On connoit ordinairement que cette difformité vient de ce que le filet est trop court, ou trop gros, lorsque l'Enfant ne peut point en même-tems avancer la Langue au-dehors de la bouche. Le Chirurgien ne doit point hésiter pour lors à couper cette bride, il n'y a aucun risque pourvû qu'on ne pique pas ni les conduits salivaires, ni les ranules, ni les nerfs sublinguaux. Si l'on voit couler plus de quatre ou cinq gouttes de sang, il est à présumer que la pointe des ciseaux, dont on se sert pour faire cette opération, a touché à l'une des deux veines qui sont sous la Langue. Cependant, quand une de

de ces veines est ouverte, & qu'on s'en apperçoit, il est aisé d'arrêter le sang, par l'application d'un linge trempé dans du vinaigre, ou dans de l'eau styptique, ou même en tenant le doigt sur l'ouverture pendant quelque tems. Mais si on n'arrêtoit pas cette légère hémorrhagie par les secours que nous venons d'indiquer, ou par tout autre qui puisse y suppléer; comme poudres astringentes, charpie soutenue d'un petit linge, &c, la vie de l'Enfant seroit dans le plus grand danger. Nous rapporterons à ce sujet une observation que *Dionis* a insérée dans son Ouvrage, & qui a été citée par l'Auteur de *l'Orthopédie*.

Un fameux Chirurgien de Paris coupa le filet à un Enfant, qui avoit été attendu avec impatience, & reçu avec joye comme un riche héritier; mais cette consola-

tion ne dura guères aux parens, l'Enfant n'ayant pas long-tems joui de la lumière, parce que le Chirurgien, ne croyant point avoir ouvert une des ranules en lui coupant le filet, s'en alla aussi-tôt qu'il l'eût vû têter avec facilité; & la Nourrice ayant remis l'Enfant dans son berceau, après qu'elle l'eût suffisamment allaité il continua de mouvoir ses lèvres comme s'il têtoit encore; à quoi on ne fit pas d'attention, vû qu'il y a quantité d'Enfans qui font ce mouvement par habitude en dormant. C'étoit néanmoins le sang qui sortoit de la veine, qu'il avaloit à mesure qu'il le sentoit dans sa bouche. La sortie de ce sang étoit encore excitée par le succement qu'il fit jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de sang dans ses vaisseaux, & on ne s'en apperçut que par la pâleur & la foiblesse de l'Enfant, qui mourut peu d'heures après.

On

On l'ouvrit, & on trouva qu'il avoit avalé tout ſon ſang, dont ſon eſtomach étoit rempli.

Le Begayement le plus ordinaire, eſt celui de répéter la première ſyllabe deux ou trois fois de ſuite, & de prononcer celles qui ſuivent avec une extrême vîteſſe. Le Bégayement ne va guère ſans grimaces.

Le Bredouillement, au contraire, conſiſte à entaſſer pluſieurs ſyllabes enſemble, ſans leur donner le tems de s'arranger chacune à leur place.

Ces deux vices de prononciation qui paroiſſent ſi oppoſés, viennent pourtant de la même cauſe, d'un embarras, d'un épaiſſiſſement ou d'une humidité ſuperflue de la Langue, ou bien d'une trop grande précipitation de l'eſprit. Auſſi voit-on aſſez communément, que les perſonnes qui ſont les plus ſujettes à ces défauts dans la converſation

familière, s'expriment avec facilité lorsqu'elles sont obligées de parler en public. A force de prononcer doucement toutes les syllabes, on parvient à les prononcer avec plus de liberté; mais lorsque cette attention ne suffit pas pour dissiper ces deux vices de prononciation, & qu'on soupçonne avec quelque fondement, qu'ils sont entretenus par une abondance d'humeurs dans les organes de la parole, il faut avoir recours aux médicamens que nous avons indiqués en parlant de la parole entrecoupée, &c.

La trop grande *précipitation* à parler, qui est assez fréquente chez les Enfans à cause de leur grande vivacité, ou faute d'avoir une idée claire de ce qu'ils veulent dire, se corrige ordinairement par le progrès de l'âge, par l'attention des gouvernantes, ou des parens, & par des efforts redoublés qu'ils

peuvent faire fur eux-mêmes, lorfqu'ils font parvenus à un âge plus avancé, ou bien par les moyens dont fe fervit *Démofthène* avec tant de fuccès.

Parmi les perfonnes qui grafsèïent, on en voit quelques-unes qui ne fçauroient prononcer les R, ni les L. *Zuinger* rapporte que Gafpard *Bauhin*, ce fameux Botanifte, étoit de ce nombre ; d'autres qui fe fervent du T à la place du C & du D ; du P & du C au lieu du B & du G, & plus rarement de l'F pour l'V ; d'autres enfin, ont une extrême difficulté à prononcer les C, les X, les J.

Un Muficien, qui avoit de grands talens, fut introduit auprès de Louis XIV. Ce Prince le fit chanter, & en parut d'abord très-fatisfait. Le Muficien encouragé entonna avec emphafe, les mots fuivans : *Zupiter armé de tonnerre*, &c. Mais ce grafsèïment gâta

tout, & le Roi ne voulut plus entendre parler du Musicien. (*a*)

Il nous reste à parler des petites tumeurs qui naissent sous la Langue, ou bien à ses côtés, que les Médecins nomment *Ranula*, ou Grenouillette. Ces petits abscès, qu'on a de la peine à faire suppurer, sont ordinairement remplis d'une humeur mucilagineuse, & contenue dans un *Kist*, que plusieurs Auteurs conseillent de disséquer, mais qu'il est plus commode & plus sûr d'ouvrir, en faisant une légère incision qui puisse permettre l'écoulement de cette humeur. Le Commentateur de *Dionis* croit qu'il y a deux espèces de grenouillettes; les unes rondes, placées sous la Langue, & produites par la dilatation du canal excrétoire de la glande sublinguale; & les autres plus longues que rondes, placées à la partie latérale de la

(*a*) Voyez l'Orthopédie, pag. 312. Tom. 2.

Langue, & formées par la dilatation du canal excrétoire de la glande maxillaire intérieure. Cet Auteur prétend avec raiſon, que la liqueur qui remplit ces tumeurs, n'eſt autre choſe que la ſalive qui y ſéjourne, & qui s'y amaſſe peu-à-peu à cauſe de ſon épaiſſiſſement & de l'atonie du canal.

On trouve quelquefois dans ces tumeurs une excroiſſance charnue, une petite pierre, ou une matière ſabloneuſe ou plâtreuſe, qui empêche les Enfans qui en ſont attaqués, non-ſeulement de parler & d'avaler, mais qui leur cauſe encore de vives douleurs; ces tumeurs qui ſont toujours formées par l'épaiſſiſſement de la liqueur ſalivale, de même que le tartre qui s'amaſſe autour des dents, ſe terminent rarement par la réſolution & par la ſuppuration. Elles deviennent plus ſouvent cancéreuſes, & les Enfans y ſont plus

sujets que les adultes (*a*). Les grenouillettes acquièrent aussi quelquefois un volume très-considérable.

M. *Caumont* Chirurgien, en a guéri une, dont le volume empêchoit le Malade de parler & de fermer la bouche. Il ouvrit cette tumeur dans toute son étendue, & en tira au moins une demi-livre de matière plâtreuse. Il retrancha de chaque côté de l'ouverture, les lambeaux qui dans la suite auroient nui à la guérison (*b*).

Un des meilleurs topiques dont on puisse se servir pour réunir les pellicules qui restent séparées après l'opération, & pour sécher entierement la playe, c'est le miel Rosat, mêlé avec l'huile de Myrrhe, l'alun, ou l'esprit de vitriol, &c. Et comme il arrive quelquefois que les glandes qui

(*a*) Heist. institut. Chirurg. pag. 654.
(*b*) Opération de *Dionis*, pag. 628.

font situées sous la Langue viennent à s'enflammer, & à se tuméfier avant ou après l'opération, il ne faut pas négliger de les étuver avec du lait tiède, & d'appliquer par-dessous le menton quelque cataplasme émollient.

Enfin, lorsque les tumeurs deviennent cancéreuses, on doit les extirper le plus promptement qu'il est possible, appliquer sur la partie les baumes les plus propres à former une bonne & prompte cicatrice, & sur-tout prescrire au Malade un régime de vie humectant.

Nous ne parlerons pas de la voix d'une fille à un garçon, & de la voix d'un garçon à une fille. Ces difformités méritent peu l'attention des Médecins. Ceux qui voudront avoir un détail un peu étendu sur cet article, n'ont qu'à lire l'*Orthopédie*. On y trouvera des formules aisées à exécuter, mais qui paroissent dans le fond plus minutieuses qu'utiles.

§. VI.

De l'espèce de Convulsion appellée CHOREA *S. VITI*.

CETTE espèce de Tremblement ou de Convulsion, désignée sous le nom de *Chorea S. Viti*, & dont les Anciens ne nous ont laissé aucune description, a été confondue mal-à-propos avec le Tarentisme, par *Wedelius*, *Willis*, *Cheyne*, &c.

Il faut convenir que ces deux Maladies ont un certain rapport entr'elles, & que leurs symptômes se ressemblent; mais il est évident que la cause en est différente, & que la méthode curative n'en sçauroit être la même. Les Convulsions qu'on observe dans le Tarentisme, sont toujours précédées de la piquûre de la Tarentule; & le Tremblement convulsif qui accompagne & qui caractérise l'affection que nous

nous allons décrire, se manifeste sans que la personne qui s'en trouve attaquée ait été piquée d'aucun insecte venimeux.

Sennert confond aussi cette Maladie avec la Démence, & nous assûre que le *Chorea S. Viti* tire sa dénomination du Saint qu'on invoquoit lorsqu'on étoit attaqué de cette espèce de folie.

Felix Platerus rapporte l'observation d'une femme qui sautoit nuit & jour, & pendant des mois entiers. Les Magistrats la faisoient garder par des hommes très-vigoureux, qui avoient une peine infinie à résister à la fatigue que leur causoient les convulsions continuelles de cette Malade. Quoique les plantes de ses pieds fussent applaties & brisées, elle ne laissoit pas que de sauter & de s'agiter, comme si elle n'eût ressenti aucune douleur ; & lorsqu'elle étoit obligée de se coucher pour

dormir, ou de s'asseoir pour prendre de la nourriture, son corps étoit toujours tremblant.

Plusieurs personnes croyant que ces symptômes étoient l'effet de quelque sortilège, au lieu d'invoquer le Saint, à l'intercession duquel la guérison de cette Maladie étoit réservée, avoient recours à des pratiques aussi superstitieuses qu'inutiles. La magie étoit quelquefois employée; mais ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'on ait exorcisé de tels Malades, comme s'ils eussent été possédés du démon.

Quelques Médecins ont prétendu, sans aucun fondement, que le *Saltus S. Viti*, n'étoit autre chose que la passion hystérique: cependant personne n'ignore que cette dernière Maladie est particulière aux filles qui ont atteint l'âge de puberté & aux femmes, qui ont souffert quelque dérange-

ment dans leur cours menſtruel.

Tous les Auteurs qui ont parlé du *Chorea S. Viti*, nous aſſûrent que les Enfans y ſont plus ſujets que les adultes ; que ceux qui en ſont attaqués ne reſſentent aucune douleur à la tête ni à l'eſtomach, encore moins à la région hypogaſtrique ; qu'ils ſont ſeulement ſujets à un tremblement convulſif preſque général, ou ſeulement de la moitié du corps. Enfin, la deſcription du *Chorea S. Viti*, qu'on trouve dans *Sydenham*, diſſipe toutes les idées d'une parfaite reſſemblance avec toute autre Maladie.

Chorea S. Viti, dit cet Auteur, *convulſionis eſt ſpecies quæ ut plurimùm pueros, puellaſve à decimo ætatis anno, ad pubertatem uſque invadit ; primò ſe prodit claudicatione quâdam, vel potiùs inſtabilitate alterius cruris, quod æger poſt ſe trahit fatuorum more ; poſtea in manu ejuſdem lateris cernitur, quam*

hoc morbo affectus, vel pectori, vel alii alicui parti applicitam nullo pacto potest continere in eodem situ, vel horæ momento, sed in alium situm, aliumque locum convulsione quâdam distorquebitur, quicquid æger contrà nitatur. Si vas aliquod potu repletum in manu porrigatur, antequam illud ad os possit adducere, mille gesticulationes, circulatorum instar exhibebit; cùm enim poculum rectâ lineâ ori admovere nequeat, deductâ à spasmo manu, huc illuc aliquamdiu versat, donec tandem fortè fortunâ illud labris propiùs apponens, liquorem derepente in os injicit, atque avidè haurit, tanquam misellus id tantùm ageret ut deditâ operâ spectantibus risum moveret, &c.

Cette Maladie doit être attribuée à une irritation du genre nerveux, à la perte d'équilibre des viscères, à des embarras particuliers du cerveau, & plus encore à

ceux du foye. On a effectivement obſervé que le *Chorea S. Viti* affectoit preſque toujours le côté droit, de même que les Cancers, les Dartres connues ſous le nom de *Zones*, les flux variqueux, &c. (*a*)

Horſtius a cru que les convulſions du *Chorea S. Viti* dépendoient d'un gonflement de fibres muſculaires, occaſionné par un reflux des humeurs, à la ſuite de quelque évacuation ſupprimée naturellement, ou par des ſecours maladminiſtrés.

Baglivi, *Hoffmann*, *Sydenham*; &c, ont prétendu avec plus de vraiſemblance, que l'eſtomach, ou les inteſtins, étoient le ſiége ordinaire de cette Maladie, & qu'on devoit la traiter comme on traite les Convulſions ou les mouvemens convulſifs des Enfans; &

(*a*) Voyez la Thèſe ſur les Eaux Minérales de Bearn. *Utrum Aquitaniæ minerales aquæ morbis chronicis?*

comme on devroit traiter l'Epilepsie des adultes, (a) par les saignées, les purgatifs, les stomachiques & les Anti-épileptiques, &c.

Le Docteur *Cheyne* (b) employoit dans les commencemens du *Chorea S. Viti*, l'*Ipecacuanha*, le vin & le tartre stibié, & répétoit ces émétiques plusieurs fois, jusqu'à ce que les accidens de la Maladie fussent un peu calmés; il prescrivoit alors l'usage des Mercuriaux, auxquels il faisoit succéder l'usage des bains & des poudres astringentes. Par cette méthode qui paroît assez violente, & qui se trouve directement opposée à celle que les meilleurs Prati-

(a) *Verisimile mihi videtur quòd hæc methodus curationi epilepsiæ adultorum convenire possit, quod tamen non adhuc expertus sum. Cùm verò Chorea S. Viti ætates teneras adoriri soleat, in epilepsia adultorum tam sanguinis detrahendi quantitas, quàm catharticorum dosis adaugeantur.* Sydenh. processus integri in, &c, p. 507.

(b) Traité de la Maladie Angloise.

ciens nous ont indiquée pour la guérifon des mouvemens convulfifs, *Cheyne* nous affûre qu'il a fauvé tous fes Malades. *Quoties*, inquit, *Choream hac methodo curavi, mihi femper ex animo fucceffit ut poffunt teftari nonnulli adhuc viventes quos fanavi, huic curæ, rarò ultrà tres menfes infudavi*, &c.

La méthode de *Sydenham* nous paroît préférable ; indépendamment de ce que les forces du Malade n'en fçauroient être épuifées, & que toutes les autres indications s'y trouvent remplies, ce fage Praticien nous affûre qu'elle a été confirmée par le plus heureux fuccès. (*a*)

Nous croyons cependant qu'on pourroit tirer quelque avantage des vomitifs employés avec les

(*a*) *In quâdam convulfionis fpecie quæ* Chorea S. Viti *vulgò appellatur, haud pauciores quinque laborantes, & vidi & fanavi ipfimet, venæfectionibus & purgationibus per intervalla celebratis.*

ménagemens requis, & dans certains cas où le *Spasme* est moins considérable. La secousse qu'exciteroient alors ces médicamens dans toute la machine, remettroit, selon toute apparence, les viscères dans un état d'équilibre si favorable à la santé.

§. VII.

Du Goetre.

Le *Goêtre* est une tumeur assez considérable de la partie antérieure du col, formée par une liqueur épaisse & pituiteuse, qui s'amasse peu-à-peu dans l'entre-deux du tissu cellulaire des muscles du col, dans la glande thyroïde, ou-bien entre le conduit de la respiration & la membrane extérieure de ce même conduit. Cette tumeur forme une espèce de sac au-dessous du menton, qui gêne quelquefois la respiration, & la déglutition, & qui cause une grande differmi-

té. Personne n'ignore que le col, pour être bien fait, doit être rond, un peu long, & médiocrement grêle, & même un peu plein, afin que l'éminence qu'on appelle la *pomme d'Adam*, ne paroisse pas, surtout dans les personnes du sèxe.

On ne doit pas confondre le *Goêtre* avec le *Bronchocèle*, ou la hernie de la trachée-artère. La hernie de la trachée-artère est formée par le déplacement d'une partie de la membrane intérieure de ce conduit. « Cette membrane, » en se dilatant, passe entre les » anneaux cartilagineux de la tra- » chée-artère, & forme à la partie » antérieure du col, une tumeur » mollasse, sans douleur, de mê- » me couleur que la peau, & qui » s'étend quand on retient son ha- » leine. Cette espèce de Maladie » dont M. *Muys*, dans ses Ob- » servations, & *Manget* dans ses » notes sur *Barbette*, ont fait quel-

» que mention, est fort rare, & » nuit beaucoup à la voix & à la » respiration. » (*a*)

La *Goëtre*, ou le *Trachéocèle*, selon *Heister*, (*b*) est commun en Espagne, dans la Bavière, dans la Suisse, dans la Savoye, & surtout parmi les habitans du Tirol. Cette difformité est même un agrément dans certains pays. On l'attribue à l'altération de l'air qu'on y respire, ou de l'eau qu'on y boit.

Nous ne parlerons point ici des causes générales du *Goëtre*. Personne n'ignore qu'il se déclare à tout âge, après des chûtes, ou des efforts violens, &c, nous nous contenterons d'énoncer les causes du *Goëtre* qui sont particulières à l'enfance, auxquelles il est plus facile de remédier, qu'il ne le seroit dans un âge plus avancé; que

(*a*) Voyez le Commentateur de *Dionis*, pag. 640.
(*b*) Pag. 678.

les perſonnes même chargées de l'éducation des Enfans, pourroient aiſément prévenir.

Il y a des Nourrices, dit M. *Andry* (*a*), qui en remuant leurs Enfans, leur laiſſent pendre la tête renverſée, à peu-près comme on laiſſe pendre celle des veaux de deſſus les charrettes, dans leſquelles on les amene. Rien n'eſt plus capable de cauſer le *Goêtre* aux Enfans, pour peu qu'ils y aient quelque diſpoſition. La raiſon en eſt évidente. La poche ou le ſac qui forme le *Goêtre*, a pour cauſe, ainſi que nous l'avons déja remarqué, une trop grande extenſion ou dilatation faite en-devant, à deux membranes qui revêtent extérieurement, l'une le conduit de la reſpiration, & l'autre les muſcles du col; enſorte que l'effort & le tiraillement qu'elles ſouffrent par devant, lorſque la tête de l'Enfant pend renverſée,

(*a*) Pag. 109. Tom. I. de ſon Orthopédie.

ne peut que relâcher les membranes en-devant, & former la poche ou le sac dont il s'agit; ce qui donne lieu aux humeurs de s'y jetter, & de faire ensuite, par l'épaississement qu'elles contractent dans leur séjour, une tumeur plus ou moins considérable, selon que l'humeur qui remplit le sac, a plus ou moins d'épaississement. Car cette humeur ressemble quelquefois à du miel, à de la bouillie, à du suif, &c.

Il faut donc prendre garde que les Nourrices ne laissent jamais pendre la tête de leurs Enfans, lorsqu'elles les tiennent à la renverse sur leurs genoux, ou sur la couche, comme elles le pratiquent si souvent.

Il est aussi de la dernière importance, que les Enfans, menacés du *Goêtre*, ne poussent jamais de grands cris. Les cris violens font gonfler les membranes & les mus-

cles du col, & par conféquent peuvent être très-préjudiciables dans un mal, qui ne vient que de la trop grande dilatation, ou du trop grand effort de ces mêmes mufcles.

L'exercice du chant, par la même raifon, peut être fort nuifible en ce cas ; ainfi les parens doivent s'abftenir de faire apprendre la Mufique aux Enfans qui paroiffent avoir quelque difpofition au *Goêtre*.

Nous ferons encore obferver, que pour caufer le *Goêtre* à certains enfans, il fuffit de leur permettre de fouffler trop fortement dans une clef pour la déboucher, de lever un fardeau trop pefant, de fe moucher avec trop de violence, de fe retenir tout-à-coup lorfqu'ils font fur le point d'éternuer, &c. Dans tous ces cas, & dans tous ceux où ils font obligés de faire de grands efforts, leur col fe gonfle extraordinairement,

& les membranes de cette partie se trouvent alors exposées à des tiraillemens capables de les rompre ou de les relâcher.

Enfin, il est essentiel de faire nourrir les Enfans par des femmes qui n'aient aucun vice écrouelleux, qui n'aient jamais été sujettes au *Goêtre*, & d'interdire à ces mêmes Enfans l'usage de la bouillie faite avec de la farine crûe. Nous avons déja fait voir dans le Chapitre cinquième du premier Livre, le danger d'un aliment aussi indigeste; & la nécessité qu'il y a de préférer une farine cuite, du pain, ou du *malt*. Nous avons même indiqué les avantages que les Enfans retireroient de la nourriture que nous avons proposée dans ce même Chapitre. Enfin, voyant tous les inconvéniens de la méthode générale, nous devons présumer qu'on fera quelque jour forcé de la proscrire,

* Orthopédie, Tom. 1. p. 110. jusq. la p. 112.

& de lui fubftituer celle de *Van-helmont.*

Le *Goêtre* ne paroît différer des écrouelles que par le fiège qu'il occupe ; on voit prefque toujours régner ces deux Maladies dans les mêmes pays. La méthode curative du *Goêtre* doit donc être à peu-près la même que celle des écrouelles.

Quand on ouvre des Enfans morts des écrouelles, on y trouve toujours les glandes du méfentère gonflées, dures & fchirreufes ; il y a même quelquefois de ces glandes qui pèfent jufqu'à trois onces, & on en a vû péfer jufqu'à quinze. (*a*)

On trouve ces mêmes glandes également gonflées dans les Enfans qui font morts avec le *Goêtre.*

M. *Andry* recommande beaucoup l'ufage continué du Sel d'Ebfom, diffous dans une certai-

(*a*) Orthopéd. Tom. 1. pag. 117.

ne quantité d'eau. « Cette eau minérale artificielle, dit cet Auteur, est un furet qui pénètre dans les plus profonds replis du mésentère, & va dissoudre les matières gluantes & visqueuses, qui en obstruent les glandes. »

Nous ne sçaurions désapprouver l'usage de ce Sel neutre ; mais la Chymie présente des médicamens encore plus efficaces dans ces sortes d'obstructions. La terre foliée de tartre, la magnésie blanche, les préparations mercurielles, les nitreux, les amers, &c, remplissent les mêmes indications, & sont presque toujours préférables.

Les emplâtres de Vigo, ou de diabotanum, sont regardés avec raison comme les meilleurs topiques qu'on puisse appliquer sur le *Goêtre*. Nous ne faisons pas le même cas des petits sachets de toile remplis de liége rapé, attachés au col de l'Enfant attaqué du

du *Goëtre*, & porté jour & nuit pendant quelques ſemaines. Quelle vertu peuvent avoir les amulettes ? n'eſt-il pas étonnant que M. *Andry* ait indiqué ce ſecours, comme capable de fondre les tumeurs du col?

Enfin, la tumeur qui forme le *Goëtre* devient quelquefois ſi groſſe & ſi difforme, qu'on eſt obligé de l'extirper. Mais on ne doit en venir à cette opération, que lorſque la tumeur eſt mobile; il eſt très-dangereux de vouloir extirper celles qui ſont trop adhérentes, on riſque alors de couper les veines, les artères, & les nerfs du col, &c. de cauſer la mort au Malade, ou de rendre au moins ſa tumeur plus conſidérable & plus difficile à réſoudre.

Voici comment on doit procéder à l'extirpation du *Goëtre*, lorſqu'elle eſt abſolument néceſſaire. Après avoir fait une inciſion à la peau le long de la tumeur, & avoir

écarté les lèvres de la playe, on doit empoigner la tumeur avec la main ou avec une ténette, & la disséquer dans toute sa circonférence, afin de l'extirper toute envelopée de sa membrane propre ; les vaisseaux qui l'arrosent sont très-petits, & son peu de sensibilité témoigne assez qu'elle ne reçoit aucun nerf considérable. Il n'est pas besoin de recoudre cette playe (*a*), il suffit de la laver, & d'en rapprocher les bords avec le bandage unissant, qui commence derrière le col, & dont les deux chefs viennent passer sur la playe : si cette opération est faite avec dextérité, il ne reste qu'une cicatrice presque imperceptible, & le Malade est délivré d'une tumeur qui l'auroit fatigué pendant toute sa vie, & qui en auroit peut-être abrégé le cours.

(*a*) Voyez les Opérations de Chirurgie de *Dionis*, p. 641.

Kerkringius rapporte une obſervation d'une jeune perſonne qui fut ſuffoquée par le *Goêtre.* (*a*) Ces cas ſont aſſez rares ; on obſerve plus communément que les perſonnes attaquées du *Goêtre* ne ſouffrent preſque aucune douleur, & vivent très-long-tems avec cette incommodité qu'ils préfèrent aux douleurs que leur cauſeroit l'extirpation.

Heiſter aſſûre ſur le témoignage de *Celſe* (*b*), que l'application des cauſtiques, du feu même, ſubſtituée à l'opération dont nous venons de parler, eſt quelquefois ſuivie d'un heureux ſuccès, & qu'il n'y a aucun riſque de l'employer, lorſque le *Goêtre* n'eſt pas trop invétéré, & qu'il n'adhère pas trop fortement aux groſſes veines du col.

(*a*) Obſ. 148.
(*b*) Chirurg. p. II. Sect. III. cap. CIV. p. 682.

§. VIII.

Des Poireaux.

Les Enfans sont sujets à de petites tumeurs qui attaquent leur visage, leurs mains ou leurs pieds, & qui ne méritent l'attention des personnes de l'Art, qu'autant que les parties qui en sont affectées peuvent en être défigurées. Ces élévations rondes & raboteuses sont composées de petites pointes semblables à des têtes de poireaux. C'est du moins de cette prétendue ressemblance qu'on a tiré leur dénomination. Ces tumeurs sont plus fréquentes chez les Enfans que chez les adultes, soit à cause de la délicatesse de leur peau, soit à cause de l'abondance de leurs humeurs & de leur qualité gluante & extrêmement visqueuse.

Indépendament des secours extérieurs dont nous allons parler,

les médicamens qui peuvent divifer la lymphe, ou la rendre plus fluide, paroiffent les plus convenables. On doit donc prefcrire aux Enfans qui ont une grande quantité de ces Excroiffances charnues, le régime de vie le plus humectant.

Plufieurs perfonnes s'imaginent que les Poireaux fe communiquent en les regardant trop attentivement, en les comptant, &c, mais ces erreurs populaires font fi extravagantes, qu'elles ne méritent pas la peine d'être rapportées.

Les moyens qu'on employe communément pour détruire les Poireaux, c'eft de les lier, de les couper ou de les confumer.

La ligature ne convient qu'à ceux qui font d'un volume un peu confidérable, & qui ont la bafe fort étroite. Cette ligature fe fait avec un crin de cheval, ou avec de la foye, &c.

Plusieurs personnes préfèrent l'incision de ces verrues à leur ligature. Cette opération se pratique avec des ciseaux ; mais il ne faut pas oublier, dès que les Poireaux ont été coupés, de les toucher avec de l'huile de Tartre par défaillance, avec de l'acide du Sel Marin, &c, ou d'appliquer pardessus une légère couche de poudre d'Alun ou de Précipité rouge. Sans cette précaution, le Malade souffre inutilement, & les Poireaux repoussent & reviennent plus gros qu'auparavant.

L'usage des consumans & des caustiques est, sans contredit, le moyen le plus efficace qu'on puisse employer pour détruire les Poireaux jusques dans leur racine. Outre que la douleur est moindre, la guérison en est plus certaine. Les Poireaux les plus légers & les plus mols, se dissipent ordinairement par la seule application des sucs

d'*Efula*, d'*Elaterium*, ou de la grande Chélidoine. La plante qu'on appelle *Verrucaria*, eſt fort recommandée par *Crollius*, dans ſon traité *De Plantis ſignatis*. Selon cet Auteur, la grande vertu de cette Plante vient de la reſſemblance des petites Excroiſſances qu'on trouve au bout de ſa tige, avec les Excroiſſances charnues qui forment les Poireaux.

Quand les Poireaux ſont durs, & d'une certaine groſſeur, il faut les conſumer avec de l'acide vitriolique, de l'acide nitreux, ou de l'eſprit de Sel. Ce dernier eſt préférable, ſur-tout à l'eau-forte; Meſſieurs *Andry* & *Dionis* aſſûrent du moins, qu'ils ont vû des eſchares plus conſidérables, & des inflammations à la peau dangereuſes, cauſées par l'application de l'eau-forte, qui n'ont jamais lieu dès qu'on ſe ſert de l'acide du Sel Marin.

Afin que la liqueur corrosive qu'on employe pour consumer les Poireaux, n'agisse point sur la peau des environs, on doit avoir l'attention de la couvrir avec un emplâtre troué au milieu à l'endroit de la verrue. Cette précaution absolument nécessaire pour les verrues étendues sur la surface du corps, doit être plus scrupuleusement observée, lorsque ces Excroissances se trouvent placées sur les paupières; on risqueroit autrement de faire perdre la vûe aux Enfans qu'on voudroit délivrer de cette légère difformité.

Heister recommande la méthode de l'application d'un fer brûlant. Les douleurs, dit cet Auteur, sont plus aiguës, mais elles sont momentanées, & les Poireaux ne reviennent plus. On ne doit jamais employer cette opération sur les verrues, qui se trouvent situées sur les paupières. Elle

seroit

feroit fuivie d'un trop grand danger pour la vûe. Il faut appliquer fur l'endroit qui a été touché par le fer brûlant, l'onguent *Bafilicum*, &c.

Les *Bateleurs* ont encore un autre moyen pour emporter les Poireaux, ils les frottent d'abord pendant quelque tems, & les ramolliffent avec un peu d'emplâtre de mucilage, après-quoi ils les détachent avec leurs ongles. Cette méthode ne doit point être adoptée, par la raifon qu'on a toujours obfervé que les Poireaux repouffent peu de tems après, & deviennent plus gros.

Enfin, dès que les Poireaux font cancéreux, il vaut mieux employer les topiques appropriés, & différer l'extirpation jufqu'à la dernière extrémité. Les funeftes exemples rapportés par plufieurs Auteurs, & fur-tout par *Saviardus*,

confirment l'utilité de ce précepte.

§. IX.

De la Maladie des Solstices ou de la Syrie.

LA Maladie des Solstices ou de la Syrie, que les Latins ont désignée sous le nom de *Fovea*, à cause de la forme de la tête qui paroît un peu écrasée, est une véritable inflammation du Péricrane ou des membranes qui tapissent le cerveau (*a*). *Plaute* a nommé cette inflammation, la maladie des Solstices ou de la Syrie, parce qu'il l'avoit vû régner plusieurs années de suite, précisément à l'approche des Solstices, & que tous les Esclaves qu'on amena de

(*a*) *Syriasis est inflammatio partium circa cerebrum vel ejus membranas.* Mercurial, de morb. infant.

la Syrie, en furent attaqués, & en moururent.

Mercurialis aſſûre que les Enfans ſont plus ſujets à cette indiſpoſition que les adultes, & que ceux qui en ſont attaqués ont les yeux pâles, la peau extrêmement ſèche, & les os de la partie antérieure de la tête applatis. La douleur de goſier, & la foibleſſe de l'eſtomach, ne tardent guère à paroître, la fièvre ſe déclare, le délire ſurvient auſſi-tôt, & le Malade périt au bout de trois ou quatre jours.

Cette Maladie eſt d'autant plus dangereuſe, que les Enfans qui réſiſtent à ſes premières attaques, tombent preſque toujours dans le maraſme.

Mercurialis & *Primeroſius* n'ordonnent dans cette inflammation de la tête des Enfans, que des topiques adouciſſans, tels que l'huile Roſat, l'onguent *Populeum*,

les décoctions des fleurs de Camomille, son huile, &c.

Cependant la méthode curative devroit être fondée principalement sur la saignée & sur les calmans ; on employeroit aussi, selon toute apparence, avec un grand succès, les purgatifs doux, les amers, les fondans légers, &c. On pourroit même prescrire ces médicamens aux Enfans qui sont à la mammelle, en proportionnant leur dose à la foiblesse de cet âge, en faisant observer à la Nourrice un régime de vie humectant, & lui recommandant en même-tems la privation des liqueurs trop fortes, la respiration d'un air frais, la dissipation, la gayeté & l'usage modéré de toutes les affections agréables.

Plusieurs Auteurs nous assûrent, que les Enfans qui se trouvent le plus exposés à l'ardeur du Soleil, & qui sont nourris avec du lait

trop chaud d'une Nourrice, ou-bien avec des alimens trop falés, reffentent ordinairement les impreffions de la Maladie dont nous parlons.

Dans les Provinces les plus Méridionales, les Enfans des payfans qui vivent à la campagne, & qui font tous les jours expofés à l'ardeur du Soleil, ne font pourtant pas plus fujets à cette inflammation de la tête, que ceux qui font renfermés dans les Villes. En un mot, cette affection eft très-rare, & lorfqu'elle furvient aux Enfans, on doit la confidérer comme l'effet de l'abondance des humeurs & de leur direction aux parties fupérieures; & la traiter à peu-près comme les croûtes de lait, qui proviennent de la même caufe, & avec lefquelles elle a un rapport bien fenfible.

§. X.

Du Suintement des Oreilles.

Le Suintement séreux & purulent des Oreilles, est plus ordinaire chez les Enfans que chez les adultes; il est presque toujours précédé d'une douleur inflammatoire de cette partie.

La direction des humeurs à la tête que nous avons si souvent énoncée dans cet Ouvrage, est la principale cause de cette incommodité. Nous ne sçaurions assez répéter cette découverte de *Stahl*; non-seulement elle sert à expliquer les phénomènes de plusieurs affections de l'enfance, elle indique encore les avantages qu'on doit attendre des progrès de l'âge.

Austrius rapporte une observation assez particulière du Suintement des Oreilles; il sortoit, dit cet Auteur, de celles d'un Enfant

qui étoit encore à la mammelle, une matière alimenteuse, d'une couleur assez blanche & sans aucune mauvaise odeur. Après avoir inutilement essayé plusieurs remèdes pour tarir la source de cet écoulement, cet Enfant fut sévré, quoiqu'il n'eût environ que six mois, & guérit par ce moyen dans très-peu de tems.

La douleur d'Oreilles qui précède le Suintement dont nous parlons, mérite l'attention des Médecins, tant par rapport à la gravité des Symptômes actuels, que par rapport aux funestes suites qui peuvent en résulter. Elle occasione quelquefois des convulsions, des mouvemens épileptiques, le délire; il se forme souvent des abscès dans l'intérieur de l'Oreille, ou des fistules, qu'on a peine à détruire; la maigreur survient accompagnée d'une fièvre lente, d'une surdité considérable, de la carie des os, &c.

Comme les Enfans ne peuvent point désigner le siége de leurs incommodités, & qu'ils sont presque toujours dans un état d'accablement ou de convulsion, il ne faut pas se contenter de tâter leur pouls, & les viscères du bas-ventre, il faut parcourir tous leurs membres; la plus grande attention de la part du Médecin, doit suppléer à l'impossibilité où sont les Enfans d'indiquer la partie de leur corps, qui est principalement affectée. On connoîtra, par exemple, que l'Oreille est menacée de quelque inflammation, dès que l'Enfant poussera des hauts cris toutes les fois qu'on voudra lui toucher l'Oreille malade, &c.

Avant que d'injecter aucune liqueur propre à calmer l'irritation des Oreilles, ou à détruire leur Suintement, on doit avoir l'attention de les nétoyer avec un cure-oreille. On y introduit ensuite un peu de laine ou de coton qu'on a trem-

pés auparavant dans une liqueur appropriée, compofée, par exemple, avec du vin, dans lequel on fait diffoudre de l'Alun, du Safran, de la Myrrhe, du Camphre, du Sel fédatif, &c. Les Narcotiques appliqués fur l'Oreille, ou pris intérieurement, font ordinairement très-efficaces dans le tems de l'inflammation. L'injection de l'urine eft recommandée par plufieurs Auteurs, fur-tout lorfque la douleur n'eft pas violente, & qu'il s'agit de diffiper les humidités fuperflues des Oreilles.

Les croûtes qui fe forment dans les narrines, & l'écoulement qui en fort quelquefois, méritent à peu-près les mêmes attentions que le Suintement des Oreilles. C'eft toujours la même caufe qui produit ces différentes incommodités. L'application des Topiques ne doit pas cependant faire négliger l'ufage des médicamens internes, des

légers purgatifs, par exemple, des absorbans, &c.

§. XI.

Du Bâillement fréquent.

Il est certain que les Enfans sont sujets à de fréquens Bâillemens, mais ces Bâillemens ne sont point une maladie, encore moins une maladie dont un Médecin doive s'occuper. Je suis surpris que des Auteurs éclairés soient entrés dans des détails aussi minutieux qu'inutiles; que *Leonillus Faventinus*, par exemple, & *Kufnerus*, nous aient parlé, avec quelque étendue, de la Pléthore des Enfans, de l'*Orcgmone*, du Bâillement fréquent, &c, & qu'ils aient traité avec une rapidité incroyable, les Maladies les plus sérieuses de cet âge. Est-il bien étrange que les Enfans qui dorment presque toute la journée, soient plus su-

jets à bâiller que les adultes ? Cet effet du fommeil, du défaut d'exercice, &c, ou fi-l'on veut ce figne de l'abondance & de l'épaiffiffement des humeurs, n'exige aucun fecours Médicinal, & n'eft fujet à aucun traitement établi fur des raifons folides. L'expérience nous prouve qu'on peut négliger cette prétendue affection, fans que les Enfans courent aucun rifque. Nous pafferons donc à quelqu'autre fujet plus effentiel.

§. XII.

De l'Hydrocéphale.

L'Hydrocéphale eft une Maladie particulière à l'enfance. On voit du moins très-rarement des adultes attaqués de cette efpèce d'Hydropifie ; on doit même préfumer, que celles qui fe manifeftent dans l'adolefcence ou dans l'âge viril, ont été formées dès

l'âge le plus tendre. La direction des humeurs à la tête de l'Enfant, la compression qu'elle souffre presque toujours dans le tems de la grossesse, & à son passage dans l'orifice de la matrice dès l'instant de l'accouchement, la molesse des os du crâne, le peu d'union de leurs sutures, la situation horisontale que les Enfans sont obligés de garder dans le berceau, le long sommeil qu'on leur permet, qui leur est effectivement nécessaire, sont autant de causes propres à déterminer l'accumulation des humeurs qui forme l'*Hydrocéphale*.

Cette accumulation des humeurs se fait entre les os de la tête & le péricrâne, entre le péricrâne & la peau, entre la dure-mere & la boîte osseuse de la tête; quelquefois même dans les ventricules du cerveau. Nous rapporterons à ce sujet une observation de l'illu-

ſtre *Véſale*, qui prouve ſon génie Anatomique & Médicinal.

Auguſtæ Vindelicorum puellæ, dit cet Auteur, *bienni caput in menſibus plus minùs ſeptem ita increverat, ut nullum viri unquam viderim, quod non mole illi cederet. Fuitque is affectus, quem veteres Hydrocephalum vocârunt, ab aqua quæ in capite aſſervatur, ſenſimque colligitur quanquam ea non inter calvariam & exterius ipſam ſuccingentem membranam, aut cutem (ubi aliàs aquam reperiri, Medicorum libri docent) huic puellæ fuerit collecta : verùm in ipſius cerebri cavitate adeóque in dextro & ſiniſtro illius ventriculis : quorum cavitas amplitudoque ita increverat, ipſumque cerebrum ita extenſum fuerat, ut novem ferè aquæ libras, aut tres Auguſtanas vini menſuras, (ita me ament ſuperi) continuerint. Ad hæc ut cerebrum in capitis vertice, membranæ quaſi modo, erat tenue, &*

quodammodo continuum cum sua tenui membrana corpus ; ita quoque calvaria fuit prorsùs membranea ; tantaque duntaxat sede ossea, quanta calvariæ puellæ erat amplitudo ; priusquam caput extra modum incresceret : eâ ferè ratione, quâ in nuper natis pueris, frontis os & verticis ossa constare cernimus, ubi illa alioquin mutuo sunt contermina & in admodum pueris, insigni intervallo amplitudinéque visuntur membranea. Cerebellum interim, cerebrique universa basis, secundùm naturam habebant utì & nervorum productiones, dein nullis prorsùs sedibus, quàm in cerebri ventriculis adeo atque dixi adauctis, aquam reperi, & puella ad mortem usque sensibus omnibus integrè est usa : & quoties caput, quum illam paucis antè mortem diebus conspexi, ab adstantibus movebatur, & nonnihil, quantumvis etiam leviter erigebatur, gravis illico tussis puellæ mo-

lesta fuit, cum difficili respiratione & totius faciei miro rubore, sanguinisque suffusione & lacrymarum proventu reliquo corpore mediocriter habuit: etsi laxis infirmisque sed non resolutis tamen fuerit articulis, neque præsenti etiam insigni macie, aut etiam serosi in membris tumore, aut morbi comitialis, aut tremoris alicujus notis. Jecur cum paulò post mortem spectaretur, subpallidum & nonnihil naturali aliàs jecore contractius duriusque occurrit: liene interdum maximo & molli conspicuo, perinde acsi jecoris vices aliquandiu obivisset: adeò ut cum præsentibus Medicis nihil æque admiratus fuerim, ac tantam aquæ vim in cerebri ventriculis, absque majoribus symptomatibus tamdiu fuisse collectum.

Le célèbre *Tulpius* a trouvé dans deux sujets différens morts de cette Maladie, deux livres d'eau contenues dans le ventricule droit, & renfermées dans une ef-

pèce de poche qui ne lui permettoit pas de passer dans le ventricule gauche.

Wepferus a fait la même Observation sur des Animaux. L'*Hydrocéphale* artificiel, dont parle *Fabricius*, dans la dix-huitième Observation de son troisième Chapitre, & pour lequel les parens furent condamnés à mort, n'étoit point de ce genre. L'eau étoit répandue dans toute la substance du cerveau.

Il est assez difficile de connoître l'espèce d'*Hydrocéphale*, qui dépend de l'accumulation des humeurs dans les ventricules du cerveau; les signes les plus certains qu'on puisse avoir dans ce cas-là, sont les bouffissures du visage & des paupières, la lenteur du pouls, un assoupissement presque continuel, un délire obscur, &c.

L'*Hydrocéphale* qui s'est formé entre les os de la tête & le péricrâne,

crâne, se distingue très-aisément par les symptômes qui l'accompagnent, par la grosseur prodigieuse de la tête, l'élévation de la tumeur qu'on observe sur son sommet, la couleur de la peau, son gonflement, les insomnies, l'écoulement involontaire des larmes, &c.

Les médicamens qui conviennent à toutes les espèces d'Hydropisie, peuvent être employés dans celle de la tête. On est seulement obligé d'en proportionner la dose à l'âge des enfans qui en sont attaqués; les Anti-épileptiques sont quelquefois efficaces, mêlés sur-tout avec les Céphaliques, & répétés pendant quelque tems.

Placentinus assûre qu'il a vû des Enfans guérir de cette cruelle maladie, par un usage assez constant des alimens les plus secs, soutenu de quelque léger stomachique.

Hildanus recommande les fomentations faites avec des linges trempés dans une eau de chaux, & réitérées plusieurs jours de suite. L'avantage de ce Topique a été confirmé par le plus heureux succès dans les *Hydrocéphales* externes.

Pison rapporte un exemple assez frappant de l'efficacité des Cautères appliqués à la nuque du col, ou à la partie postérieure de la tête. (*a*) A peine le Malade, qui vint lui demander du secours, eut suivi le conseil que *Pison* lui donna de se faire appliquer un Cautère, qu'il se sentit soulagé ; les douleurs cruelles qu'il ressentoit pendant la nuit, & qui l'empêchoient de dormir, s'appaiserent. L'écoulement des eaux que le Cautère détermina, fit disparoître la tumeur de la tête, & les bouffissures du visage. En un mot, voici les pro-

(*a*) Page 43. Observ. Med.

pres termes de l'illuftre Médecin que je viens de citer : *Dictum factum, aquâ virore quodam infigni, & bili praffinæ finitimâ ubertim, per plures dies dimanante acerbam ille inquietamque vitam jucundiffimâ ftatim quiete commutavit. Cujus beneficii memoria adeo illius hæfit animo, ut nunquam me obviam pofteà offenderit, quin tanquam fotera fuum amplexaretur.*

Une jeune fille, qui étoit attaquée d'un véritable *Hydrocéphale*, eut le malheur de tomber dans un puits, précifément dans le tems que les médicamens que lui avoit prefcrits le même Auteur, commençoient à lui faire bien augurer de fa guérifon. (*a*)

Enfin, lorfque les remèdes internes, & les Topiques, ne caufent aucun foulagement au Malade, ni aucune diminution dans les Symptômes, plufieurs Médecins

(*a*) Car. Pifon. Obferv. Medic. pag. 42.

conseillent les scarifications à la peau de la partie inférieure de la tête. Quoique *Primerosius*, *Mercurialis*, *Hucherus*, &c, assûrent que cette opération n'a jamais réussi, elle paroît cependant indiquée, lorsque les autres secours sont devenus inutiles; mais on ne doit la tenter qu'à la derniere extrémité, & après avoir essayé toutes les autres méthodes, & sur-tout l'application des emplâtres *épispastiques* sur la partie postérieure de la tête.

§. XIII.

De la Vermine qui s'engendre à la tête.

CETTE Maladie n'a lieu que dans les Enfans, dont les meres & les nourrices ne prennent aucun soin. En effet, on la remarque bien rarement dans les Enfans qui sont tenus proprement, & pei-

gnés tous les jours. Il feroit très-essentiel, que les meres ou les nourrices du Peuple, fissent un peu plus d'attention aux suites funestes de leur négligence. Plusieurs Enfans qui tombent dans un état de maigreur horrible, & qui meurent enfin d'une fièvre lente, auroient été conservés par la moindre attention à cet égard, par l'application d'un peu d'onguent mercuriel sur la tête, par le soin de couper plus souvent les cheveux des Enfans, &c.

§. XIV.

De la Maigreur des Enfans.

Nous avons parlé dans le premier Chapitre du second Livre de la Maigreur qui survient aux Enfans dans le tems du sévrage, & nous avons observé que la nature ménageoit cette Maigreur pour dégorger les vaisseaux des

sucs laiteux qu'ils contiennent, & pour disposer les Enfans à soutenir sans aucun danger l'action des alimens plus solides, qu'on fait ordinairement succéder à l'usage du lait. Nous avons aussi énoncé dans l'Article de la Puberté, la Maigreur qui est occasionnée par l'accroissement, & à laquelle les Enfans résistent presque toujours, sur-tout lorsqu'ils ne se livrent à aucun excès. Nous ne parlerons donc maintenant que de la Maigreur accompagnée de la fièvre, & des autres Symptômes qui peuvent la faire regarder comme une maladie dangereuse, & digne de l'attention du Médecin.

Avant que de prescrire aucun médicament aux Enfans qui ont une fièvre lente, & qui tombent dans le marasme, il faut avoir une juste connoissance des causes qui ont pû les réduire dans cet état de dépérissement. Chaque espèce de

Maigreur exige un traitement particulier. Celle qui vient, par exemple, d'un défaut d'alimens, des veilles pouſſées trop loin, d'un état d'ennui, &c, demande des ſecours qui ne ſçauroient convenir au maraſme qui dépend des obſtructions dans les glandes du méſentère, de la lienterie, du dévoyement, de l'habitation d'un climat favorable à cette Maladie, &c. Il eſt donc très-eſſentiel de queſtionner les Meres & les Gouvernantes des Enfans, pour découvrir l'origine de leur Maigreur.

Il arrive ſouvent, dit M. *Andry*, que le viſage des Enfans ne laiſſe pas d'être plein, & de faire honneur, comme l'on dit; mais toute l'épine du dos & toutes les côtes ſe décharnent de manière que la taille eſt comme un fuſeau.

Quand on ſoupçonne que cette Maigreur vient de ce que l'En-

fant chême, il faut tâcher de découvrir ce qui le fait chêmer, & l'on verra pour l'ordinaire que c'est que dans la maison, on témoigne plus d'amitié à quelque autre Enfant, & qu'il en a de la jalousie. On ne sçauroit se figurer jusqu'à quel point un Enfant est sensible là-dessus ; il cache son chagrin en-dedans, & garde sur cela un sécret impénétrable ; il faut deviner sa peine. L'unique moyen d'y parvenir, est de témoigner moins d'amitié à son frère ou à sa sœur, à qui je suppose que jusques-là on en a marqué beaucoup. Il faudra alors observer avec attention ses yeux ; on connoîtra bientôt s'il a de la jalousie ; car, s'il en a, il ne s'appercevra pas plûtôt de ce changement, que ses yeux deviendront plus sereins ; on le verra moins sournois & moins rêveur que de coutume. Dès que le mystère sera connu, il faudra

abſolument prendre le parti de retrancher en la préſence de l'Enfant, toutes les careſſes qu'on avoit coutume de faire aux autres; & lui en faire à lui le plus qu'on pourra; mais enſorte qu'il ne s'apperçoive pas qu'il y a de la ruſe: car les Enfans ſont fins de leur côté, & au-delà de tout ce qui ſe peut imaginer. Ils liſent dans l'ame de ceux qui les approchent, & là-deſſus nous ſommes ſouvent leurs dupes: ils ne s'appliquent qu'à nous pénétrer. (*a*)

Que les Enfans ſoient capables de jalouſie, c'eſt un point dont on ne ſçauroit douter: ils le ſont même étant encore à la mammelle. *J'ai vû*, dit Saint Auguſtin, *un Enfant jaloux: il ne ſçavoit pas encore prononcer aucune parole, & avec un viſage pâle & des yeux ir-*

(*a*) Orthopédie, pag. 157.

rités, il regardoit déja un autre Enfant qui tettoit avec lui. (*a*)

Quelques Auteurs ont attribué la Maigreur excessive des Enfans, à des sortilèges pratiqués par de vieilles femmes. *Plutarque* parle d'une espèce de Sorciers qui rendoient malades tous les Enfans qu'ils approchoient. *Mercurialis* croit avec raison, que la respiration, ou l'attouchement de certaines personnes mal-saines, peuvent communiquer aux Enfans une Etisie mortelle. La Gale ne se communique-t-elle pas par le seul attouchement de la personne qui est attaquée de cette maladie, quelquefois même par l'attouchement du linge & des habits qu'elle a portés? Combien de fièvres malignes, & d'autres maladies transmises par le souffle des Malades,

(*a*) Educ. des Enf. par M. de Fenelon, Archevêque de Cambray.

ou par la mauvaiſe odeur des matières qu'ils rendent dans le cours de leur indiſpoſition ? Le regard trop attentif d'une perſonne décharnée, hideuſe & mal-ſaine, comme ſont la plupart de ces vieilles femmes qu'on traite de *Sorcières*, ſuffit pour rendre certains Enfans étiques. N'a-t-on pas vû des perſonnes attaquées d'une ophthalmie, pour avoir regardé trop fixement les yeux d'une autre perſonne qui ſouffroit de la même Maladie ? Nous rapporterons à ce ſujet un paſſage de *Montagne*, qui prouve le pouvoir de l'imagination ſur notre corps.

Je vivrois, dit cet Auteur, *de la ſeule aſſiſtance de perſonnes ſaines & gaies. La vûe des angoiſſes d'autrui m'angoiſſe matériellement, & mon ſentiment ſouvent uſurpe le ſentiment d'un tiers. Un Touſſeur continuel irrite mon poulmon & mon goſier. Je.*

visite plus mal-volontiers les Malades ausquels le devoir m'intéresse, que ceux ausquels je m'attends moins, & que je considère moins. Je saisis le mal que j'étudie, & le couche en moi. Je ne trouve pas étrange qu'elle donne & les fièvres & la mort à ceux qui la laissent faire, & qui lui applaudissent. Simon Thomas étoit un grand Médecin de son tems. Il me souvient, que me rencontrant un jour à Toulouse, chez un riche Vieillard pulmonique, & traitant avec lui des moyens de sa guérison, il lui dit, que c'en étoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compagnie: & que fichant les yeux sur la fraicheur de mon visage, & la pensée sur cette allégresse & vigueur, qui regorgeoit de mon adolescence: & remplissant tous les sens de cet état florissant en quoi j'étois alors, son habitude s'en pourroit amender: mais il oublioit à dire, que la mienne

s'en pourroit empirer auſſi. * En effet, les Maladies ſe communiquent quelquefois auſſi vîte que les paſſions. L'humeur des perſonnes avec leſquelles nous vivons, influe preſque toujours ſur la nôtre. Ne ſommes-nous pas ordinairement gais, triſtes, ſilencieux, &c. ſuivant la compagnie que nous fréquentons ? Pourquoi cette même ſympathie n'exiſteroit-elle pas à l'égard des Maladies qui ne diffèrent preſque point des paſſions, ou qui n'en diffèrent pas autant qu'on pourroit l'imaginer?

* Montagne, Liv. I. Chap. XX. Edition d'Amſterdam de 1659.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE,

Des Matières contenues dans ces deux Volumes.

* *Les Chiffres Romains* I, II, *marquent les Tomes ; & les Chiffres Arabes, les Pages.*

A.

ABSORBANS. Leur usage & utilité dans les convulsions des Enfans, *II*, 15-18.

Accouchement. Quand on doit le procurer, *I*, 40, 41.

Signes qui dénotent qu'il est prochain, & sera heureux, 45.

Comment on doit se conduire dans un Accouchement naturel & aisé, 45, 46.

Ce qui le rend forcé, long & laborieux, 46.

Accouchement le plus naturel, *I*, 52.
Précautions à prendre à l'égard des différentes ſortes d'Accouchemens, 52-54.
Ce qu'eſt l'Accouchement ordinaire, 56.
Quelles doivent être les précautions & les examens à ſon égard, 57-60.
Pourquoi eſt difficile celui des *Femmes* rachitiques, *II*, 215.
Voyez *Douleurs. Médecins. Pratiques.*
Adultes, voyez *Fœtus.*
Affections de l'ame. Les deux points ſous leſquels elles ſont conſidérées par la Médecine-pratique, *I*, 312, 313.
Voyez *Médecins.*
Affections vermineuſes. Quand elles ſont plus fréquentes, *II*, 62.
Cas où ces affections indiquent la mort prochaine des *Enfans*, 63.
Voyez *Enfans.*
Air. Son utilité pour la conſervation de la ſanté, *II*, 286, 287.
Expédient pour le renouveller, 288.
Pourquoi il eſt eſſentiel de faire prendre le grand Air, même celui de

la campagne aux jeunes *Enfans*, II, 288-290.
Voyez *Enfans*.
Albret, (Jeanne d') mere d'Henri IV, Roi de France, *I*, 329.
Aliment convenable à la nourriture des Enfans nouveau-nés; ses effets, *I*, 138-141.
Premier Aliment solide qu'on donne aux jeunes *Enfans*, 214.
Quel il doit être, 215-219.
Seuls Alimens qu'on doit accorder aux *Enfans* à la mammelle, 218, 219.
Ceux propres aux *Enfans* nouvellement sevrés, 270, 271.
Quantité qu'on leur en doit donner, 276-280.
Voyez *Lait*.
Allantoïde, membrane, *I*, 64*.
Alvéoles des mâchoires. Celles des *Enfans*, *I*, 223, 224.
Amaigrissement des animaux & *Enfans* qu'on févre est un changement utile, *I*, 259, 260.
Ame. Quand elle s'unit avec le *Corps*, *I*, 17-19.
Comment elle agit sur le *Corps*, 19.
Amnios ou *Chorion*. Son développe-

ment ou accroiſſement, *I*, 16, 17.
Animal aquatique ou vrai Poiſſon, nous commençons par l'être, *I*, 19.
Animaux granivores. Nourriture des jeunes, *I*, 244.-des jeunes Animaux carnaſſiers, 245, 246.
Voyez *Quadrupèdes. Sevrage.*
Antiſpaſmodiques préférables aux Narcotiques dans les convulſions des *Enfans*; leur uſage, *II*, 19, 20.
Aphthes ou *Gales* de la bouche. Ce que c'eſt; pourquoi les *Enfans* y ſont plus ſujets, *II*, 105.
Leur cauſe & curation, 105, 106.
Artères, leurs fonctions à l'égard du *Fœtus*, *I*, 65, 66.
Articulation des *Os* de la *Cuiſſe*; comment elle ſe fait avec les Os innominés, *II*, 163.
Cauſes des accidens qui arrivent à cet égard, 163-166.
Articulations des *Genoux*. Comment elles ſe dérangent, *II*, 166.-on y remédie, 167.
Aſcarides. Quand les *Enfans* ſont ſujets à cette eſpèce de Vers, *II*, 62.
Avortement. Quand il eſt à craindre, *I*, 37-40.
Ses avant-coureurs, 40, 41.

B.

BAILLEMENT fréquent dans les *Enfans*, sa cause, *II*, 298. 299.
Barbe. (*la*) Comment elle vient, *I*, 353, 354.
Voyez *Femmes.*
Beauté absolue du visage & du corps. Comment on pourroit en donner une idée immuable, *II*, 147, 148.
Becs de Lièvre. Ce que c'est, *II*, 143.
Quand il faut se déterminer à l'opération, 143, 144.
Bégayement, ce que c'est, *II*, 253.
Ses causes, 253, 254.
Comment on connoît que cette difformité vient de ce que le filet est ou trop gros ou trop court, 254. & on y remédie en ces cas, 254, 255.
Suite de cette opération lorsqu'on n'arrête pas la légère hémorrhagie qui survient, 255, 256.
Le plus ordinaire, 257.
Voyez *Bredouillement*, (la) *Précipitation* à parler.
Berceau, quel il doit être, *I*, 120.
Besicles, ce que c'est ; leur utilité, *II*, 142.

Boisson. Celle des *Enfans*, *I*, 275, 276.
Bosses, ce dont elles sont l'effet, *II*, 149, 153, 158.
Comment on peut remédier à ces difformités, 149.
Cas où il est plus à propos de les laisser subsister, 150.
Bouffissures. Quand la Bouffissure légère du ventre des *Enfans* est d'un bon augure, *II*, 64.
Remède propre à cette maladie, 65.
Quelles sont celles qui se forment inégalement dans le ventre des *Enfans*, 65.
Leur cure, 68-71.
Leur effet, 70.
Pourquoi les *Enfans* y sont très-sujets, 70, 71.
Bouillie ordinaire, son imperfection, *I*, 214, 215.
Celle qui convient aux jeunes *Enfans*, *I*, 215, 217. *II*, 278.
Bras. Leurs mauvaises conformations sont rares; comment on y remédie, *II*, 161.
Brechet. (le) Effets & causes ordinaires de son déplacement, *II*, 151.
Comment on remédie à son déplacement, 151.

Ses suites; comment il se déplace; *II*, 152.

Bredouillement, (le) en quoi il diffère du *Bégayement*, *II*, 257.

Causes de ces deux vices, 257, 258.

Comment on y remédie, 258.

Bronchocèle ou *Hernie* de la trachée-artère. Sa formation; ses effets, *II*, 273, 274.

Brulures. Leur indication curative, *II*, 129.

BRUYERE. (la) Réfutation de la Critique de sa maxime sur la manière dont se présentent les *Sots*, *II*, 169-172.

C.

CALCUL. (le) Causes éloignées qui favorisent sa formation dans les *Enfans*, *II*, 182, 183.

Ce qui s'opposeroit à sa formation, 183.

Moyen de prévenir les rechutes de cette maladie, 183, 184.

Carreau. (le) Curation de cette maladie, *II*, 66, 67.

Ceindres, (les) où siége cette espèce de Gales, *II*, 109.

Leur indication curative, 119.

111. - quand il y a inflammation, *II*, 111.

Ceintures que portoient plusieurs peuples, leur origine, *I*, 337.

Chacril. Toux auxquelles son usage est salutaire, *II*, 26.

Cheveux. Couleur de ceux que les *Enfans* apportent en naissant, *I*, 389, 390.

Usage de porter des cheveux étrangers; à qui seul ils conviennent, 390.

Quand ils tombent ou diminuent, 391, 392.

Cas où ils deviennent blancs, & reprennent leur couleur naturelle; leur racine, 392.

Pourquoi ils n'ont pas toujours la même consistance & la même couleur, 393, 394.

Il est nécessaire de les bien entretenir, 394.

Cheveux fourchus, *I*, 395.

Cause de leur chute, 395. * Remèdes pour cette incommodité, 396.

Ce qui est très-utile pour les entretenir, 396, 397.

Cheveux de lait, *I*, 397.

Cheveux plats ou frisés, *I*, 397, 398,

Manières différentes d'arranger les

Cheveux & la *Barbe*, I, 398, 399.
Voyez *Rouille* des Cheveux.
Chirurgien-Dentiste. Néceſſité d'en envoyer un dans chaque Ville conſidérable, I, 386, 387.
Chirurgiens. Combien leur négligence, quant aux opérations qui concernent les Dents, eſt blâmable, I, 386.
Chorea S. Viti, mal-à-propos confondu avec le *Tarentiſme*, leurs Symptômes, II, 264, 265.
Deſcription de cette maladie; ceux qu'elle attaque préférablement, 267, 268.
Sa cauſe, 268, 269.
Sa curation, 270-272.
Chorion. Voyez *Amnios*.
Chute du Fondement. Sa cauſe; quand elle arrive, II, 117, 118.
En quoi elle conſiſte, 118-120.
Manœuvre pour relever le *Fondement*, 121-123.
Abus à cet égard, 123, 124.
Cils compoſés d'un double rang de poils; comment y remédier, I, 399.
Clavicule. (la) Sa poſition; cas où elle fait une eſpèce de boſſe, II, 158.
Ce qu'il faut faire pour remédier à ce vice de conformation, 159-161.

Coccix. (le) Ce que c'eſt; ſujet à luxation, *II*, 155.
Comment il faut y remédier, 155, 156.
Convulſions, ce qu'eſt cette maladie, *II*, 4.
Combien, & pourquoi les *Enfans* y ſont ſujets, 4-6.
Comment elles doivent être traitées, 6-13, 15-19.
Leurs cauſes, 21-23.
Voyez *Abſorbans*. *Chorea S. Viti*. *Purgatifs*.
Coqueluche, quelle eſt cette convulſion; ſa curation, *II*, 25, 26.
Cordon ombilical, comment, & quand s'en doit faire la ligature, *I*, 60, 61.
Artères dont il eſt compoſé, 63, 64.
S'il eſt abſolument néceſſaire à la vie du *Fœtus*, 66.
Corps, (le) ce qu'il eſt, *I*, 2.
Si notre corps eſt double, 7.
Comment s'en moulent les parties, & il devient un corps organiſé, 11.
Changemens auxquels celui des *Enfans* eſt ſujet, 348, 349.
Voyez *Ame*.
Corps que l'on met aux *Enfans*, leur

ſtructure & uſage, I, 331.
Origine de ces fourreaux, 331, 332.
Inconvéniens & abus qu'on a remarqués dans leur uſage, 333, 336.
Pourquoi ils ne ſont point nuiſibles, 336-338.
Quels ils doivent être, 339, 340.
Que dire des Nations entières qui n'en ſont point uſage, 340.
Cou, quel il doit être pour être bien fait, II, 273.
Courte-haleine, voyez *Parole* entrecoupée.
Croûtes qui ſe forment dans les narines; leur cauſe & curation, II, 297, 298.
Croûtes de lait. Leur origine & uſage, II, 91-93.
Quand elles gardent leur nom; & prennent celui de *Teigne*, 93, 94.
Leur traitement lorſqu'elles ſont bénignes, 94-99.
Voyez *Teigne*.
Cuiſſe, (la) voyez *Articulation*. *Jambes*.
Cure-dents. Ceux qu'on doit préférer, I, 387, 388.
Abus à cet égard, 388.

D.

DANGERS que nous courons avant de naître, *I*, 36.
Demoiselles, voyez *Jeux*.
Dents, (les) ce dont & comment elles se forment, *I*, 224, 226, 227.
Moyens de les rendre aussi bonnes, belles & propres qu'elles doivent l'être, 235-240.
Si leur entretien n'exige que des soins ou des remèdes locaux, 376.
Leur rapport avec tous les viscères, 376, 377.
Ce qui en entretient la beauté & la solidité ; & est efficace contre les fluxions des Dents, 378, 379.
Quand elles se couvrent de *Tartre*, 382.
Excès qui les gâtent, 382, 383.
Nécessité de faire examiner celles des *Enfans* ; & de veiller qu'ils ne les emploient point à toute sorte d'usage, 383, 384.
Quand on doit limer celles des *Enfans*, 384.
Remèdes qu'on doit employer pour les Dents, 386.

Utilité de leur entretien, *I*, 387.
Voyez *Maladies*.
Dents de lait. Leur nombre; quand elles commencent à paroître, & tombent, *I*, 372.*
Leur destination, 373.
Ce qu'elles sont, 374, 375.
Attention que demande leur chute, 384, 385.
Celles qui sont plus sujettes à la carie, 385.*
Dentition, voyez *Enfans*.
Descentes des *Enfans*; leurs causes, *II*, 112, 113.
Leur indication curative, 112-114.
Abus à cet égard, 114, 115.
Dévoiemens, leur diagnostic chez les *Enfans*, *II*, 29-30. & curation, 31.
Curation de ceux qui sont l'effet d'un serrement spasmodique, 32. qui sont occasionnés par la mollesse, par le relâchement & par l'inertie de tous les viscères du bas-ventre, 32, 33.
Diarrhée (la) moins dangereuse dans les *Enfans* attaqués de la petite *Vérole*, que la difficulté de respirer, *II*, 87.
Diete. Combien il est difficile d'en établir des loix générales, *I*, 262-264.
Quid, lorsqu'il s'agit de régler le gou-

vernement des *Enfans*, *I*, 264, 265.
Elle concourt à la bonté des Dents, & remédie à leurs maladies, 378, 379.
Doigts. Vaine tentative de remettre ceux qui croissent inégalement & se contournent irrégulierement, *II*, 161, 162.
Comment, & quand on doit remédier aux Doigts surnuméraires, 162.
Douleurs fausses, 42. *Douleurs* vraies, 42, 43.
D'où viennent les douleurs de l'*Accouchement*, 43.

E.

ECROUELLES, ce qu'est cette maladie, *II*, 184.
Leur principal siége, 186, 187, 189.
En quoi consiste la disposition écrouelleuse, 187, 188.
Points sous lesquels elles doivent être considérées, 188.
Parties du corps les plus exposées au vice écrouelleux, 190.
Ce qu'il faut faire dans leur traitement, 190-194.

Etats différens des Ecrouelles, *II*, 194, 201.
Moyens qu'on doit employer dans le commencement des attaques écrouelleuses, 195, 196.
Cas où cette maladie ne seroit point si ordinaire & si dangereuse chez les *Enfans*, 197.
Ce dont cette maladie est accompagnée lorsqu'elle est parvenue à son dernier état, 199, 200.
Indication curative de cette maladie alors, 200-202.
Voyez *Glandes*. *Goître* (le) *Rachitis*, (les) *Tumeurs* écrouelleuses.
Embryon. Ce qu'il est dans les premiers tems de la grossesse, *I*, 343.
Embryons des Grenouilles, comment soutenus dans l'eau, *I*, 19.
Emmaillotement. Manière de le faire, *I*, 94-96.
Attention requise par rapport aux différens membres de l'*Enfant*, 97-99.
Inconvéniens réels qui compensent les avantages de l'Emmaillotement, 100-104. *II*, 237.
Son seul avantage, *I*, 105.
Comment on pourroit prévenir les

inconvéniens de l'Emmaillotement, *I*, 106-109.
Enfant dans le ventre de la mere, *I*, 1-36.
Ce qui fait que les Enfans ressemblent au pere ou à la mere, 6, 7.
Ce qui détermine le sèxe de l'Enfant, 9, 10.
Pourquoi on devroit faire naître les Enfans à la campagne, 25, 26.
Tems de la naissance de l'Enfant, 37.
Comment il s'annonce, 37, 38.
Ce qu'on doit faire pour sçavoir si l'Enfant est mort ou vivant, 54.
Révolutions qui se passent dans le corps d'un Enfant nouveau-né, 62, 63.
S'il peut être privé de l'Air, 72.
Causes des accidens & maladies qui arrivent aux Enfans nouveau-nés, 74-77.
Grandeur, pésanteur de l'Enfant nouveau-né à terme; rougeur de sa peau; forme de son corps, de ses membres; jaunisse qui lui survient, 79.
Croûte ou Galle qui se forme au sommet de sa tête, 80.
Sa peau, 80, 81.

Comment on peut remédier à la foiblesse de l'Enfant nouveau-né, *I*, 87, 88. à ses cris, à son mal-aise, à ses douleurs, à sa fièvre, 88-91.

Purgation qui lui est utile, en même-tems à la mere, 92, 93.

Combien est fausse l'idée de ceux qui pensent que les Enfans marcheroient à quatre pattes, si on n'avoit eu soin de les emmailloter, 103 * 107.*

Comment il annonce qu'il a besoin de nourriture, 115.

Cause & remèdes de leurs étouffemens, cris & mouvemens convulsifs, 117-119.

Comment on peut suppléer au besoin de nourriture de l'Enfant ; abus ordinaire à cet égard, 117 *, & remédier à la tension, boursoufflement, & douleur de leur ventre, 119.

Ce qui les appaise, 119.

Manière de les bercer, 119-123.

Inconvénient de l'abus à cet égard, 123, 124.

Comment on doit les nettoyer, 125-128. & les coucher, 128-130. *II*, 153.

Tems auquel ils doivent prendre de la nourriture, *I*, 130-133.

Usage de la *Nutrition* chez les Enfans, I, 135-138.
Pays où ils ne tettent que huit ou quinze jours, 160*161.
Régime de l'Enfant par rapport à l'aliment qu'il doit prendre, 211-219.
Ce dont on doit les nourrir après le premier mois de leur naissance, 221.
Comment on doit remédier aux douleurs qu'ils ressentent dans le tems de la *Dentition*, 232-236.
Soin qu'on doit avoir des Enfans dont les *Dents* vont paroître, 241.
Quand on doit les sevrer, 250, 251.
Alimens qu'on doit leur donner pour leur faire perdre l'habitude du *lait*, lorsqu'on veut les sevrer, 257.
Seul remède aux indispositions des Enfans, lorsqu'elles dépendent du sevrement, 257, 258, 260.
Ce que c'est, & comment on doit sevrer les Enfans, 260, 261.
Quelle doit être la nourriture des Enfans sévrés, 267, 268.
Opinion la plus répandue à cet égard combattue, 268, 269.
On peut accorder aux Enfans se-

vrés quatre *Repas* par jour, *I*, 279; 280. sans leur permettre de manger & de boire entre ces repas, pourquoi, 280.

Les *Ragoûts* & mets recherchés leur sont interdits, 281. *Quid*, à l'égard des Enfans de paysans ou du peuple, 281, 282.

Comment on doit diriger leurs excrétions qui se font par les intestins & les voies urinaires, 283-286, 327.

On ne doit point les éveiller au milieu de la nuit pour les engager à pisser; ceux auxquels cet usage est nécessaire, 284.*

Combien il leur est nuisible d'habiter des lieux fermés, des lieux bas, 289, 290.

Comment on doit les familiariser aux vicissitudes de l'Air, & des saisons, 291, 292.

Combien il est nécessaire de les prémunir par l'habitude contre ces vicissitudes, 293, & avantageux de les accoutumer à se lever de bon matin, 296.*

Heures de sommeil qu'on leur peut accorder, 298, sans cependant les éveiller brusquement, 299. Pourquoi, 300.
Pourquoi

Pourquoi il faut les accoutumer à coucher durement fur des matelats, *I*, 300, *n.* 301.
Ce à quoi il faut s'oppofer lorfqu'ils fe font échauffés, & mis en fueur par quelque exercice violent, 311.
Comment on remédie à quelques-unes de leurs infirmités, 317.
Combien la façon de les élever délicatement leur eft nuifible, 326, 327.
Qualité de l'étoffe qu'on doit appliquer immédiatement fur leur peau, 328, 329.
A quel âge la conftitution des Enfans des deux fexes change ordinairement, 342, 343.
Jufqu'à quel âge les Enfans peuvent être élevés, nourris & médicamentés de la même façon, 344.
Changemens frapans qu'on remarque dans un Enfant de 14 ans, 346-348.
Caufe des révolutions & incommodités qu'ils éprouvent alors, 349-351.
Quel eft le changement qu'ils éprouvent quant à la *Voix*, 351-353.
Symptôme de puberté peu commun qu'ils éprouvent quelquefois, 358, 359.

Leurs mammelles, *I*, 359, 360.
Pourquoi à la ſuite de longues maladies, on les voit grandir plus qu'ils n'auroient fait en ſanté, 360.
Attention qu'on doit avoir pour ceux qui ſont parvenus à l'âge de puberté, 360-362.
Indiſpoſitions qu'ils reſſentent avant de parvenir à l'âge de puberté, *II*, 1-3.
D'où viennent ces Indiſpoſitions, 2.
Les révolutions qu'excitent ces indiſpoſitions ſont ou ſalutaires ou nuiſibles, 2, 3.
Pourquoi les Enfans ſont très-ſujets aux Vers, 33, 34.
Meurent ordinairement avant l'âge de puperté ceux qui ſont très-ſujets aux *Affections* vermineuſes, 62, 63.
Règles générales touchant le prognoſtic des Enfans attaqués de la petite Vérole, 87, 88.
Grand ſoin qu'on doit prendre de leur Port, Taille & démarche, 168, 169.
A quel âge ils deviennent rachitiques, 214, à quel âge ils guériſſent, 215.
Ceux qui guériſſent plus ſouvent du rachitis que lesautres, 216.

Ils ſont quelquefois ſujets à des Vers qui naiſſent autour de leur nombril, *II*, 218, 223, 224. Ils ſont fins, 313.

Voyez *Air. Alimens. Alvéoles. Aphthes. Boiſſon. Bouffiſſures. Bouillie. Calcul* (le). *Cheveux. Convulſions. Corps* des Enfans. *Dents. Deſcentes. Dévoiement. Diarrhée. Ecrouelles. Emmaillotement. Exercices. Gerſures. Habillemens. Hémorroïdes. Jalouſie. Jambes. Jeux. Immerſion. Lait. Langue. Lotion. Maladies, Médecins. Nourrices. Opérations* de l'ame. *Os* des Enfans. *Pierre* (la). *Poumons. Rachitis* (le). *Sang. Santé. Senſations. Sommeil. Taches. Taille* (Opération de la). *Teſticules. Tête. Tour. Vérole* (la petite). *Vers* ombilicaux. *Vomiſſement. Yeux.*

Engelures, Leurs cauſes, *II*, 126, 127.
Leur curation, 127, 128.
Abus à cet égard, 128, 129.

Engorgemens & *Elévations* du Ventre, leur cauſe, & curation, *II*, 67-71.
Ceux ou celles qui y ſont plus ſujets, 68.

Envies, voyez *Taches.*

Epine. Quel eſt l'état naturel de l'Epine

qui répond à la *Poitrine*, *II*, 152.
Causes & effets des Déplacemens de ces parties, 153, 154.
Abus à cet égard, 154.
Parti à prendre dans ses courbures, 155.
Cause de la courbure de l'Epine du dos, 216.
Voyez *Coccix*.
Exercices des *Enfans*. Excès à éviter dans leurs exercices, *I*, 309, 310.
Extinction de Voix. Quelle est cette maladie; sa cause; celles avec lesquelles on ne doit pas la confondre, *II*, 233. 234.
Ses causes éloignées les plus ordinaires, 234, 235.
Sa curation, 235, 236.

F.

FACE, (la) voyez *Maux*.
Femelle, voyez *Mâle*.
Femmes. Celles qui ont de la Barbe, *I*, 357.
Elles ne deviennent point chauves, 391.
Voyez *Accouchement*.
Femmes en couche. Situations les plus

favorables pour leur délivrance, qu'on doit leur indiquer, *I*, 50.
Voyez *Immerſion*.
Fièvre des *Enfans*. Quelle elle eſt, *II*, 89, 90.
Fièvres malignes, comment elles ſe tranſmettent, *II*, 314.
Fièvres putrides Vermineuſes. Claſſe de Fièvres où elles rentrent; leur curation, *II*, 55-57.
Filles. Changemens que les corps des jeunes Filles éprouvent à l'entrée de la puberté, *I*, 362.
Filles rachitiques, *II*, 215.
Voyez *Règles*.
Fœtus, ſa formation dans la Matrice, *I*, 12-14.
Quand ſes parties ſont apparentes, 14.
Comment, & quand ſe fait ſon *Oſſification*, *ibid*.
Sa ſituation dans la Matrice, 15, 16.
Pourquoi ſa tête eſt courbée en avant, 15. *
Sa nutrition, 17
Effet de la liqueur qui le ſoutient, 19, 20.
Riſques auxquels il eſt pour lors expoſé, 20.

A quoi on peut le comparer dans le tems qu'il adhere au fond de la Matrice, *I*, 26, 27.
Comment il croît & grandit, 28.
Exemple des cas rares où l'on a vû naître des Fœtus au sixième mois, 37*, 38.
S'il fait excrétion d'urine étant renfermé dans la Matrice, 65.
Son enveloppe, 66.
Si ses capsules atrabilaires sont plus fortes que celles des *Adultes*, 68, 69.
Les Fœtus ont les *Reins* plus grands que les *Adultes*, 69, 70.
Voyez *Artères*. *Cordon* ombilical. *Foie*.
Foie, (le) sa fonction chez le *Fœtus*, *I*, 67, 68.
Fondement, voyez *Chute*.

G.

GALE, comment elle se communique *II*, 314.
Gales de la bouche, voyez *Aphthes*, &c.
Gales au *Nombril* & au reste du corps, *II*, 107, 108.
Comment elles doivent être traitées, 108, 109.
Gencives, ce dont elles se forment; ce

qu'elles ſont, *I*, 224, 225.
Leur démangeaiſon; comment on peut y remédier, 228-230.
Comment ſe fait l'opération de découvrir la Gencive ſous laquelle eſt la dent, 233, 234.
Quand on eſt obligé d'avoir recours à un Chirurgien, 235-242.
Génération de l'Homme. Son méchaniſme, *I*, 3, 4.
Quelles en ſont les parties, 343.*
Genoux, voyez *Articulations*.
Gerſures, leur cauſe; ce que c'eſt; comment on peut en garantir les *Enfans*, *II*, 125.
Leur curation, 125, 126.
Glandes. (les) Pourquoi elles ſe reſſentent davantage de la diſpoſition écrouelleuſe, *II*, 189, 190.
Goêtre, (le) ou *Tracheocèle*, (le) quelle eſt cette difformité; ſa cauſe, *II*, 272.
Pourquoi il ne doit pas être confondu avec le *Bronchocèle*, 273, 274.
Sa prétendue cauſe dans les Pays où il eſt commun, 274.
Ses cauſes particulières quant aux Enfans, 275-278.
En quoi il diffère des *Ecrouelles*, 279

Sa curation, 279-281.
Quand on doit en venir à l'extirper, 281.
Comment on doit procéder à cette extirpation, 281-283.
Gouverneurs. A quoi ils sont tenus par rapport aux passions de leurs Elèves, *I*, 315, 316.
Grenouillettes, ce que c'est, *II*, 260.
Leur formation, 260, 261.
Leurs effets, 261, & progrès, 262.
Leur curation, 262, 263, lorsqu'elles deviennent cancéreuses, 263.

H.

HALEINE, (courte) voyez *Parole* entrecoupée.
Habillemens. Motifs de leur choix, *I*, 320.
Un traité qui comprendroit les différens Habillemens de tous les peuples, eroit très utile, 321.
C'est une erreur de croire que les Habillemens les plus pesans & les plus chauds provoquent ou facilitent la *Transpiration*, 323, 324.
Pourquoi ceux qui sont un peu lé-

gers, font plus avantageux pour la *Santé*, I, 324-326.
Quels doivent être ceux des *Enfans* en toutes faifons, 327, 328.
Voyez, *Médecins*.
Hémorrhoïdes, leur caufe, II, 115, 116.
Leur effet dans l'âge tendre, 116, 117.
Leur curation, 117.
Henri IV, circonftances de fon Enfance, I, 329, 330.
Hochets. Quels ils doivent être; leur ufage, I, 230, 231.
Homme d'efprit. A quoi on le connoît, II, 172, 173.
Hommes. Alimens dont la nature leur a laiffé le choix, I, 245-247.
Motifs qui paroiffent les avoir déterminés à fe couvrir, 319, 320 - à préférer un habillement à un autre, 320.
Règles qu'on doit obferver pour fe couvrir, 323.
Ils font les feuls qui deviennent chauves, 391.
Hydrocéphale, maladie particulière à l'Enfance, II, 299.
Ses caufes particulieres; fa formation, 300-304.

Ses signes, *II*, 304, 305.
Son indication curative, 305-308.

I.

IMAGINATION, son pouvoir sur notre corps, *II*, 315, 316.
Immersion des Enfans dans l'eau froide; des *Femmes* à la suite de leurs couches, si cet usage est utile, *I*, 81-85.
Individu, mâle ou femelle. Pourquoi l'un ou l'autre ne produit pas tout seul son semblable, *I*, 7-9.

J.

JALOUSIE. Ses effets sur les *Enfans*, *II*, 312, 313.
Jambes & *Cuisses*, origine des vices de leur mauvaise conformation, *I*, 241.
Causes ordinaires des difformités des *Jambes* & des *Pieds* des *Enfans*, *II*, 167.
Seules ressources à tenter contre ces incommodités, 167, 168.
Voyez *Machines*.
Jeux des *Enfans*; de deux sortes, *I*, 302, 303.
Leur nécessité pour les *Enfans*, 303, 304.

Ceux qu'on leur peut permettre jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, *I*, 307, 308, lorsqu'ils ont des Maîtres & reçoivent diverses instructions, 308, 309.
Ceux des jeunes *Demoiselles*, 310, 311.
Voyez *Exercices*.

L.

LAIT. Ses avantages pour la nourriture des *Enfans* nouveau-nés, *I*, 142-146.
S'il faut nourrir ces *Enfans* avec du lait, 148-159.
Ce qu'on y peut substituer, 150, 151, 156-158.
Son usage est condamné, 151-155.
S'il les faut nourrir avec du lait de femme, 159-168.
Pourquoi celui de vache est préférable, 162-165.
Si celui de leur propre mere convient mieux pour leur nourriture, 168-170.
Vices auxquels ce Lait peut être sujet, 170-176.

Prétention favorable à l'ufage du Lait de la mere, *I*, 176-178.
Quel doit être l'âge du Lait, 179, 180.
Règles qu'on doit fuivre dans l'ufage du Lait, 181, 182.
Si le Lait maternel doit l'emporter 182-184.
Quel doit être le Lait pour être bon, 189.
Epreuves à faire pour s'affurer de fa qualité, 189, 190, de fa confiftance, 190.
Pratique pour rendre le Lait des Nourrices médicamenteux, 219, 220.
Voyez *Enfans.*
Langue. Abus d'en couper le filet à tous les *Enfans* nouveau-nés, *I*, 116.
Quand cette opération doit fe faire, 116, 117.
Quels font fes vices; leur caufe, *II*, 231, 232.
Méthodes auxquelles ils cèdent, 232.
Voyez *Bégayement* (le). *Extinction* de voix. *Grenouillette. Mutifme* (le). *Parole* entrecoupée.
Lavemens émolliens peu falutaires aux

Enfans nouveau-nés, *I*, 92.
Lotions. Utiles aux *Enfans* nouveau-nés, *I*, 81.

M.

MACHINES propres à foutenir les Enfans, & leur laiffer les *Jambes* libres, *I*, 242.
Maigreur des Enfans. Sa caufe dans le tems du fevrage, *II*, 309, 310.-de la puberté, 310.
Caufes & fymptômes de celle qui eft accompagnée de la fièvre, 310-312.
Ce qui caufe fouvent cette maladie, 312-315.
Unique moyen d'en connoître la caufe, 312.
Comment on y remédie, 313.
Mains. Les vices de leur conformation font incurables, *II*, 161.
Maladie des Solftices ou de la Syrie; *II*. 290, plus commune chez les Enfans; fes fymptômes; très-dangereufe, 291.
Son indication curative, 291,292.
Quoique très-rare, comment elle doit être confidérée & traitée; 293.
Maladies des Enfans; comment elles fe

communiquent, *II*, 314, 315, 317;
La premiere que l'*Enfant* essuie ordinairement, *I*, 62.
Leur cause la plus féconde & la plus fréquente, 282.
Effet des Passions, qu'on doit regarder comme autant de Maladies, 312, 313.
Ce que sont le plus souvent les Maladies locales des *Dents*, 382.
Voyez *Médecins.*
Maladies aiguës des *Enfans*, *II*, 4-88.
Leur cause, 14.
Celles qu'on doit soupçonner au commencement des Maladies des *Enfans*, 62.
Celles qui sont communiquées des peres & des meres aux *Enfans*, 175, 176. - presque toujours incurables, 176.
Comment elles se manifestent, 176, 177.
Voyez *Médecins. Yeux.*
Maladies cutanées de l'Enfance. Cas où elles sont souvent dissipées par la petite *Vérole*, *II*, 88.
Mâle & *Femelle*, n'occupent point des places différentes dans la Matrice, *I*, 342, 343.
Dans quel tems ils commencent à

différer l'un de l'autre, *I*, 344, 345, même à l'égard des passions, 345, 346, & des dispositions de l'esprit & de l'ame, 346.

Marasme, (le) d'où il dépend, *II*, 311.

Mariage, (le) s'il remédie à toutes les incommodités des jeunes *Filles*, *I*, 369.

Effets ordinaires des Mariages précoces, 370, 371.

Matrice (la). Sa fonction quant à la génération, *I*, 3, *& suiv.*

Changemens qu'elle ressent à l'approche de la puberté, 362.

Son action particulière à l'apparition des Règles, 363-367.

Sa chute, *II*, 119.

Maux au *Nez*, aux *Oreilles*, aux *Yeux*, à la *Face*; leur cause, *II*, 102, 103.

Comment doivent être distingués ces Maux; d'où ils proviennent, 103.

Médecins. Comment ils doivent se comporter à l'égard des femmes grosses, *I*, 45-50, en couche, quand l'*Accouchement* ne peut se faire sans un travail extraordinaire, 51, 52.

Quelques-uns d'eux défendent l'usage de la *viande* assez mal-à-propos, 245.

Ressources auxquelles ils ont quel-

quefois recours pour la curation des *Maladies* Mélancholiques, *I*, 312, 313.

Leurs fonctions par rapport aux *Affections* de l'ame, 316.

Ce qu'ils doivent examiner quant aux *Habillemens*, 322, 323.

Soin qu'ils doivent avoir dans le traitement des maladies des jeunes *Filles*, dans l'apparition & l'évacuation des Règles, 368, 369.

D'où ils doivent tirer leur indication curative, *II*, 84, 85.

Voyez *Vérole*. (la petite)

Menstrues, voyez *Règles*.

Meres décidées grosses, comment elles doivent se conduire pour éviter le danger des fausses-couches, & accoucher heureusement, *I*, 22, 26.

Changemens qui arrivent à la Mere les premiers mois de sa grossesse, 28, 29. Leur cause, 28.

Comment on doit remédier à ces légères incommodités, 29, 30.

Si les différentes passions de la Mere agissent sur le *Fœtus*, 30-35.

Comment on peut remédier aux accidens qui suivent l'action de ces passions,

paſſions, *I*, 35, 36.
Modes, ce qui a donné lieu à toutes, *I*, 320.
Monſtres. Comment ils ſe font, *I*, 7. *
Monſtroſités, quand il s'en forme, *I*, 7. *
Mutiſme, (le) comment il doit être conſidéré, *II*, 246.
Exemples qui prouvent comment il ſe diſſipe, 246-249.
Cas où il faut employer les ſecours de l'Art, 250.
Le Mutiſme par ſurdité ne doit point être regardé comme incurable, 251, 252.

N.

NARCOTIQUES, cas où ils conviennent dans les convulſions des Enfans, *II*, 18, 19.
Nature. Différence qu'elle a miſe, quant à la nourriture, entre les Animaux granivores, quadrupes & carnaſſiers, *I*, 243-250.
Nez, (le) voyez *Maux*.
Nombril, voyez *Gales*.
Nourrices. Règles ſur le choix des Nourrices, *I*, 185-194.
Quelles ſont les meilleures, 189. *
Qualités néceſſairement requiſes

dans les Nourrices, *I*, 192.
Vices qui doivent les exclure abſolument, même la mere, 192-194.
Alimens dont elles doivent uſer, 194-198; ceux dont elles doivent s'abſtenir, 196-198.
Quantité des Alimens qui leur eſt permiſe, 198-200.
Combien de repas elles peuvent faire par jour, 200, 201.
Comment leur ſommeil doit être réglé, 201-203.
Si elles doivent être abſolument privées du commerce de leurs maris, 205*-210.
Comment elles ſevrent leur nourriſſon, 250, 251. Mauvaiſe pratique de la plûpart à cet égard, 251-254. Uſage qui s'eſt introduit à cet égard, 254, 255, condamnable, 256.
Maladie à laquelle elles ſont ſujettes, *II*, 230.
Nutrition. Son uſage chez les Adultes, *I*, 135, 137, 138. Voyez *Enfant.*

O.

ONGLES. Attention qu'exige leur entretien, *I*, 399-404. Combien on les gâte, 401.

Opérations de l'Ame. Celles dont les *Enfans* distinguent les noms, *II*, 304. *n.*
Comment on peut donner aux Opérations de leur Ame tout l'exercice dont elle est susceptible, 304, 305*.
Celles auxquelles ils ne sont point encore propres, qui les fatiguent & les ennuient, 304-306.
Ophthalmie, comment souvent elle se communique, *II*, 315.
Oreilles. Variétés sur leur conformation, *II*, 144, 145.
Goût le plus conforme à cet égard aux intentions de la nature, 144.
Manière convenable de les percer, 146.
Symptômes de la douleur qui précède leur Suintement, 295, 296.
Curation de cette incommodité, 296, 297.
Voyez *Maux*.
Os de l'Avant-bras. Pourquoi leurs gonflemens & dérangemens sont fréquens, *II*, 161.
Os de la Cuisse, voyez *Articulations*.
Os des Enfans rachitiques, cause de leur courbure, *II*, 209-211.
Os des Hanches, *II*, 156, 157.
D'où dépend leur mauvaise conformation, 157.

Comment on peut y remédier, *II*, 157, 158.
Offification du Fœtus, voyez *Fœtus*.
Ouraque. (l') Deftination de ce canal, *I*, 63-65.

P.

PAROLE entrecoupée, ou *Courte-haleine*. Caufes de cette difformité dans les *Enfans*, *II*, 236-245.
Paupières, mauvaifes conformations aux-quelles elles font fujettes, *II*, 139. 140.
Comment on peut y remédier, 140, 141.
Pieds des Enfans, voyez *Jambes*.
Pierre. (la) Caufe de la difpofition des *Enfans* à la Pierre des Reins & de la Veffie, *II*, 178-182.
Voyez *Calcul*. (le)
Placenta. Son développement ou accroiffement, *I*, 16.
Ce que c'eft; fon ufage, 67.
Poils. Pourquoi ils croiffent dans certains endroits plutôt que dans d'autres, *I*, 354-356.
Où ils croiffent chez les *Femmes*, 357.
Poils des cils & fourcils, remèdes

lorsqu'ils tombent, *I*, 399.

Poils qui naissent entre cuir & chair : en quoi cette incommodité diffère de celle des *Vers* cutanés, *II*, 229.

Symptômes de cette incommodité, 230.

Vues principales que présente la guérison de cette maladie, 230, 231.

Poireaux. Ce que c'est ; pourquoi ces tumeurs sont plus fréquentes chez les Enfans, *II*, 284.

Erreur populaire à leur égard, 285.

Moyens communs de les détruire, 285.

Comment se pratique leur incision, 286.

Moyen le plus efficace de les détruire, 286-288, lorsqu'ils sont cancéreux, 289.

Méthodes qui ne doivent point être adoptées, 288, 289.

Poitrine. Quelles sont ses parties antérieures ; quelle en doit être la conformation, *II*, 148. Voyez *Epine*.

Poulet vu dans l'œuf avant d'être couvé, ce qui le développe, *I*, 11*.

Poumons des Enfans nouveau-nés, leurs fonctions, *I*, 72.

Pratique superstitieuse pour guérir un Enfant attaqué de *Vers*, *II*, 42, * 43.
Pratiques puériles quant à l'*Accouchement*, *I*, 47*.
Précipitation à parler. Comment se corrige la trop grande, *II*, 258, quant aux personnes qui grasseyent, 259.
Préjugés crus indiqués par la Nature & la Religion, qui n'existent plus, *I*, 166-168.
Proverbes. Têtes de Linote; grosses têtes, peu de sens, *II*, 135.
Purgatifs. Leur grande utilité dans les convulsions, *II*, 11, 12.
Ceux qui conviennent le mieux aux Enfans, 12-14.

Q.

QUADRUPEDES. Nourriture des jeunes, *I*, 244, 245.
Tems fixe que la Nature leur a indiqué pour changer de nourriture, 246, 247.

R.

RACHITIS, (le) depuis quand observé, *II*, 202, 203.
Où cette maladie est commune ou rare, 203.

Ses Symptômes les plus ordinaires, *II*, 204, 205.
Ceux qu'il attaque, 205.
Sa cauſe, 205.
Quand il ſe manifeſte dans les *Enfans*, 206.
Ses cauſes éloignées les plus ordinaires, 206-209.
Diagnoſtic de cette maladie, 209.
Sa véritable cauſe, 211, 212.
Vues qu'on doit ſe propoſer dans le traitement de cette maladie, 212.
Son indication curative, 212, 213.
Il eſt fort analogue aux *Ecrouelles*, 213, 214.
Le plus dangereux, 214, 215.
Quand il eſt difficile à guérir, 215.
& incurable, 216.
Ragoûts, voyez *Enfans*.
Ranula, voyez *Grenouillette*.
Rate (la). Tranſports d'humeurs auxquelles elle eſt très-ſujette, *II*, 65, 66.
Remèdes propres à cette maladie, 66, 67.
Règles, ou *Menſtrues*. Leur cauſe, *I*, 365-367.
Voyez *Médecins*.
Reins, voyez *Fœtus*.

Repas. L'heure des Repas des Enfans ne doit point être variée, *I*, 277-279.
Rougeole, (la) voyez *Vérole*. (la petite)
Rouille des cheveux, ce qui la forme; & la fait tomber, *I*, 395.

S.

SAGES-FEMMES, pourquoi on leur a confié l'examen des Femmes grosses, *I*, 44, 45.
Ce qui sert à les guider, ainsi que les *Accoucheurs*, 47, 48.
Saignées. Pourquoi leur usage dans les convulsions des Enfans n'est guères admissible, *II*, 20, 21.
Les cas où elle y est indispensable sont fort rares, 21.
Salivation dans les Enfans, sa formation; ce qu'elle cause, *I*, 227.
Saltus S. Viti. Quelle est cette maladie, *II*, 266.
Sang. Ce qu'il en entre dans les poumons de l'*Enfant*, & par quelle voye il s'insinue dans le ventre de sa mere, *I*, 70-72.
Santé. Elle subsiste en un sens malgré mille petites infirmités, *I*, 263.
Ce qui lui est très-favorable, 313.
& à celle des *Enfans*, 314, 315.

Voyez *Habillemens*.

Sauteurs. Obfervation fur le corps d'un qui étoit fort agile, *I*, 337, 338.

Semence du pere & de la mere, comment on peut la confidérer, *I*, 3.

Fonction de l'une & l'autre, 3, *& fuiv.*

Ce qui les fait s'unir, 5, 6.

Néceffité de leur mélange, 7.

Senfations des Enfans ; quelles elles doivent être, *I*, 304*.

Sevrage. Façon que la Nature indique aux femelles des *Animaux* pour fevrer leurs nourriffons, *I*, 248-250, 258, 259.

Solftices, voyez *Maladie* des Solftices.

Sommeil de l'Enfant nouveau-né ; que mal-à-propos on l'interrompt, *I*, 110-115.

Erreur populaire à ce fujet, difcutée, 112, 113.

Pourquoi il eft néceffaire aux *Enfans*, 294, 295, même déja un peu forts, 295, 296.

Ce qu'eft le Sommeil pour l'homme, 301. *n.*

Sots. Befoin qu'ils ont de cultiver leurs corps, *II*, 173.

Voyez Bruyere (la.)

Succre. Si c'eſt un aliment dangereux, *I*, 271-273.

Préjugé ſur le Succre, combattu, 273-275.

Suintement des Oreilles. Principale cauſe de cette incommodité, *II*, 294, 295.

Comment on peut le détruire, 296, 297.

Syrie, voyez *Maladie* des Solſtices.

T.

TACHES ſur la peau & *Envies*; leur cauſe, *I*, 32-34.

Pourquoi plus rares parmi les *Enfans* de la campagne, 34*.

Tænia, (le) ou *Ver* Solitaire, ſa deſcription, *II*, 57-59.

Cauſe la plus ordinaire de ſa formation, 59.

Remède contre ce Ver, 59-61.

Taille; (Opération de la) Pourquoi cette Opération ne doit être faite aux *Enfans* que le plus tard que l'on peut, *II*, 183, 184.

Tarentiſme (le.) Voyez *Chorea* S. Viti.

Tartre. Sa formation a rapport avec toutes les fonctions de notre corps, *I*, 379-381.

Voyez *Dents* (les.) *Vomitifs*.

Teigne. Son origine, *II*, 93, 94.

Traitement des Teignes bien décidées, 99-101.

Tempéramens. Cause de leur différence, *I*, 27, 28.

Testicules des Enfans. Quand elles paroissent; cause de leur apparition, *I*, 357, 358.

Tête. Attention qu'exige celle d'un Enfant nouveau-né, *I*, 85, 86.

Partie de la Tête qui devient chauve la premiere, 391.

Ce qu'est la Tête des Fœtus, *II*, 130, 131.

Prétendue cause des Têtes grosses ou petites, 131.

Les os de celle des *Enfans* n'acquièrent point dans le ventre de la mere la solidité qu'ils doivent avoir, 132.

Ce qui en favorise sa sortie dans le temps de l'accouchement, 132.

Comment on remédie à sa mauvaise conformation alors, 132, 133.

Quelle doit être sa conformation, 133.

Têtes contre nature, 133, 134.

Combien il est difficile de détermi-

ner leur grosseur ou petitesse, *II*, 134, 135.

Comment on doit remédier au vice de la Tête qui grossit plus d'un côté, ou lorsque les os s'écartent & se séparent, 135, 136. - lorsque la Tête se plie ou se jette plus d'un côté que d'un autre, en-avant ou en-arriere, 136-138. - si sa mauvaise position vient du vice de conformation du cou & de la contraction convulsive de quelques-uns de ses muscles, 138.

Pourquoi il faut se hâter à pourvoir promptement à ses dérangemens, 138. 139. Voyez *Vermine*.

Toux des Enfans. Ce qu'elle est ; sa cause, *II*, 23-25.

Cause de celles qui sont idiopathiques, 26.

Remède auquel elles cèdent, 26.

Trachéocèle (le.) Voyez *Goêtre*. (le)

Transpiration, voyez *Habillemens*.

Trou oval, ce que c'est, sa fonction dans les Fœtus, *I*, 71, 72.

Tumeurs écrouelleuses, leur cause, *II*, 197, 198.

Connoissances que demandent le Diagnostic & la cure de ces Tumeurs, 198.

D'où dépend la méthode curative de ces Tumeurs, *II*, 198, 199.
Celles qui naissent sous la *Langue*, ou à ses côtés, voyez *Grenouillette*.

V.

VAISSEAUX ombilicaux, ce qu'ils deviennent après la ligature; leurs fonctions, *I*, 64, 65.
Variétés naturelles, ou procurées par l'Art suivant le goût des Peuples différens, ne peuvent être considérées comme des défauts, *II*, 147.
Ventre. Quand sa grosseur ou élévation est à craindre, ou non, *II*, 65.
Ver Solitaire, voyez *Tænia* (le)
Vermine qui s'engendre à la tête; sa cause; moyens de la prévenir, *II*, 308, 309.
Vérole (la petite.) Quelle est cette maladie, *II*, 72, plus dangereuse dans le sujet éloigné de l'Enfance, 73.
Etats de maladie qui s'y trouvent, qu'on ne doit pas confondre, 73-78.
Son indication la plus essentielle dans le Printems, 74, 75.
Son Diagnostic, ainsi que celui de la *Rougeole*, 78, 79.

En quoi la petite Vérole diffère de la *Rougeole*, *II*, 79, 80.

Temps qu'elles durent, 79.

Ses Symptômes communs à tous les âges; 80. - particuliers aux *Enfans*, 81.

Ce qu'eſt la petite Vérole & la *Rougeole* dans les *Enfans*, 81.

Malgré l'opinion publique, ces maladies dans les *Enfans* exigent du ſoin de la part des *Médecins*, 82-86.

Comment elles doivent être traitées, 85, 86.

Voyez *Enfans*. *Diarrhée*. *Maladies* cutanées de l'Enfance.

Vers auxquels les Enfans ſont ſujets; trois eſpèces principales, *II*, 34.

Diſpoſition particuliere qui favoriſe leur développement, 35, 36.

Leurs cauſes & ſuite, 36, 37.

Leurs effets prétendus, 37.

Raiſons de rejetter toutes ces prétentions, 38-43.

Traitemens pour la curation de la maladie des Vers chez les *Enfans*, 44 47.

Remèdes qu'on regarde comme ſpécifiques pour tuer les Vers, plus nuiſibles qu'utiles, 48-50.

Comment on doit regarder les différentes affections vermineuses, *II*, 50-52.

Indication générale à remplir pour combattre la disposition aux Vers, 53.-lorsque les attaques subites de Vermine doivent être rapportées aux convulsions, 54, 55.

Ceux qui sont sujets aux Vers, 62.

Suite des déjections des Vers morts, par la bouche ou par le fondement, teints de sang, 63.

Voyez *Affections* Vermineuses. *Ascarides*. *Fièvres* putrides vermineuses. *Pratique* superstitieuse.

Vers cutanés. Leur description, *II*, 224.

Où ils sont principalement logés, 224, 225.

Comment ils s'annoncent, 225.

Comment cette maladie est désignée, 225, 226.

Sa cause, 226, 227.

Sa cure, 227-229.

Abus touchant cette maladie, 229.

Voyez *Poils*.

Vers Ombilicaux. Quels ils sont; manière de les faire mourir, *II*, 219-223.

Où ils ont été engendrés, 223.

Viande. Voyez *Médecins.*
Voix. Quel eſt l'organe de la Voix, *I*, 352, 353.
Celle d'une fille à un garçon, d'un garçon à une fille, difformités, *II*, 263.
Voyez *Extinction* de Voix.
Vomiſſement; cas où il eſt préférable à toutes les autres voies d'évacuations, *II*, 7, 8.
Cauſe & curation de celui des *Enfans*, 27, 28, qui tettent, & qui arrive ſans effort, 28.
Vomitif le plus sûr & le plus commode dans les maladies des *Enfans*, *II*, 8-11.

Y.

YEUX. Couleur de ceux des *Enfans* nouveau-nés, *I*, 77, 78.
Cas où ils ſont rarement affectés; leur curation, lorſqu'ils le ſont, *II*, 104.
Leurs Maladies particulieres, 141.
Curation des Yeux louches, 141, 142.
Voyez *Maux.*

Fin de la Table des Matières.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre, *Eſſai ſur l'Education Médicinale des Enfans, & ſur leurs Maladies*, par M. Brouzet, Médecin Ordinaire du Roi, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 16. Juillet 1753.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand'Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Nos amés la Veuve GUILLAUME CAVELIER, & GUILLAUME CAVELIER, Libraires à Paris, Nous ont fait expoſer qu'ils deſireroient faire imprimer & donner au Public un Ouvrage, qui a pour titre, *Eſſai ſur l'Education Médicinale des Enfans, & ſur leurs Maladies*, s'il Nous plaiſoit leur accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter les Expoſans, Nous leur avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs volumes, & autant

de fois que bon leur ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe, & par écrit deſdits Expoſans ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auſdits Expoſans ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la Feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que les Impétrans ſe conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & nôtamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès

mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur de LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier le ſieur de LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de MACHAULT, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſans & leurs ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Fontainebleau le dixiéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent cinquante-trois, & de notre Regne le trente-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

PERRIN.

Regiſtré ſur le Regiſtre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 253. fol. 202. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 20. Novembre 1753.

Signé, DIDOT, *Syndic.*

